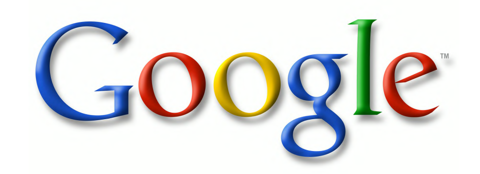
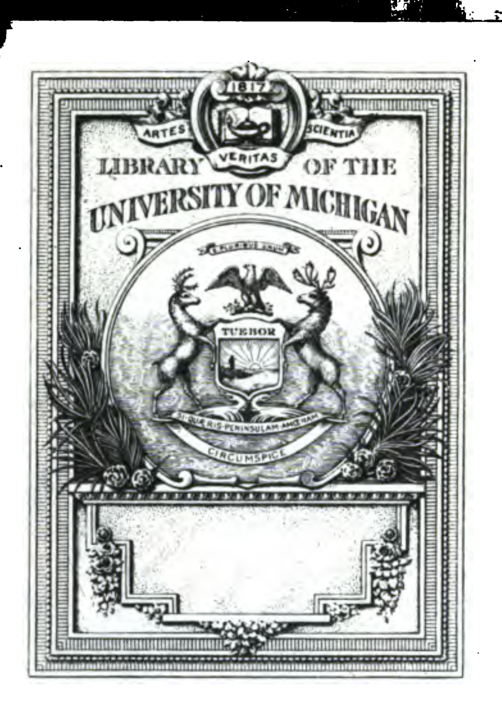



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALFRED DE VIGNY

JOURNAL D'UN POÈTE

RECUEILLI ET PUBLIÉ

SUR LES NOTES INTIMES D'ALFRED DE VIGNY

PAR

LOUIS RATISBONNE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

ALFRED DE VIGNY

JOURNAL D'UN POËTE

CALMAN LÉVY ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE C^TE ALFRED DE VIGNY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION FORMAT GRAND IN-18

Chaque volume se vend séparément

Cinq-Mars, ou une Conjuration sous Louis XIII . .	Un volume.
Poésies complètes.	Un volume.
Servitude et Grandeur militaires	Un volume.
Stello.	Un volume.
Théatre complet.	Un volume.

ÉDITION FORMAT IN-8° EN SIX VOLUMES

Chaque volume se vend séparément

1409-82 — IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, SAINT-GERMAIN.

Victor, comte de

ALFRED DE VIGNY

JOURNAL D'UN POETE

RECUEILLI ET PUBLIÉ

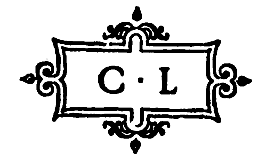
SUR DES NOTES INTIMES D'ALFRED DE VIGNY

PAR

LOUIS RATISBONNE

L'honneur, c'est la poésie du devoir

A. DE V.



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

Quelques jours après la mort d'Alfred de Vigny, j'essayai, dans un article du *Journal des Débats*, d'esquisser en quelques traits rapides, mais précis et fidèles, la physionomie et l'œuvre du poëte. Je demande au lecteur la permission de reproduire ces lignes. J'ai quelque chose à y ajouter. Mais, après trois ans, ayant à parler d'Alfred de Vigny et à le faire parler lui-même, je n'ai rien à y changer :

« C'est un ami qui va parler d'un ami, un cœur plein d'affliction et de reconnaissance. Le noble poëte dont les lettres françaises portent le deuil m'a honoré, en mourant, d'un monument inestimable de sa confiance et de son

amitié. L'illustre écrivain a recommandé, il a fait plus, il a légué ses belles œuvres en toute propriété, comme un père à son fils, comme un frère aîné à son frère, à l'humble homme de lettres, son ami : poétique héritage, don touchant et rare, comme tout ce qui venait de lui. Je craindrais de n'en pas paraître digne et de n'en pas laisser voir assez de gratitude si je n'en montrais quelque fierté, si je ne me parais comme d'une couronne, ô mon cher maître, du témoignage de ta glorieuse amitié [1] !

» Que ce lien personnel de piété reconnaissante qui m'attache à lui ne diminue pas sous ma plume l'autorité de son éloge et ne mette pas en garde contre moi. Une atteinte à la vérité, même pour le louer, offenserait la mémoire du gentilhomme qui ne mentit jamais.

» Au surplus, je ne veux pas entrer devant le public dans le détail de cette vie si pure, toute à la poésie et au devoir, mais qu'il cachait avec une réserve pudique et même un peu farouche. Je l'ai vu, il y a quelques jours à peine, ayant quitté dans sa cellule « le camail de l'étude » pour le linceul de la tombe : je ne veux que le regarder encore une fois et rappeler à la France ce qu'elle a perdu.

[1] Voir, à la fin de ce volume, l'*Appendice*.

» Il était né trois ans avant le siècle [1], cinq ans avant Victor Hugo, huit ans après Lamartine. Son père, le comte de Vigny, brillant homme de cour, ancien officier sous Louis XV, s'était distingué dans la guerre de Sept ans. Sa mère était fille de l'amiral de Baraudin, cousine du grand Bougainville, petite-nièce du poëte Regnard. Elle était d'une distinction et d'une beauté remarquables; elle avait, disent ceux qui l'ont connue avant la terrible maladie des dernières années, une intelligence des plus élevées unie à une rare fermeté de caractère, et il y avait entre le fils et la mère une parfaite ressemblance. Alfred fut envoyé comme externe dans une institution du faubourg Saint-Honoré, où il fit ses études avec une ardeur extraordinaire qui compromettait sa frêle santé. Comme tous les poëtes-nés, il essaya son vol et rima des vers à des âges invraisemblables. Cependant, quand sa mère, qui avait ramassé quelques plumes de cette muse au bord du nid, l'interrogeait sur sa vocation, l'enfant répondait : « Je veux » être lancier rouge! » Lancier rouge! On était à la fin de l'Empire. Alors, comme il l'écrit lui-même, les lycéens les plus studieux étaient distraits, le tambour étouffait la

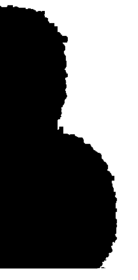
[1] Né à Loches le 27 mars 1797, il est mort à Paris le 17 septembre 1863.

voix des maîtres ; on était pressé de finir les logarithmes et les tropes et d'arriver, sur quelque champ de bataille, à l'étoile de la Légion d'honneur, « la plus belle étoile des cieux pour des enfants. » L'Empire tomba. Alfred de Vigny, à peine âgé de seize ans, s'engagea dans les gendarmes de la garde. Il fit partie d'une compagnie composée de jeunes gens de famille ayant tous le grade de sous-lieutenant. Il eut un beau cheval et de belles parades au champ de Mars, mais de champ de gloire, point. Lors du retour de l'île d'Elbe, et encore mal remis d'une chute de cheval qui lui avait brisé la jambe, il accompagna Louis XVIII jusqu'à Béthune, où le roi licencia la compagnie dont il faisait partie. A la seconde Restauration, le jeune officier, qui avait été interné à Amiens pendant les Cent-Jours, entra dans la garde royale à pied et fut nommé capitaine. Mais les rêves de gloire guerrière qui avaient enflammé son imagination d'enfant pendant le tourbillon impérial, il fallait leur dire adieu. Il les voyait s'évanouir un à un avec les dernières fumées des champs de bataille. Alors, la muse qui songeait dans le cœur de ce capitaine adolescent et le préservait des trivialités de la vie de garnison se mit à chanter. De cette époque sont datées quelques imitations gracieuses de l'antiquité grecque, dont il s'inspirait d'abord,

comme André Chénier. En 1822, il publie son premier volume de vers, *Héléna*, qui empruntait son nom au poëme le plus étendu du recueil, celui justement qu'il jugea plus tard inférieur à ses autres compositions et qu'il n'a plus réimprimé dans ses poésies complètes. Pendant les marches de sa vie errante et militaire, dans les Vosges, ou dans les montagnes des Pyrénées qu'on ne lui avait pas permis de franchir avec les bataillons de la guerre d'Espagne, il continuait de vivre avec la Muse, portant dans sa giberne quelques poëtes anciens et surtout la Bible, dont le génie a imprégné plusieurs de ses plus belles compositions : *Moïse*, *le Déluge*, *la Femme adultère*. En 1823 paraissait le poëme exquis d'*Éloa*, la sœur des anges, née d'une larme, l'aile brisée par la pitié. Ainsi, pendant que Lamartine publiait ses *Méditations*, Hugo ses *Odes et Ballades*, lui, trop contenu, trop discret pour les effusions lyriques, il avait trouvé, lui aussi, des sentiers nouveaux, dramatisant une pensée philosophique sous forme de récit et composant sans parti pris, en se laissant aller à son grave et doux génie, des poëmes qui, comme les œuvres de ses rivaux, n'avaient point de modèles.

» Pendant plusieurs années, les gloires nouvelles se faisaient écho, *Cinq-Mars* répondait à *Notre-Dame*,

Hernani à *Othello*. Jusque dans la charmante petite comédie *Quitte pour la peur* (1833), Alfred de Vigny frayait une voie et précédait Alfred de Musset. Plus tard, il racontait dans *Stello* les souffrances du poëte, revendiquant pour lui non pas, comme on l'a dit, le droit de se tuer, mais le droit de vivre ; puis il transportait son éloquent plaidoyer sur la scène, où l'on jouait avec un succès d'enthousiasme et de larmes le drame si simple et unique en son genre de *Chatterton*. C'est au sortir d'une de ces représentations que le comte Maillé de Latour-Landry fit accepter à l'Académie française une somme qu'elle décerne tous les deux ans à quelque poëte en lutte avec la vie. En 1835, *Servitude et Grandeur militaires* mettaient le sceau à la renommée d'Alfred de Vigny. Réveillé tristement de ses songes de gloire militaire, il avait quitté le service depuis huit ans lorsqu'il écrivit avec son imagination et ses souvenirs ces courts récits d'une haute philosophie, d'un art si achevé, et où les souffrances ignorées du soldat sont peintes avec une sensibilité si pénétrante. C'est là qu'il a trouvé son « Paul et Virginie », *Laurette, ou le Cachet rouge*, un de ces récits délicieux et pleins d'émotion qu'on lit en une heure et qu'on n'oublie jamais.



» Un critique, poëte lui-même, de cette pléiade romantique qui scintillait au ciel de 1830, M. Théophile Gautier, comparait l'autre jour poétiquement la gloire sereine mais peu bruyante d'Alfred de Vigny à ces astres blancs et doux de la Voie lactée qui brillent moins que d'autres étoiles, parce qu'ils sont placés plus haut et plus loin. Oui, Alfred de Vigny avait placé haut son idéal. C'était, à vrai dire, un enfant du XVIIIe siècle, fort sceptique en matière de religion. Mais il avait retenu de sa naissance, de son éducation, de sa vie militaire, il tenait surtout de lui-même un sentiment qui fut comme l'étoile fixe de sa vie et lui tint lieu de croyances, une religion grave et mâle, sans symboles et sans images, la religion de l'Honneur, qui ne vacille pas plus que la foi dans l'âme capable de la sentir. « L'honneur ou la pudeur virile, » écrit-il, « c'est la conscience, mais la conscience exaltée, c'est » le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté » jusqu'à la plus pure élévation, jusqu'à la passion la plus » ardente. » Celui qui pensait ainsi devait considérer volontiers sa vocation poétique comme une mission et porter l'art sur les hauteurs. Mais, chose digne de remarque, tandis que les fils de Chateaubriand, Lamartine en tête, se livraient en croyants aux effusions du lyrisme

religieux, chez Alfred de Vigny, en dépit de son berceau catholique et de l'air du temps, ce fut le doute justement, l'incrédulité douloureuse qui ouvrit la source de poésie en lui inspirant une profonde compassion pour la créature humaine livrée à tant d'ignorance et de misère. « Je crois » fermement à une vocation ineffable qui m'est donnée, et » j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent » les hommes, mes compagnons de misère, et à cause du » désir que je me sens de leur tendre la main et de les » élever sans cesse par des paroles de commisération et » d'amour. » Ainsi il fait parler le poëte dans *Stello*, celui de ses ouvrages qu'il aimait le mieux, parce qu'il y avait mis le plus de son âme. C'est ce désir miséricordieux qui a fait de Vigny poëte; il résume son œuvre, ses chants en prose et en vers. Sa muse s'appelle la Pitié. Il plane avec elle au-dessus de ce qui souffre; les parias du monde sont ses amis; les martyrs silencieux de l'amour, de l'honneur, du génie, Chatterton, Kitty Bell, Renaud le capitaine, voilà ses clients. Il force les traits sombres du portrait de Richelieu pour venger de nobles victimes; il dessine avec amour les têtes virginales et poétiques tombées sous le couteau de Robespierre. Mais n'a-t-il pas donné lui-même une figure à sa muse dans cette adorable création

d'*Éloa*, la vierge idéale qui se laisse tomber du ciel dans les bras de Lucifer avec ce cri sublime : *Seras-tu plus heureux?* « Poëme le plus beau, le plus parfait peut-être » de la langue française, » ne craint pas de dire le critique que nous avons déjà cité ; et il faut avouer qu'aucun poëme ne renferme, sous le vêtement diaphane des chastes vers, un plus bel idéal d'amour et de pitié.

» D'ailleurs, dans toutes les compositions d'Alfred de Vigny, roman, poésie ou drame, prose ou vers, la conception toujours élevée domine le reste. Il avait la recherche du rare et de l'exquis, mais surtout dans l'idée; son effort d'artiste vers la perfection consistait moins dans le travail du style, toujours soigné pourtant, que dans la spiritualisation de plus en plus exquise de la pensée et aussi dans l'art savant de la composition où aucun de ses rivaux ne l'a égalé. Dans l'exécution, surtout dans ses vers, on peut trouver parfois quelque effort, quelque incertitude, et nous avons, il se peut, des ouvriers plus habiles que lui à ciseler une rime. Mais il a des coups d'aile sans pareils, des vers d'une ampleur superbe, et, quand il s'élève dans l'azur poétique, c'est à la façon de cet aigle blessé qui dans son vol, comme il l'a dit,

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.

Et dans sa prose, quelle élégance poétique et originale! quelle douce et parfois quelle vigoureuse couleur! Pour l'effet et pour la vivacité du ton, autant que pour la vérité et l'observation des caractères, que de pages admirables ! Vous souvenez-vous, par exemple, du jugement d'Urbain Grandier dans *Cinq-Mars*, de Richelieu recevant dans son cabinet la cour de Louis XIII, ou encore, dans *Servitude*, du dialogue entre le pape et l'empereur à Fontainebleau ? Il faut remarquer aussi que cet aîné de l'école romantique n'obéit jamais à un système, à un parti pris d'école. Il n'a point suivi le romantisme dans ses violences. Il est resté lui-même, délicat et pur dans ses audaces. Il a su se contenir et se régler. Et c'est pour cela que ses œuvres ont gardé leur tendre éclat et qu'elles se reliront encore, quand d'autres, du même temps, qui ont fait autant et plus de bruit, seront peut-être fanées.

» Depuis *Servitude et Grandeur militaires*, Alfred de Vigny, qui avait triomphé dans la poésie, dans le roman et au théâtre, ne livra plus rien au public et se renferma dans la solitude. Cette retraite en pleine gloire et ce silence prolongé devaient étonner, surtout dans un temps où la littérature est devenue une profession. Pourquoi ce poète chômait-il ? Pourquoi ne produisait-il plus rien ? C'est

d'abord qu'il était poëte et non pas « producteur ». Il savait se taire quand la voix intérieure ne lui disait pas de chanter. Et puis quel rapport y avait-il entre le poëte de l'idéal et la foule du jour, entre le public de *Stello* et celui de *Fanny*, par exemple ? Mais que faisait-il dans sa retraite? Pourquoi ne pas ouvrir la porte de « sa tour d'ivoire »? Pourquoi tant de secret? Ses amis ont pénétré quelque chose du mystère. Ils ont entrevu ce qu'il y avait, hélas! de douleurs intimes dans cette solitude si sacrée et si chère. « Je lutte en vain contre la fatalité, » disait-il à l'un d'eux; « j'ai été garde-malade de ma pauvre mère, je » l'ai été de ma femme pendant trente ans, je le suis main- » tenant de moi-même. » Il était devenu alors malade à son tour à force de fatigues et de veilles. En effet, ce haut sentiment du devoir, de l'honneur, et cette pitié tendre qui pénètre toutes ses œuvres, il les portait dans sa vie intime, et il mettait à remplir sa tâche de dévouement une ferveur inébranlable et tranquille, la flamme droite et pure qui brûlait dans son âme de poëte et qu'aucun vent n'eût fait dévier du ciel.

» Il écrivait cependant au milieu de ces saintes peines; mais, à mesure qu'il s'était rapproché de la perfection, il devenait plus difficile, et jetait au feu le travail de ses

nuits. Sensible à la gloire, peu curieux du bruit, plus soucieux de l'avenir que du présent, et sachant ce que la postérité conserve des montagnes de volumes que chaque génération lui apporte, il avait fait le tri lui-même en ce qui le touchait. Il a brûlé ainsi toute une suite à *Stello*, où il craignait de s'être laissé emporter trop loin dans la démonstration de son idée. Il restera pourtant de ces veilles un volume de poésies encore inédites, remplies de beautés du premier ordre et qui ravivera bientôt, pour ce qui reste de public ami du grand art, l'admiration et les regrets.

» La seule fois qu'Alfred de Vigny sortit de sa retraite avec quelque bruit n'était pas faite pour l'encourager et lui laissa au cœur une assez vive amertume. En 1845, il avait été reçu à l'Académie française. Alors (les temps sont changés!), les immortels en voulurent un peu au poëte qui oubliait dans son discours le compliment de la fin pour le roi. M. Molé, qui se souvenait sans doute aussi de quelques traits de *Stello*, aussi dédaigneux pour les politiques que les politiques peuvent l'être pour les poëtes, fit du fauteuil une véritable sellette où l'auteur de *Servitude* et de *Cinq-Mars* fut immolé à coups d'épingle.

Quelques années ou deux révolutions plus tard, c'était

après le 2 décembre, Alfred de Vigny reçut dans son château de Maine-Giraud, près d'Angoulême, une invitation du prince-président en voyage, et en train de faire, lui aussi, comme il le dit au poëte, « son roman historique,» qui allait s'appeler l'Empire. Alfred de Vigny avait connu le prince dans l'exil, à Londres. Des sympathies toutes personnelles ont été attribuées par la malignité à une mesquine ambition. Il aurait chassé quelque vaine dignité qu'il n'aurait même pas obtenue. Jamais homme ne fut plus au-dessus de cette banale accusation. Il vivait dans une région au-dessus des préoccupations de l'intérêt et de la petite ambition, au-dessus des partis et des coteries politiques, dans l'impossibilité même de capituler ; car, ainsi que le disait M. Antony Deschamps, un de ses plus fidèles témoins :

Il n'attacha jamais de cocarde à sa muse.

» J'ai dans les mains des notes qui témoignent de ses sympathies élevées pour l'impérial interlocuteur qu'il eut quelquefois, et il n'en fit jamais mystère. Mais, un jour, un ministre lui demanda une cantate pour un berceau entouré d'hommages, salué de grandes espérances. Alfred de Vigny répondit qu'il ne savait pas faire « de ces choses-là ». Et

il resta pauvre, indépendant et poëte, trois titres sinon à la défaveur, au moins à l'absence de faveurs ; ce qui lui a permis de mourir sans une note douteuse dans l'harmonie chaste de son œuvre et de sa vie, dans l'hermine inviolée de sa robe de poëte. Il ne tenait qu'à ce titre-là.

» Il se souvenait seulement d'avoir été soldat. Je le vois encore, il y a quelques semaines, sur le fauteuil où l'horrible vautour qui déchirait ses entrailles le tenait cloué depuis deux ans. Il était enveloppé dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drapait avec sa grâce noble mêlée d'une certaine raideur militaire, comme un général blessé dans son manteau de guerre. Aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles, et l'on eût dit que l'Honneur, après la beauté de la vie, lui commandait maintenant de composer la beauté de la mort. « Donnez-» moi, » me disait-il, « des nouvelles du monde des vivants ! » Mais je ne lui avais pas encore répondu qu'il m'entraînait avec lui, comme il faisait toujours, dans le monde des idées, son vrai domaine, vers quelque champ de la poésie ou de l'art, dans son royaume ! . . . .

. . . .

« Et maintenant, » murmure Chatterton en mourant, « pensées venues d'en haut, remontez en haut avec moi ! »

» Il en est une, de ces pensées de toi, ô mon cher maître! que je veux recueillir en ce moment où je me penche sur ta mémoire. Elle est poétique, recherchée dans son tour, mais exquise; je l'aime parce qu'elle te ressemble. « Qu'est-» ce qu'une grande vie? » dit-il quelque part. « C'est un rêve » de jeunesse réalisé dans l'âge mûr... » Oui, la jeunesse rêve ce qui est beau: le dévouement et l'amour, l'art et la poésie. Ces beaux rêves de jeunesse, tu les a faits, ô mon cher maître! ton âge mûr incorruptible les a réalisés; par eux ta vie fut noble, et ton souvenir est grand! »

Depuis la publication de ces lignes, le volume de poésies posthumes auxquelles je faisais allusion a vu le jour. C'est quelquefois, de Vigny le pensait et il avait raison, le privilége des ouvrages médiocres de réussir sur-le-champ. Mais je ne m'étais pas trompé en présumant que ce livre si triste et si beau des *Destinées* recueillerait demain, sinon tout de suite, les admirations qui comptent. [1]

Ce mince volume de poésie concentrée, plein de pen-

[1] « Le recueil est digne du poëte, » dit M. Sainte-Beuve. MM. Jules Janin, Cuvillier-Fleury, A. de Pontmartin, Caro, Challemel-Lacour, Ed. Fournier, etc., ne l'ont pas jugé autrement. « Les plus belles pages qu'il ait jamais écrites! » s'écriait hier à l'Académie française . Jules Sandeau. Un critique, M. Barbey d'Aurevilly, que ses

sée, et succédant tout seul, après trente ans de silence, aux œuvres d'autrefois, aide justement à comprendre ce silence. L'œuvre ne trahit ni appauvrissement ni dessèchement de la source de poésie, mais une immense lassitude et comme une sublime oppression du cœur sous le poids de la pensée. L'eau du fleuve coule lente, froide et profonde, mais c'est l'eau de la même source. Le poëte qui s'est posé les grands problèmes et qui a mesuré et éprouvé la vie, se soulage de temps en temps de la rêverie qui le fait souffrir en l'enfermant dans la sculpture de vers marmoréens. C'est une poésie altière et douloureuse qui fait songer à ce vers d'Alfred de Musset :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais « chant » n'est pas exact pour exprimer le caractère de cette poésie, dernier mot, suprême et mystérieux soupir d'une muse qui a fait vœu de silence, ne voulant ni chanter ni gémir.

Seulement, ils se sont bien trompés, ceux qui ont cru voir dans le paisible et stoïque désespoir des *Destinées* un

croyances auraient pu rendre moins favorable, et que je cite pour cela, cède à l'admiration : « D'inspiration semblable, je n'en connais pas... Comme Catinat, que ses soldats appelaient le père La Pensée, Alfred de Vigny, l'auteur des *Destinées*, peut porter le même nom. Il peut s'appeler aujourd'hui le poëte La Pensée. »

Alfred de Vigny tout nouveau et comme la révélation inattendue d'une pensée qu'on n'aurait pas soupçonnée. Il n'est pas difficile de rattacher cette poésie empreinte d'une si haute mélancolie, qui a dit avec une calme douleur et un sourire si triste la colère de Samson et les vaines interrogations du Christ sur le mont des Oliviers, à l'inspiration d'où naquit autrefois *Moïse* et même *Éloa*. *Cinq-Mars* aussi et *Stello* sont, de Vigny l'a reconnu lui-même, les chants d'une sorte de poëme épique sur la désillusion, ruines sur lesquelles il voulait élever la sainte beauté de la pitié, de la bonté, de l'amour et la mâle religion de l'honneur. Alfred de Vigny a toujours été le poëte le plus penseur de ce siècle, et la direction de sa pensée, dont le stoïcisme avec l'incrédulité aux dogmes religieux fait le fond, quoique plus accusée à la fin, n'a jamais varié.

Les Destinées sont le seul ouvrage achevé qu'Alfred de Vigny ait laissé après lui, et je l'ai publié, suivant sa volonté, sans en retrancher un vers, sans y ajouter ni une note ni une préface. Sa solitude avait vu naître bien d'autres œuvres ; j'ai eu dans les mains les débris de quelques-unes de celles qu'il caressait, romans ou poëmes, disant comme André Chénier :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain,

n'en abandonnant aucune et n'en finissant aucune : scrupule d'artiste amoureux de la perfection, dédain tout ensemble et appréhension du public vulgaire, langueur secrète aussi ; car sa vie intime était, je l'ai dit, pleine d'amertume, et il était lui-même blessé aux sources de la vie

Il avait projeté une suite à *Éloa,* dont la conception était fort belle. Il avait rêvé bien d'autres poëmes : on verra dans ce volume des traces de ces rêves. Deux nouvelles consultations du *Docteur noir* devaient suivre la première. Il avait entrepris un grand roman, *les Français en Égypte*, dont Bonaparte était le héros, et une grande comédie en vers sur Regnard ; enfin, sur trois romans historiques commencés, il avait écrit quelques mois avant sa mort : « A brûler après moi. » Nul doute que ces œuvres, s'il avait pu ou voulu les achever, n'eussent ajouté à sa gloire.

J'arrive à ce que j'appelle le *Journal du Poëte*.

Alfred de Vigny me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits cahiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières,

ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et, quelques jours avant sa mort, il me dit : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » J'y ai trouvé l'homme tout entier. Il a écrit ici pour lui-même, non pas sans couleur et sans style, il ne pouvait, mais sans apprêt, avec une entière candeur. On l'y surprend dans sa parfaite ressemblance dans sa vive et haute originalité. Il y poursuit, sans souci du public, sans témoin que sa conscience, un monologue intime plein d'intérêt. On a, en général, bien jugé l'écrivain ; on a estimé le poëte à son prix ; mais l'homme, si honoré qu'il soit, n'est pas encore bien connu. Est-ce une entreprise téméraire d'entr'ouvrir, en laissant lire dans son journal, la porte de ce religieux de la poésie et de l'art et de montrer ce qu'était au naturel Alfred de Vigny ?

Rien, on le sait, n'est plus intéressant que ce genre de publication intime où l'on voit de tout près une figure d'écrivain célèbre qu'on n'a pu guère qu'imaginer d'après ses œuvres ou de sèches et inexactes biographies. L'intérêt est plus rare lorsqu'il s'agit d'un homme comme Alfred de Vigny, qui s'est retranché dans la solitude, connu

seulement de quelques élus de son cœur. « Personne, a dit M. Jules Sandeau [1], n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui. » L'observation, qui a fait sourire, ne manque pas de vérité. On peut l'accepter pour Alfred de Vigny malgré son tour épigrammatique. Ennemi de cette mêlée de relations banales si fréquentes de notre temps, comme des propos médiocres, indiscrets, vulgaires qu'elles engendrent, la familiarité avait pour lui quelque chose de trivial et presque d'ignoble par où elle le blessait. Ses amis ont connu le charme et l'abandon spirituel de son intimité; mais il est vrai qu'en général il s'enveloppait d'une haute réserve comme d'une armure d'acier poli contre les bas contacts des hommes, et je crois bien qu'il gardait encore son armure quand il était seul, pour se défendre de la familiarité de vulgaires pensées. Sa distinction manquait un peu de bonhomie? Soit. S'il y avait quelque excès dans ce goût du noble, dans ce respect de soi-même, il n'est pas à craindre que cette particularité de sa nature devienne contagieuse.

Ces notes révélatrices elles-mêmes ont gardé le grand air qui lui était naturel, l'attitude et l'altitude de l'homme.

[1] Dans son discours à l'Académie française, en réponse à M. Camille Doucet.

Si on y cherche un intérêt anecdotique et commun, on ne l'y trouvera guère. Mais on n'y trouvera pas davantage d'attaque ou d'insinuation blessante contre personne, de ces flèches empoisonnées, traits de Parthe des mémoires posthumes. Il a pensé sans doute à M. Molé, quoiqu'il ne l'ait pas nommé dans sa pièce *les Oracles*, publiée depuis sa mort dans *les Destinées;* mais il espérait bien publier ces poésies lui-même, et je me souviens qu'un jour il me disait : « J'ai félicité aujourd'hui M. Guizot du dernier volume de ses beaux Mémoires ; mais je l'ai félicité d'abord d'avoir noblement publié ses Mémoires de son vivant. » Le respect de soi-même a cela de bon qu'il nous maintient dans le respect d'autrui. Il écrivait dans une note du 31 décembre 1833 : « L'année est écoulée. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience ni contre aucun être vivant. » Il aurait pu signer cela chaque année de sa vie.

Ce qu'on recueillera dans ces mémoires de son imagination et de sa pensée, ce sont ses idées, ses vues sur toutes choses : philosophie, politique, littérature; ses doutes et ses convictions invariables, son esprit et son cœur, tout cela réfléchi dans ces notes éparses comme dans les morceaux brisés d'un pur miroir. Parmi ces fragments souvent exquis, il en est peu qui n'aient de la valeur, soit en eux-mêmes et

par les idées qu'ils expriment, soit par le jour qu'ils jettent sur la physionomie du poëte. Ses réflexions, en général, sont moins remarquables par l'absolue justesse, qui peut en être souvent contestée, que par la haute et profonde originalité, la finesse pénétrante, la poétique couleur ; et toujours s'y révèlent son esprit délicat, même quand il est un peu chimérique, et son âme fière mais tendre, attristée mais douce, défiante du ciel silencieux autant que de la terre bruyante, toujours excellente et toute pure.

Sauf quelques notes à peu près indispensables, je ne mêlerai à ces fragments intimes aucune réflexion : ils portent en eux-mêmes leur meilleur commentaire, et l'avantage éventuel de souligner par quelques remarques critiques plus ou moins ingénieuses la pensée du poëte ne vaudrait pas pour le lecteur le dommage de l'interrompre.

Qu'on ne se méprenne pas cependant. Ce n'est pas une œuvre de lui que je donne, car alors je ne me croirais pas permis d'y coudre même ce chapitre préliminaire. Alfred de Vigny a mis le signet à l'œuvre signée de son nom après le volume des *Destinées*, et, pour obéir à ses intentions formellement exprimées, de même qu'il n'a voulu sur sa tombe d'autre éloquence que les larmes des cœurs fidèles, aucune préface, aucune étude de critique littéraire ne s'installera

pour prendre sa mesure en tête des œuvres qu'il a destinées à la publicité. Aussi bien cette mesure, la plupart du temps, est celle de la bienveillance ou de la valeur du critique plutôt que celle de la taille de l'auteur, et la postérité, en présence de l'écrivain, prend bien ses mesures toute seule. Mais ici, je le répète, ce n'est pas un ouvrage d'Alfred de Vigny que je publie, c'est moins et beaucoup plus. Sauf quelques vers ajoutés à la fin de ce volume et qu'il eût réunis sans doute à ses poésies, s'il eût pu les revoir, c'est lui-même que je donne, c'est lui se parlant à lui-même et ne faisant pas œuvre d'auteur.

C'est pour le faire mieux connaître, autant dire mieux aimer, que j'expose au jour, sous ma responsabilité, devant ma conscience et devant lui qui me voit peut-être, ces fragments significatifs de cette sorte de mémoires de sa vie méditative. Il m'a semblé qu'il ne m'avait pas interdit d'y puiser avec discrétion dans l'intérêt des lettres et de sa pure renommée, puisqu'il me disait : « Vous trouverez quelque chose là. »

Si, comme je l'espère, on sent dans ces pages non-seulement un des poëtes les plus rares, mais un des hommes les meilleurs de ce pays, d'une élévation que rehausse son scepticisme même ; — il écrivait : « L'honneur, c'est la

poésie du devoir » et, de cette pensée exquise, il faisait la devise de sa vie; — si l'on y est touché d'une sensibilité qui n'était pas seulement imaginative et intellectuelle : on lira le récit émouvant de la mort de sa mère, moment de détresse où il fut visité par les espérances religieuses; si l'on y sent une bonté aimante qui lui faisait noter comme bonheurs à lui arrivés des choses heureuses survenues à ses amis, j'aurai publié quelque chose de plus rare qu'un poëme ou un roman inédit d'Alfred de Vigny, j'aurai montré Alfred de Vigny.

Au surplus, j'ai déjà mieux qu'une espérance. Ces fragments, avant d'être réunis ici, ont pour la plupart déjà vu le jour ou au moins le demi-jour dans une Revue. Des journaux en ont reproduit quelque chose. Et ce qu'on en a pu lire a causé une vive sensation. Je le savais bien, ô noble poëte! que tu paraîtrais plus grand à ceux qui approcheraient de toi; j'avais le sentiment, cher et paternel ami, qu'en publiant ces notes frustes et pourtant si éloquentes, j'arrachais à la tombe quelque chose de ton génie, et, mieux encore, je faisais revenir comme l'ombre de ta belle âme!

JOURNAL D'UN POËTE

1824

LE COMBAT INTELLECTUEL. — Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. — Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. — Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie ; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. — Ainsi, Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la destinée l'a submergé. — Caton fut son maître jusqu'à la fin. — Le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. — Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie : rare qualité.

La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète.*

MA VIE A DEUX CENTS ANS. — L'imagination nous vieillit, et souvent il semble qu'on ait vu plus de temps en rêvant que dans sa vie.

Des empires détruits, des femmes désirées, aimées, des passions usées, des talents acquis et perdus, des familles oubliées, ah! combien j'ai vécu! N'y a-t-il pas deux cents ans que cela est ainsi? — Revue de ma vie entière.

ÉLÉVATION. — Comme le petit Poucet, en partant, remplit sa main de grains de mil et les jeta sur sa route, nous partons et Dieu nous remplit la main de jours dont le nombre est compté, nous les semons sur notre route avec insouciance et sans nous effrayer d'en voir diminuer le nombre.

PASSAGE DE MER. — Un beau vaisseau partit de Brest

un jour. — Le capitaine ... avec un ...
Homme d'esprit, ...
qui me fût aussi cher. »

Arrivés à la hauteur ...
sager lui dit : « Q...
j'ai ordre de n'o...
matelots d'armer ...
fusiller. »

...s la crainte des
...oland, une de
...pâtre, essayées,
...it à vingt ans.
...and qu'un vers,

...sert.

—

Une ancre ...
Te retien...
Deux fois ...
Et deux ...
Chaque ...

Comme ...
La vie ...
L'élève ...
Car la ...
Com...

...ait les symptômes

... souffert en silence
... me coucher pour

... semble.

... renfer-
... toutes

...

... aucune es...
...le de nos folie...

COMP...
nuits ...

¹ Premi...
II. 1

gravit une montagne et, de là, voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poëte voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit.

VERS ÉCRITS SUR *LE MORE DE VENISE* DONNÉ A MADAME DORVAL.

Quel fut jadis Shakspeare? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
Gloire, — fortune — amour, — pouvoir ou volupté!

Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière.

Étant malade aujourd'hui, j'ai brûlé, dans la crainte des éditeurs posthumes : une tragédie de *Roland*, une de *Julien l'Apostat*, et une d'*Antoine et Cléopâtre*, essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans.

Il n'y avait de supportable dans *Roland* qu'un vers, sur Jésus-Christ :

Fils exilé du ciel, tu souffris au désert.

Je sors d'une longue maladie qui avait les symptômes du choléra.

Je suis étonné de n'être pas mort. J'ai souffert en silence des douleurs horribles, je croyais bien me coucher pour mourir.

Mon sursis est prolongé, à ce qu'il me semble.

La deuxième consultation sur le suicide. Elle renfermera tous les genres de suicide et des exemples de toutes leurs causes analysées profondément.

Là, j'émettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend.

Dans cette prison nommée la vie, d'où nous partons les uns après les autres pour aller à la mort, il ne faut compter sur aucune promenade, ni aucune fleur. Dès lors, le moindre bouquet, la plus petite feuille, réjouit la vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a permis qu'elle se rencontrât sous vos pas.

Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous êtes prisonnier et de quoi puni; mais vous savez à n'en pas douter quelle sera votre peine : souffrance en prison, mort après.

Ne pensez pas au juge, ni au procès que vous ignorerez toujours, mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel.

Tel est l'aperçu de l'ordonnance qui terminera la deuxième consultation du *Docteur noir*. [1]

---

[1] *Stello* n'était pas encore achevé et déjà le poëte songeait à une deuxième consultation du *Docteur noir*. L'ouvrage, comme on sait, n'a pas vu le jour. Le poëte, retenu par un rare scrupule, a craint le danger de cette consultation où on eût pu voir une sorte de justification du suicide. (L. R.)

POUR LA DEUXIÈME CONSULTATION. — Tous les crimes et les vices viennent de faiblesse.

Ils ne méritent donc que la pitié !

Je reviens à l'idée de la deuxième consultation.

Voici la vie humaine.

Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis dans un sommeil profond. Ils se réveillent emprisonnés. Ils s'accoutument à leur prison et, s'y font de petits jardins. Peu à peu, ils s'aperçoivent qu'on les enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après et ils savent qu'ils ne le sauront jamais.

Cependant, il y en a parmi eux qui ne cessent de se quereller pour savoir l'histoire de leur procès, et il y en a qui en inventent les pièces ; d'autres qui racontent ce qu'ils deviennent après la prison, sans le savoir.

Ne sont-ils pas fous ?

Il est certain que le maître de la prison, le gouverneur, nous eût fait savoir, s'il l'eût voulu, et notre procès et notre arrêt.

Puisqu'il ne l'a pas voulu et ne le voudra jamais, contentons-nous de le remercier des logements plus ou moins bons qu'il nous donne, et, puisque nous ne pouvons nous soustraire à la misère commune, ne la rendons pas double

par des querelles sans fin. *Nous ne sommes pas sûrs de tout savoir au sortir du cachot, mais sûrs de ne rien savoir dedans.*

Que Dieu est bon, quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre prison! Il y en a (le croirait-on ?) à qui la prison devient si chère, qu'ils craignent d'en être délivrés! Quelle est donc cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce? Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis — on ne sait de quoi.

Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

On a de la peine à s'imaginer que Robespierre ait été

un enfant, porté par sa bonne, à qui sa mère ait souri et dont on ait dit : « Le beau petit garçon ! »

J'ai dans la tête une ligne droite. — Une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi. Et pendant que j'agis et parle.

---

20 MAI. — J'ai achevé de corriger moi-même, et moi seul, les épreuves de la première édition de *Stello*.

Cette édition vaudra mieux que le manuscrit que je brûlerai un de ces jours, et que je conserve encore je ne sais pourquoi. En cas peut-être qu'un de mes amis me le demande.

ORGANISATION BIZARRE. — Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination, et j'ai un tel besoin de créer qu'il me faut dire en allant pas à pas : Si telle science ou telle théorie pratique n'existait pas, comment la formerais-je ? Alors le but, puis l'ensemble, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours.

Et comment faire autrement pour tomber d'*Éloa* à la théorie d'infanterie ?

1826

9 DÉCEMBRE. — Achevé de revoir les dernières épreuves de *Cinq-Mars*.

Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. — Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet.

LUNDI 6 NOVEMBRE. — Voir est tout et tout pour moi. Un seul coup d'œil me révèle un pays et je crois deviner sur le visage, une âme. — Aujourd'hui, à onze heures, l'oncle de ma femme, M. le colonel Hamilton Bunbury, m'a présenté à sir Walter Scott qu'il connaissait. Dans un appartement de l'hôtel de *Windsor*, au second, au fond de la cour, j'ai trouvé l'illustre Écossais. En entrant dans son cabinet, j'ai vu un vieillard tout autre que ne l'ont re-

présenté les portraits vulgaires : sa taille est grande, mince et un peu voûtée ; son épaule droite est un peu penchée vers le côté où il boite ; sa tête a conservé encore quelques cheveux blancs, ses sourcils sont blancs et couvrent deux yeux bleus, petits, fatigués mais très-doux, attendris et humides, annonçant, à mon avis, une sensibilité profonde. Son teint est clair comme celui de la plupart des Anglais, ses joues et son menton sont colorés légèrement. Je cherchai vainement le front d'Homère et le sourire de Rabelais que notre Charles Nodier vit avec son enthousiasme sur le buste de Walter Scott, en Écosse ; son front m'a semblé, au contraire, étroit, et développé seulement au-dessus des sourcils ; sa bouche est arrondie et un peu tombante aux coins. Peut-être est-ce l'impression d'une douleur récente ; cependant, je la crois habituellement mélancolique comme je l'ai trouvée. On l'a peint avec un nez aquilin : il est court, retroussé et gros à l'extrémité. La coupe de son visage et son expression ont un singulier rapport avec le port et l'habitude du corps et des traits du duc de Cadore, et plus encore du maréchal Macdonald, aussi de race écossaise ; mais, plus fatiguée et plus pensive, la tête du page s'incline plus que celle du guerrier.

Lorsque j'ai abordé sir Walter Scott, il était occupé à écrire sur un petit pupitre anglais de bois de citron, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise. Le jour

tombait de la fenêtre sur ses cheveux blancs. Il s'est levé avec un air très-noble et m'a serré affectueusement la main dans une main que j'ai sentie chaude, mais ridée et un peu tremblante. Prévenu par mon oncle de l'offre que je devais lui faire d'un livre, il l'a reçu avec l'air très-touché et nous a fait signe de nous asseoir.

« On ne voit pas tous les jours un grand homme dans ce temps-ci, lui ai-je dit; je n'ai connu encore que Bonaparte, Chateaubriand et vous (je me reprochais en secret d'oublier Girodet, mon ami, et d'autres encore, mais je parlais à un étranger).—Je suis honoré, très-honoré, m'a-t-il répondu; je comprends ce que vous me dites, mais je n'y saurais pas répondre en français. » J'ai senti dès lors un mur entre nous. Voyant mon oncle me traduire ses paroles anglaises, il s'est efforcé, en parlant lentement, de m'exprimer ses pensées. — Prenant *Cinq-Mars* : « Je connais cet événement, c'est une belle époque de votre histoire nationale.» Je l'ai prié de m'en écrire les défauts en lui donnant mon adresse. — « Ne comptez pas sur moi pour critiquer, m'a-t-il dit, mais je sens, je sens! » Il me serrait la main avec un air paternel : sa main, un peu grasse, tremblait beaucoup; j'ai pensé que c'était l'impatience de ne pas bien s'exprimer. Mon oncle a cru que ma visite lui avait causé une émotion douce; Dieu le veuille et que toutes ses heures soient heureuses. Je le crois né sensible et timide. Simple et illustre vieillard! — Je lui ai demandé s'il re-

ıendrait en France : « Je ne le sais pas, » m'a-t-il dit. 'ambassadeur l'attendait, il allait sortir, je l'ai quitté, non ans l'avoir observé d'un œil fixe tandis qu'il parlait en nglais avec mon oncle.

1829

L'histoire du monde n'est autre chose que la lutte du pouvoir contre l'opinion générale. Lorsque le pouvoir suit l'opinion, il est fort; lorsqu'il la heurte, il tombe.

L'art est la vérité choisie.

Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de croix*.

PRÉFACE. — Exempt de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, je pense et j'écris seul, indépendant.

L'homme est si faible, que, lorsqu'un de ses semblables

se présente disant : « Je peux tout, » comme Bonaparte, ou : « Je sais tout, » comme Mahomet, il est vainqueur et a déjà à moitié réussi. De là le succès de tant d'aventuriers.

La conscience publique est juge de tout. Il y a une puissance dans un peuple assemblé. Un public ignorant vaut un homme de génie. Pourquoi ? Parce que l'homme de génie devine le secret de la conscience publique. La conscience, *savoir avec*, semble collective et appartient à tous.

Lorsqu'un siècle est en marche guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînards ! rester en arrière, c'est mourir.

Quel intervalle sépare la curiosité qui fait accourir le peuple au passage d'un roi, ou à celui d'une girafe, d'un sauvage ou d'un acteur ? — Est-ce un cheveu ou une aiguille ?

Le célibataire ne donne point, comme le père de famille,

des *otages* à son pays : la femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

La puissance est toujours avec la lumière : de là vient que, dans le moyen âge, le clergé eut la force parce qu'il eut la science; à présent, il est inférieur en connaissances, de là en empire.

Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation.

La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné.

L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas.

La raison offense tous les fanatismes.

Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'ésprit général.

L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée.

TRAGÉDIE. — J'y veux représenter toujours la *destinée* et l'*homme*, tels que je les conçois. — L'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste.

DE L'ÉCLECTISME. — L'éclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. On peut distinguer les objets à sa clarté, mais toute sa force ne produirait pas la plus légère étincelle.

Parler de ses opinions, de ses amitiés; de ses admirations, avec un demi-sourire, comme de peu de chose que l'on est tout prêt d'abandonner pour dire le contraire : vice français.

LES FRANÇAIS. — Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville.

Écrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! quel métier!

Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie. — Mais la *société*, les salons, l'esprit, la prose.

LA GLOIRE. — J'ai cru longtemps en elle; mais, réfléchissant que l'auteur du *Laocoon* est inconnu, j'ai vu la vanité.

Il y a, d'ailleurs, en moi quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'*extase* morale est supérieure à l'extase physique.

DU CHRIST. — L'humanité devait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices.

DES ROMAINS. — C'était un sage peuple que celui-là, peuple industrieux, sain et fort, s'il en fut. Sans philosophie, sans idéalisme, ne se perdant guère en abstractions, mais ne considérant que le pouvoir *sur la terre*, la grandeur *sur la terre*, et l'immortalité *sur la terre*, celle du nom. — Sur ce point, le crâne de Bonaparte fut trempé comme un crâne romain, car il ne s'occupait guère d'autre chose.

Tout Romain se considérait comme acteur; il prenait tel rôle et le poussait jusqu'où il pouvait aller. « Je joue le rôle de républicain, » dit Caton; le rôle fini, la République finissant, il se tue. « Je joue celui d'empereur, dit Auguste, applaudissez et baissez le rideau, je meurs. » La vie toujours publique des Romains est là tout entière.

PUDEUR. — Un jour, elle changeait de chemise; — elle vit son chien la regarder et lui lécher les pieds : — la chemise qu'elle quittait était tombée trop vite; l'autre n'était pas mise encore. — Toute nue, elle laissa tomber celle qu'elle tenait, et, effrayée, se jeta sur le lit évanouie.

Le seul beau moment d'un ouvrage est celui où on l'écrit.

UNE TRAGÉDIE SUR L'ADULTÈRE. — Quoiqu'on ait abusé de ce crime, on n'en a pas encore sondé la profondeur, les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi.

1830

MARDI 27 JUILLET 1830. — Aujourd'hui commencent les soulèvements populaires. — Les ordonnances du 25 en sont la cause. — Le roi va à Compiègne et laisse les ministres faire feu sur le peuple. — On l'entend pendant que j'écris. — Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée; treize ans de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons. — Dès l'avénement de Charles X, j'avais prédit qu'il tenterait d'arriver au gouvernement absolu. — Il hait la Charte et ne la comprend pas. Les vieilles femmes de la cour et les favoris le gouvernent. — Il est arrivé à mettre M. de Polignac au ministère et veut l'y maintenir malgré tout. — Il s'est cru insulté par le renvoi des deux cent vingt et un à la Chambre; il croit pouvoir faire le Bonaparte : Bonaparte était debout derrière ses canons à Saint-Roch. Charles X est à Compiègne. Il a dit : « Mon frère a tout cédé, il est tombé; je résisterai et ne tomberai pas. » Il se trompe. Louis XVI est tombé à gauche et Charles X à droite. C'est toute la différence.

MERCREDI 28. — Je ne puis plus traverser Paris. Les ouvriers sont lâchés, brisent les réverbères, enfoncent les boutiques, tuent, et sont fusillés et poursuivis par la garde. — Le 50e de ligne a (dit-on) refusé de faire feu sur le peuple.

J'ai approuvé le ministère du duc de Richelieu ; — celui de M. de Martignac. — La seule manière de réconcilier *la Restauration* et *la Révolution*, ces deux éternelles ennemies, était de gouverner avec les deux centres et d'écraser de leur poids les extrêmes. — Aujourd'hui, un extrême l'emporte. Désordres. Illégalité. — Les ministres sont *out laws*, hors la loi et y ont placé le roi. — Pourquoi n'est-il pas à Paris? Pourquoi le Dauphin est-il absent?...

L'article 14 de la Charte, qui a servi de prétexte aux ordonnances, dit :

« Le roi... fait les règlements et ordonnances nécessaires pour *l'exécution des lois* et la sûreté de l'État. »

Il est évident que le membre de phrase *la sûreté de l'État* est le complément du premier. L'*État, c'est la loi armée ;* la sûreté de l'État est la sûreté de la loi dans son cours. — Cela ne peut être entendu autrement que par une escobarderie de jésuite ou d'avocat.

DE MERCREDI A JEUDI 29. — Depuis ce matin, on se bat.

Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens; les soldats, d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. — Quel est mon devoir ? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je ? Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral*. J'ai reçu des Bourbons un grade par *ancienneté*, au 5ᵉ de la garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier !

J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise, il est en enfance, ainsi que toute sa famille; en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? — Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il

nous appelle tous ? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc ? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi ! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

La nuit est presque achevée. — Encore le canon.

JEUDI 29. — Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts ! Oh ! je garde ma famille.

Attaque des casernes de la rue Verte et de la Pépinière. Bravoure incomparable des ouvriers serruriers. — J'ai mis la tête à la fenêtre pour voir si quelque blessé de l'un des deux partis venait se réfugier à ma porte. On vient de faire feu sur moi, on a cru que je voulais tirer de la fenêtre. Les trois balles ont cassé la corniche de ma fenêtre. — En vingt minutes, les deux casernes prises.

VENDREDI 30. — Pas un prince n'a paru. Les pauvres braves de la garde sont abandonnés sans ordres, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours. — O guerre civile, ces obstinés dévots t'ont amenée !

Chassés de partout. Paris est libre.

SAMEDI 31. — Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé !

J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. — Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai !

DU 1er AOUT. — Le duc d'Orléans est froidement accueilli par le peuple. Ses partisans ont pensé que son nom de Bourbon lui faisait tort. Ils impriment qu'il n'appartient pas aux *Capets-Bourbons*, mais qu'il est *Valois*.

10 AOUT. — Couronnement de Louis-Philippe Ier. Cérémonie grave. — C'est un *couronnement protestant*. — Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit *le Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité, il est sans appui.

On ferait une bonne comédie des *chefs de parti* qui l'ont été malgré eux dans les trois premières journées.

21 AOUT. — En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sévérité. Hélas !

La Fortune en jetant ses dés n'avait pas encore amené la royauté démocratique. Nous allons voir ce que c'est.

J'ai organisé la deuxième compagnie du quatrième bataillon de la première légion de la garde nationale, en nommant sur-le-champ mon sergent-major et le chargeant de la comptabilité; j'ai moi-même parcouru, inscrit et commandé trois rues.

11 AOUT. — On ne parle pas des officiers de la garde qui ont fait de nobles traits de bravoure. — Un lieutenant au 6ᵉ de la garde, ayant reçu l'ordre de faire feu, a refusé parce que la rue était pleine de femmes et d'enfants. Le colonel réitère l'ordre de faire feu et le menace de le faire arrêter, il prend un pistolet et se brûle la cervelle.

Le Motteux, capitaine au premier régiment, avait envoyé sa démission le jour des ordonnances folles de M. de Polignac. — Le soir, on se bat; il va trouver son colonel et le prie de regarder sa démission comme non avenue. — Sa compagnie est traquée à la Madeleine, dans les colonnes de l'église que l'on élève; on lui crie de se rendre, il refuse et est tué.

Ces deux exemples peuvent servir de symbole parfait

pour exprimer la situation d'âme de la garde royale. Elle a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur. — Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée. — Mais c'est une chose déplorable qu'une armée.

29 AOUT. — Revue de la garde nationale au Champ-de-Mars. J'ai commandé assez militairement le quatrième bataillon de la première légion. — Le roi Louis-Philippe Ier, après avoir passé devant le front du bataillon, a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau et m'a dit :

— Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très-beau, dites-le à tous ces messieurs de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même.

Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV — à peu près comme madame de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde, après avoir dansé avec lui.

Si je faisais le roman que je projette de *la Vie et la Mort d'un soldat*. Pensée. — L'obéissance passive, — le martyre d'un soldat. — Je placerais entre lui et le second personnage une actrice qui le suit partout et qui lui raconte la vie de son frère, qui a suivi une carrière poli-

tique d'avocat, toute magnifique, et toute pleine *de trahisons et de récompenses*.

Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.

Enterrement de Benjamin Constant. — Je ne l'ai vu qu'une fois l'hiver dernier, chez madame O'Reilly. — Il y fut d'une coquetterie charmante à mon égard, disant à côté de moi qu'il me regardait comme le plus grand des jeunes écrivains. — Quand je lui parlai de l'acharnement avec lequel on poursuivait la poésie dans le côté gauche de la Chambre, il me dit que c'était affaire de bonne compagnie, que c'était crainte de paraitre vouloir briser toutes les chaînes, qu'on voulait conserver les plus légères, *celles des règles littéraires*... J'engageai avec lui une sorte de petite querelle polie sur ce sujet et il se laissa battre, avec Walstein, très-complaisamment.

C'était un homme d'un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime. Mais je crois

qu'il avait son but d'ambition très-élevé, qu'il n'a pas atteint. — Il n'eût pas été satisfait d'être pair de France ou premier ministre; peut-être lui fallait-il une république et en être président. — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites.

Il avait un assez noble profil, des formes polies et gracieuses, il était homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. — Je crois qu'il avait un cœur froid et nulle imagination.

Les Français ont de l'imagination dans l'action et rarement dans la méditation solitaire.

Le monde a la démarche d'un sot, il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple.

Il est dit que jamais je ne verrai une assemblée d'hommes quelconque sans me sentir battre le cœur d'une

sourde colère contre eux, à la vue de l'assurance de leur médiocrité, de la suffisance et de la puérilité de leurs décisions, de l'aveuglement complet de leur conduite.

Oh ! fuir ! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille !

1831.

23 DÉCEMBRE 1831. — Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.

Je suis le dernier fils d'une famille très-riche. — Mon père, ruiné par la Révolution, consacre le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept ans, et gai et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. — J'eus, pendant tout le temps de l'Empire, le cœur ému, en voyant l'empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge; d'ailleurs, le grand homme est détesté; on éloigne de lui mes idées, autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets, et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement. — J'entre dans les compagnies rouges à grands frais. — Un cheval me casse la

jambe. Boitant et à peine guéri, je pris la déroute de Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte. — En 1815, dans la garde royale, après un mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poëte, triple titre à la défaveur. — Je me marie après quatorze ans de services, et ennuyé du plat service de paix. — On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus. — Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant.

31 DÉCEMBRE, MINUIT. — L'année est écoulée. — Je rends grâces au ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.

Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie.



1832

MÉMOIRES ET JOURNAL.—Les importunités des biographes qui, bon gré, mal gré, veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails que je me garde de leur donner; la crainte du mensonge, que je hais partout, celle surtout de la calomnie; le désir de n'être pas posé comme un personnage héroïque ou romanesque, aux yeux du peu de gens qui s'occuperont de moi après moi : voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes mémoires. [1]

J'irai de ma naissance à cette année, puis je commencerai un journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire.

Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on; je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apporta à

[1] Ces mémoires, malheureusement, sont restés à l'état de projet. L'idée d'un journal a seule été réalisée en quelque façon par le poëte, et c'est de ce journal, journal de sa pensée plutôt encore que de sa vie, qu'on a ici des fragments. (L. R.)

Paris, où je fus élevé, entre mon père et ma mère et par eux, avec un amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils : Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Émerville, Saint-Mars, Sermoise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires, qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de biens, un à la Trappe. — Le frère de ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune.

Malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme.

Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre, de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution, ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense.

Je puis donc séparer le passé de mes jours en ces deux grandes parts. Temps que j'ai bien vus et bien observés du sombre point de vue où j'étais placé.

APERÇUS GÉNÉRAUX A CLASSER. — La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native.

Elle m'a été donnée par la vie.

— Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres, et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. — Le monde ne vit plus, pour jamais, que les idées.

— *Le Docteur noir* seul parut en moi, *Stello* se cacha.

— J'étais malade en 1819, je crachais le sang. Mais, comme, à force de jeunesse et de courage, je me tenais debout, marchais et sortais, il fallut continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment. — Après son enterrement, on dit : « Il paraît qu'il était vraiment malade. » — S'il est au lit, on dit : « Il fait semblant. » — S'il est malade de la poitrine et sort pour prendre l'air, on dit : « C'est se moquer de ses camarades et leur faire faire son service. » — Cette dureté se gagne. On se moque de vous si vous avez pitié d'un soldat. Là, vous avez horreur d'un homme qui se brûle la cervelle, on croit que cette résolu-

tion ressemble à la révolte contre l'autorité. On devient impassible et dur.

Je pris ce parti contre moi-même et je dis : « J'irai jusqu'à la fin. » — Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur.

Les drames et les romans médiocres tendent à présent à faire de l'intérêt et des rencontres surprenantes en inventant des rapports accumulés, inimaginables : ainsi, si un ouvrier rencontre à un bal champêtre une grande dame, il se trouvera qu'il est justement chargé de faire son bracelet et de le lui porter, et qu'il est aussi le fils de son mari, et qu'il est aussi l'assassin d'un sot qui va faire de la rivalité avec lui dans son grenier.

Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout ; elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une minute ; elle se dit malade, souffrante, guérie,

bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite; elle essaye sa physionomie et l'aiguise; elle essaye *sa voix en parlant haut*, elle essaye *son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre.

Je me rappelle en travaillant un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.

M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais, les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle; ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

Elle s'étonne. Il lui dit :

— Restez au lit; je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse et je viens ici pour vos gens. [1]

Elle se tut et pleura : c'était vrai.

[1] C'est de cette anecdote qu'Alfred de Vigny tira sa comédie *Quitte pour la peur,* cette perle fine qui fut montée avant les proverbes d'Alfred de Musset, auxquels elle semble avoir servi de premier modèle. (L. R.)

Le génie épique a la place d'étendre ses ailes dans le grand roman. Dans le drame, il faut qu'il se réduise à de trop étroites proportions. Comme je trouve l'histoire à la gêne même dans les drames de Shakspeare! comme il a senti qu'il étouffait!

Bonaparte meurt en disant : *Tête d'armée*, et repassant ses premières batailles dans sa mémoire; Canning, en parlant d'affaires; Cuvier, en s'analysant lui-même et disant : *La tête s'engage.*

Et Dieu? — Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas!

Oui, tel est le siècle. — C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous à *la résignation de notre faiblesse et de notre ignorance.* Soyons tout ce que nous pouvons être, sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre. La résignation qui nous est la plus difficile est celle de notre ignorance. Pourquoi nous résignons-nous à tout, excepté à ignorer les mystères de l'éternité? A cause de l'espérance qui est la source de toutes nos lâchetés. Nous inventons une foi, nous nous la persuadons, nous voulons la persuader aux autres, nous les frappons pour les y contraindre. — Et pourquoi ne pas dire :



— Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. *J'y tresse de la paille* pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur. — Je n'espère rien de ce monde et je vous rends grâces de m'avoir donné la puissance du travail, qui fait que je puis oublier entièrement en lui mon ignorance éternelle.

On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens qui consultent. Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte.

J'étais lieutenant de la garde royale, en garnison à Versailles, en 1816, je crois, lorsque je fis une assez mauvaise tragédie de *Julien l'Apostat*, que j'ai brûlée dernièrement. — Telle qu'elle était, je la montrai à M. de Beauchamp, qui avait fait quelques livres d'histoire. Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main vivement et me dit : « Souvenez-vous de ceci : *à*

dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance. » Ce fut un des encouragements qui me touchèrent le plus, et l'un des premiers, car je n'osais rien lire à personne. — Peut-être que, s'il m'eût dit le contraire, je me fusse livré à l'instinct de paresse, si puissant sur l'homme, que la principale occupation des hommes qui sont au pouvoir est toujours de le combattre.

Ceci me remet en mémoire un homme d'esprit, mon cousin, le comte James de Montrivault. Je lui reprochais un jour qu'il fatiguait les soldats du régiment dont il était colonel et où j'étais capitaine. — *Mon ami*, me dit-il, *il faut toujours exiger des hommes plus qu'ils ne peuvent faire, afin d'en avoir tout ce qu'ils peuvent faire.* — C'était un bon principe militaire venant d'un bon officier.

Bossuet met par trop de simplicité dans les explications de chaque mot de l'*Histoire universelle.* On sent trop qu'il écrit pour un enfant. Il ne peut dire : *Anachronisme,* sans ajouter sur-le-champ : « Cette sorte d'erreur qui fait confondre le temps. »

Je n'ai jamais lu deux Harmonies ou Méditations de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand

je les lis tout haut, les larmes coulent sur ma joue. — Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens !

Larmes saintes ! larmes bienheureuses! d'adoration, d'admiration et d'amour!

Si quelque chose ne me repoussait, je ferais un hymne à la duchesse de Berry, qui vient, comme une madone,

Son enfant dans ses bras et son lis à la main!

Mais quoi! faire la cour à une infortune aussi belle, c'est se confondre avec ceux qui se préparent des faveurs pour l'avenir. Je n'ai point d'enthousiasme pour sa cause; sans quoi, je serais allé combattre et non chanter.

L'élégante simplicité, la réserve des manières polies du grand monde causent non-seulement une aversion profonde aux hommes grossiers de toutes les opinions, mais une haine qui va jusqu'à la soif du sang.

La presse dévorera l'éloquence : elle l'a déjà mangée à

demi. — Dans l'antiquité, qui perdait une représentation de Cicéron perdait tout ; aujourd'hui, on se dit :

— Je ne l'ai pas entendu ce matin, qu'importe ! je le lirai demain.

Quelquefois, notre langue a embelli ce qu'elle a touché ; cela est rare, il est vrai. — J'aime mieux Michel-Ange que *Michelangelo*, et Florence que *Firenze*.

Le véritable citoyen libre est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien. — Voilà ma pensée et voilà ma vie.

L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle.

Le Docteur noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant, doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre ; mais cette raison

selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie.

SUJET : L'HABEAS CORPUS, LE VIDE DES LOIS (pour la troisième consultation du *Docteur noir*). — Le Docteur noir rencontre un homme en qui l'orgueil d'être nommé le premier législateur de son temps est devenu une vraie maladie. Il était avocat et avocasse du matin au soir.

Le Docteur lui montre le défaut de toutes les lois en le menant près du lit d'un homme qui meurt en prison, où il a été laissé PRÉVENTIVEMENT neuf mois. Il est reconnu innocent, absous et meurt à l'audience. Dans son agonie, il s'écrie : « Rendez-moi ma santé, mon temps, ma famille, mon bonheur perdu par cette prison. Si je suis innocent, pourquoi donc m'avez-vous tué ? Si je suis innocent, pourquoi ai-je pu être tué sans que vous soyez des assassins ? Si vous êtes des assassins, pourquoi n'y a-t-il pas quelqu'un qui ait le droit de vous mettre en accusation ? »

L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs, et, tout en gémissant, s'en repaît.



Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner.

Pour l'homme qui sait voir, il n'y a pas de temps perdu. Ce qui serait désœuvrement pour un autre est observation et réflexion pour lui.

Le charlatanisme est à son comble. Je ne sais ce qui peut le faire cesser si ce n'est son excès ; j'espère en lui beaucoup.

LA CONSISTANCE. — *Avoir de la consistance*, en France, n'est pas une phrase vaine. Cette expression représente parfaitement l'aplomb et la considération qu'une longue et honorable vie peut donner et que le talent ne donne pas à *lui seul*.

LE THÉATRE DANS LE JOURNAL. — La passion du monde est de voir. Si les hommes pouvaient tous voir ce que fait chacun, s'ils pouvaient se construire un théâtre assez vaste pour y voir agir les *grandeurs* et les *célébrités*,

ils seraient heureux et transportés chaque jour. — C'est pour cela qu'ils ont créé le théâtre; mais le théâtre ne parle que du passé ou ne s'explique sur les événements présents que par des allusions très-détournées. Il a fallu un théâtre de chaque jour où des grands personnages vinssent jouer le matin leur rôle de la veille, ou le soir celui du matin; où les spectateurs fussent vingt, cent, huit cents, mille à la fois; où tous les yeux d'un peuple fussent attentifs à la même scène, au même moment, sans que les spectateurs eussent besoin de quitter leur demeure; ce théâtre a été fait, ce théâtre, c'est un journal.

Là viennent jouer tous à la fois les peuples et les rois. Acteurs, observez-vous bien! tous vos gestes sont remarqués et comptés, le monde a tous ses yeux ouverts sur vous. L'applaudissement est rare et le murmure fréquent Hâtez-vous surtout de changer de scènes, car en un jour une scène est usée et elle use et dévore votre nom, ou, si ce n'est elle, c'est celle que joue une autre célébrité dans quelque autre coin du globe.

Celui qui fait mouvoir chaque jour à son gré ces personnages vivants, celui qui les présente sur son théâtre. dans le sens et sous le jour qui lui plaît, celui qui les grandit ou les rapetisse à son gré, c'est le journaliste! Ce sera toi demain, si tu veux! Vois si tu trouves assez vaste cette occupation!

Ballanche, dans son *Essai sur les institutions sociales*, dit qu'il ne peut y avoir aucune raison d'écrire la poésie en vers, depuis que les poëmes *ne se chantent plus*.

Il nomme notre poésie une *langue triée*, à laquelle on ajoute la rime.

Il se trompe. Tout homme qui dit bien ses vers les *chante*, en quelque sorte.

Le noble et *l'ignoble* sont les deux noms qui distinguent le mieux, à mes yeux, les deux races d'hommes qui vivent sur terre.

Ce sont réellement deux races qui ne peuvent s'entendre en rien et ne sauraient vivre ensemble.

Les plus effrayés du choléra étaient les plus vieux. — On dirait qu'à force de vivre, ils s'imaginent qu'ils accumulent avec les années des pierres d'un bel édifice, que rien ne peut détruire, et dont il faut avoir bien soin à mesure qu'il vieillit.

---

31 DÉCEMBRE, MINUIT. — L'année expire enfin ; cette douloureuse année a soufflé sur nous le choléra et les

guerres de toute nature. Tout ce qui m'est cher a été préservé. Étranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections, je n'ai fait de mal à personne, j'ai fait du bien à plusieurs. Puisse ma vie entière s'écouler ainsi !

1833

L'*Histoire universelle* de Bossuet, c'est Dieu faisant une partie d'échecs avec les rois et les peuples.

Clarisse est un ouvrage de stratégie, en quelque sorte. Vingt-quatre volumes employés à décrire le siége d'un cœur et sa prise. C'est digne de Vauban.

STELLO. — La troisième consultation sera sur les hommes politiques.

La quatrième consultation sera sur l'idée de l'amour qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion.

Les *Affinités électives* que le *préfacier* de Gœthe criti-

que amèrement. C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle.

Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de *tuer le temps*. Dans cette vie dont nous chantons la brièveté sur tous les tons, notre plus grand ennemi, c'est le *temps,* dont nous avons toujours trop. A peine avons-nous un bonheur, ou l'*amour*, ou la *gloire*, ou la *science*, ou l'émotion d'un spectacle, ou celle d'une lecture, qu'il nous faut passer à un autre. Car *que faire ?* C'est là le grand mot.

Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là. — Il est vrai qu'ils les font mauvais.

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit : ils voudraient l'empêcher de s'élever.

Bonaparte aimait la puissance et visait à la toute-puissance ; c'était fort bien fait, car elle est un fait et un fait incontestable, facile à prouver, tandis que la beauté d'une œuvre de génie peut toujours se nier.

Gœthe fut ennuyé des questions de tout le monde sur la vérité de *Werther*. On ne cessait de s'informer à lui de ce qu'il renfermait de *vrai*.

« Il aurait fallu, dit-il, pour satisfaire à cette curiosité, disséquer un ouvrage qui m'avait coûté tant de réflexions et d'efforts incalculables dans la vue de ramener tous les divers éléments à l'unité poétique. »

La même chose arriva à Richardson pour *Clarisse*, à Bernardin de Saint-Pierre pour *Paul et Virginie*.

Quand j'ai publié *Stello*, la même chose pour madame de Saint-Aignan, dont j'avais inventé la situation dans le dernier drame d'André Chénier ; la même pour Kitty Bell, dont j'ai inventé l'être et le nom. Pour *Servitude et Grandeur militaires*, mêmes questions sur l'authenticité des trois romans que renferme ce volume.

Mais il ne faut pas en vouloir au public, que nous décevons par l'art, de chercher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion.

Le nom des personnages réels ajoute à l'illusion d'opti-

que du théâtre et des livres, et la meilleure preuve du succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne.

Pour les poëtes et la postérité, il suffit de savoir que le fait soit *beau* et *probable.* — Aussi je réponds sur *Laurette* et les autres : *Cela pourrait avoir été vrai.*

Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du *Cénacle* qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut, dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime[1] et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout à coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie

[1] « Sainte-Beuve m'aime... » J'aurais bien envie d'ajouter : *qui depuis*... Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, après la mort d'Alfred de Vigny, l'éminent critique a jugé de nouveau avec sa finesse accoutumée et mis à son rang, au premier, le poëte de *Moïse*, d'*Éloa* et des *Destinées* ; mais la personne du poëte n'est pas sortie de cette étude sans égratignure, faite, il semble, avec assez de plaisir. Que les amis d'Alfred de Vigny ne s'en montrent pas trop affligés. Lui-même, s'il avait lu cet article, ne s'en fût pas vengé autrement qu'en disant encore comme ici, avec un autre sourire seulement : « Sainte-Beuve, qui m'aime... » (L. R.)

et, quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'*Éloa* et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis : *C'est un ouvrage à public*. Celui-là *fera lire les autres*. Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poëte savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

Je n'ai compris ce mot *s'amuser* que comme exprimant le jeu des enfants et des êtres sans pensées. Du moment où l'on pense, qu'est-ce que cela ? *Aimer*, oui, car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers.

L'ennui est la maladie de la vie. On se fait des barrières pour les sauter.

Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager, on devrait se dire : « Comment est-elle entourée ? quelle est sa vie ? » Tout le bonheur de l'avenir est appuyé là-dessus.

Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poëme épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

Les Français ressemblent à des hommes que je vis un jour se battant dans une voiture emportée au galop. — Les partis se querellent et une invincible nécessité les emporte vers une démocratie universelle.

Chateaubriand vient de faire une brochure-plaidoirie pour la duchesse de Berry, dans laquelle il est un peu républicain. Le moindre écrivain républicain ne se croit nullement obligé d'être un peu monarchique. — Marque certaine que le mouvement des esprits est démocratique, puisque le plus ardent *monarchiste* fait le démocrate.

J'ai entendu le concert historique de Fétis. Cet érudit en musique a imaginé de rassembler les monuments musicaux de la France et de les faire exécuter avec les mêmes instruments qu'au seizième siècle. La viole, la basse, l'orgue soutiennent la mélodie simple et grave des chants. Jamais l'art ne m'a enlevé dans une plus pure extase, si ce n'est lorsque, étant malade à Bordeaux, j'écrivais *Éloa*.

Les chants divins qui m'ont ravi surtout sont ceux de *Laudi spirituali*, cantiques à la Vierge, chantés par les confréries italiennes.

Il y avait aussi un air de danse grave, dansé à la cour de Ferrare, au mariage du duc Alphonse d'Este; air d'une modestie et d'une grâce incomparables. Je voyais passer, en l'entendant, ces belles princesses aux yeux baissés et aux longues robes traînantes, se tenant droites et recevant des aveux d'amour avec réserve.

Il y avait un madrigal à cinq voix (par Palestrina), délicieuse composition pleine d'amour et de suavité. Puis un *concerto passegiato* pour violes, harpe, orgue et théorbe. — La terre parle avec ces instruments; avec l'orgue le ciel répond. — Puis enfin *la Romanesca,* air tel qu'un ange en peut inventer pour adorer.

Que j'ai admiré ces médailles de la musique!

IDÉE DE POEME. — LA FORNARINA. — O maîtresse de Raphaël, tu le vis s'épuiser dans tes bras.

Qu'as-tu fait, ô femme! qu'as-tu fait! Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres...

Elle s'endort dans les bras de Raphaël après qu'ils sont allés visiter la Campagne de Rome. — Elle rêve que ses idées, tuées par elle, viennent se plaindre; les idées de Raphaël sont des tableaux sublimes. Les personnages se groupent, puis se détachent en soupirant et reprennent leur vol vers le ciel.

La Fornarina s'éveille, embrasse Raphaël : il était mort.

C'est une effrayante chose que la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas, le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus éle-

vées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère même.

Barbier vient de publier *il Pianto*. Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et *laquistes* dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux ; à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Iambes*. L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit *la Curée*.

Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin.

Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier, qui dès lors, se méfiant de lui-même, s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique.

Barbier et Brizeux devraient ne jamais se voir, malgré leur amitié.

Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit; on s'écrie : *C'est beau, mais c'est autre chose que lui.*

Dans le roman, un homme parfait comme Grandisson ennuie toujours. Dans l'histoire, comme Washington, il paraît froid, et, dans la vie, il est froidement aimé. Un homme parfait est aimé comme Dieu, assez froidement.

C'est que les passions seules intéressent les hommes, toujours agités par des passions. Les pendules seules se meuvent par des principes ; les hommes font des principes et agissent contre ces principes mêmes.

Les anciens étaient *naturels*, *vrais* dans leurs manières, comme sont encore les Italiens et quelques peuples orientaux. J'ai été ému en relisant l'entrevue d'Alexandre et de Néarque, au retour de celui-ci après son admirable expédition maritime. Le premier événement dans l'histoire de la navigation est ce voyage du golfe Persique à l'Indus. — J'aime les pleurs d'Alexandre recevant Néarque et demeurant longtemps sans pouvoir parler, parce qu'il croit que ses Macédoniens et ses vaisseaux ont péri. — L'homme antique ne faisait jamais de fausse dignité ; il pleurait sans rougir de ses larmes, quelque grand qu'il fût.

Si j'ai le temps, je montrerai cette belle et vraie nature antique sur la scène.

Mouvement de poésie qui s'élancent malgré moi.

O ma muse ! ma muse ! je suis séparé de toi. Séparé par les vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi, tu n'as pas de corps ; tu es une âme, une belle âme, une déesse.

Bonaparte, c'est l'homme ; Napoléon, c'est le rôle. Le premier a une redingote et un chapeau ; le second, une couronne de lauriers et une toge.

Le 6 de ce mois de mars, ma mère, ma bonne mère a eu une attaque de paralysie sur tout le côté droit, joue, bras et jambe ; les saignées l'avaient rétablie.

Aujourd'hui, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent ; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égare et reste perdu peut-être pour toujours. — Elle avait un jeune médecin, M. Magistel ; j'y joins M. Salmade, médecin expérimenté et âgé, pour que sa prudence empêche l'ardeur trop hardie de l'autre.

DU 17 AU 18 MARS. — Nuit d'angoisses.

Je la passe debout, près du lit de ma mère. — Au jour, son visage était effrayant.

Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle, je lui fais plus de bien que les médecins, dit-elle. — J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant.

---

19 MARS. — Nuit affreuse. — Saignée.

Consultation de MM. Salmade, Magistel et Double. — Émétique.

Le cerveau est dégagé. Sa vie sauvée.

Depuis ce jour, elle s'affaiblit, puis reprend des forces.

Elle a sa tête et me donne ses clefs. Elle me prie de diriger ses affaires. Heureuse de n'avoir plus à y penser. Elle me dit devant Lydia [1] et le médecin, qu'elle n'a pas fait de testament et ne laisse rien qu'à moi, et à Angélique, sa femme de chambre, une pension qu'elle me prie de lui faire. J'en fais sur-le-champ l'engagement et le remets à Angélique devant elle. — Cela lui donne beaucoup de calme. La nuit est bonne.

Je trouve un ordre admirable dans ses papiers ; je les remets devant elle dans son secrétaire, et je ne prends rien de l'argent qu'il renferme ; je veux que, si elle est guérie, elle retrouve tout dans l'état où elle l'a laissé.

[1] La femme du poëte, née Lydia Bunbury.

Je paye toutes les dépenses de sa maison.

Quand son sang coule, mon sang souffre; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie, cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère, c'est un supplice comparable à la roue.

---

27 MARS. — Jour de ma naissance.

Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour; qui sait si elle n'y est pas pour quitter sa vie?

---

31 MARS AU SOIR. — Ma pauvre mère était *douloureusement mieux* ce soir. Elle était calme, elle était gaie, ne souffrait pas et s'amusait de la nouvelle du mariage de Mary Bunbury. Elle m'a dit : « *Quoique je ne sois pas là tout entière*, écris-lui que je prends beaucoup de part à son bonheur. »

MÊME ÉTAT. — Ma mère m'a dit : « Je serais bien égoïste de ne pas te laisser prendre mes livres, moi qui ne pourrai plus lire. »

« Il vaudrait mieux pour moi être morte que rester ainsi. » — Pauvre mère, elle me tue avec ces mots-là.

---

3 AVRIL. — Un vaisseau cargue toutes ses voiles dans l'orage et se laisse aller au vent. Je fais de même dans les chagrins et les grands événements ; pour ménager les forces de ma tête, je ne lis ni n'écris, et je ne laisse prendre à la vie sur moi que le moins possible.

Malgré tout ce travail de la volonté, la douleur nous saisit au cœur malgré nous et reste là.

La vie de famille attendrit l'homme. Un mameluk est acheté à l'âge de douze ans en Circassie. Il est élevé en soldat, en centaure. Il a des esclaves égyptiennes qui jamais ne lui donnent d'enfants en Égypte ; il n'a ni père ni fils ; il a des compagnons d'armes qu'il ne pleure pas quand ils tombent.

Il est l'homme le plus énergique de la terre.

Quelquefois, j'envie cet homme et je regrette mes quatorze ans d'armée.

1834

ROMAN MODERNE. — UN HOMME D'HONNEUR. — L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. — Le faire passer sa vie entière par toutes les professions *actuelles*, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire.

L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.

L'ennui est la grande maladie de la vie ; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue, puisqu'on n'en sait que faire. Ce serait faire du bien aux hommes que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres et nuisent au prochain.

Un mandarin ne fait de mal à personne, jouit d'une idée et d'une tasse de thé.

Le *gentleman* ou gentilhomme est l'homme d'honneur même qui, par les convenances, est retenu dans les limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas; car il y a des choses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme.

La Restauration n'était ni redoutée ni aimée. Si elle eût été l'un ou l'autre, elle était sauvée: on ne l'a défendue que par honneur et par acquit de conscience; on l'eût défendue de manière à la maintenir.

Je crois, ma foi, que je ne suis qu'une sorte de moraliste épique. C'est bien peu de chose.

Il est déplorable qu'un poëte comme Lamartine, s'il s'avise d'être député soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac que demandent des commettants. Il devrait y

avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres députés des Français.

Les acteurs sont bien heureux, ils ont une gloire sans responsabilité.

LE BEAU. — La majorité des publics grossiers, en France, cherche dans les arts *l'amusant* et jamais *le beau*. De là les succès de la médiocrité.

DAPHNÉ. — Prouver qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit; tandis qu'une âme active comme celle de X..., quand elle veut s'élever à la contemplation poétique ou philosophique, ne s'y peut guinder. [1]

---

[1] Alfred de Vigny a porté longtemps l'idée d'un roman et même d'un drame dont Julien dit l'Apostat eût été le héros, Daphné l'héroïne. Et c'est sous cette rubrique du nom de Daphné qu'il inscrivait tout ce qui avait trait à cette idée. (L. R.)

On a fait des satires gaies ; je veux faire, soit dans des livres comme *Stello*, soit au théâtre, des satires sombres, tristes et mélancoliques.

Comme quoi toutes les synthèses sont de magnifiques — sottes.

Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler. Sur les autres, ma pensée glisse comme une charrue sur du marbre. — J'aime à labourer.

Si le bonheur n'était qu'une bonne heure? s'il ne nous était donné que par instants ?

On dirait que la question religieuse trop débattue a fatigué la tête du monde. Il n'a plus la force d'y penser.

Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir ; forme angélique, couleur sombre.

Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je vois que la majorité est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnête.

J'ai rendu grâce à Dieu en mon âme en faisant cette remarque; j'ai cherché à l'appliquer à tous les temps, en tremblant, et je l'ai trouvée juste avec bonheur.

J'en ferai grand usage et l'appliquerai à notre temps et au passé.

Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent. — Il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience.

Avec *la Maréchale d'Ancre*, j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre. Avec *Chatterton*, j'essaye d'y faire lire une page de philosophie.

Le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps.

Les hommes d'action s'étourdissent par le mouvement, pour ne pas se fatiguer à achever des idées ébauchées

dans leur tête. Doués d'un peu plus de force, ils s'assoiraient ou se coucheraient pour penser.

Nous nous plaignons qu'il n'y a pas de foi politique en France. Eh! de quoi nous plaignons-nous? N'est-ce pas la preuve la meilleure de l'esprit infiniment subtil qui règne dans la nation? Elle sent le vrai partout, et où il manque, elle dit qu'il n'y a rien. Or aucun parti ne satisfait ses besoins actuels, ni ne leur donne le moindre espoir éloigné. Il n'y a de foi politique en un gouvernement que dans les esprits bornés.

Plus le cerveau est intérieurement occupé, plus la face est immobile. La demi-occupation, l'élan, le sentiment se peignent seuls sur la figure. Le travail intérieur absorbe les forces au dedans et pâlit le front et les joues

---

J'aime peu la comédie, qui tient toujours plus ou moins de la charge et de la bouffonnerie. Il est plus philosophique de faire conclure pour l'idée dominante du livre, sans effort et par la présence et l'action simple et naturelle des personnages.

Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir.

La contemplation du malheur même donne une jouissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur.

Dans l'état actuel des théâtres, et tel qu'est le public, j'ai peu d'estime pour une pièce qui réussit, c'est signe de médiocrité; il faut au public quelque chose d'un peu grossier; Henry Monnier était un acteur trop fin pour le parterre, Ingres est trop pur de dessin, Decamps trop original, Delacroix trop coloriste. — Je me méfie aussi d'un livre qui réussirait sur-le-champ et sans un an au moins d'intervalle, pour que l'élite puisse y convertir la masse idiote.

La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée,

le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan.

Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes

---

Le christianisme est un caméléon éternel. — Il se transforme sans cesse.

Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, et jamais on n'a cessé de désirer l'un ou l'autre.

La vérité sur la vie, c'est le désespoir. La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité.

PASSION. — O mystérieuse ressemblance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ.

Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque.

La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur.

D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien ne fait pas un vol qui serait inconnu? L'*honneur* invisible l'arrête.

Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin.

Je ne sais pas si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour.

Cette nécessité d'être toujours sous les armes finit par fatiguer l'un et l'autre amoureux.

La presse est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de parler toujours. De là vient qu'elle dit mille fois plus qu'elle n'a à dire, et qu'elle divague souvent et extravague.

Il en serait ainsi d'un orateur, fût-ce Démosthène, forcé de parler sans interruption toute l'année.

1835

L'honneur, c'est la poésie du devoir.

Quand vint la révolution de Juillet, le soldat était mort en moi depuis quatre ans ; il ne restait que l'écrivain, regardant si la liberté serait tuée ou sauvée.

Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.

Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paye le moins cher.

Une des choses qui m'ont le plus touché dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, c'est que ce pauvre Napoléon ne pouvait pas obtenir un exemplaire de Polybe, pour y lire des instructions imaginaires sur la guerre qu'il n'aurait plus jamais le plaisir de faire.

Las des compositions trop tortillées, je viens d'en faire une de celles dont on peut dire : C'est une idée — comme de *Chatterton*. — Il n'y a rien de compliqué — c'est tout simple. Un caractère développé et voilà tout; je ne sais pas comment on jugera d'abord le capitaine Renaud; mais je suis sûr que, plus tard, si ce n'est dès à présent, on sentira qu'il représente le caractère de l'officier éclairé actuel, comme il doit être.

Je l'ai écrit du 22 juillet au 11 août 1835.

Je ne sais pourquoi j'écris. — La gloire après la mort ne se sent probablement pas ; dans la vie, elle se sent bien peu. L'argent ? Les livres faits avec recueillement n'en donnent pas. — Mais je sens en moi le besoin de dire à la *société* les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir.

Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal. L'extrême mal ne fait pas de bien.

J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. [1]

L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme.

Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez.

L'indépendance fut toujours mon désir et la dépendance ma destinée.

Le cœur a la forme d'une urne. C'est un vase sacré tout rempli de secrets.

Le mot de la langue le plus difficile à prononcer et à placer convenablement, c'est *moi*.

Notre littérature ne jette souvent que des cris de malade, comme *Volupté*, *Dernières Paroles*, etc., etc.

---

[1] Le poëte devait développer plus tard cette idée en vers admirables dans le poëme des DESTINÉES : *la Maison du berger*. (L. R.)

L'autre jour, je montai à Montmartre.

Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent! que de cris s'y poussent! que de plaintes au ciel! Et l'amas de pierres semble muet.

Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre? Que sommes-nous pour Dieu?

Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans cette épée.

DAPHNÉ. — Julien commence un poëme; dans les intervalles, il dirige le monde et gagne des batailles.

Il donne le poëme à un de ses amis, Libanius, en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses :

Émile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé.*

Chevalier, marié par amour, et *heureux*.

Léon de Wailly a hérité de cinq cent mille francs, dit-on.

Que les autres soient heureux au moins, leur vue m fait du bien.

Bonaparte et tous les aventuriers ont posé le pied sur les événements qui les menaçaient, comme le toréador sur le front du taureau. En relevant la tête, le taureau le jette sur son dos. — Il s'y assied.

Aucun siècle passé n'est regrettable pour le nôtre. — Cela ressort de toute vue de l'histoire.

La beauté souveraine n'est-elle pas cachée, toute for mée, derrière quelque voile que nous soulevons rarement et où elle se retrouve. *Inventer*, n'est-ce pas *trouver*? INVENIRE.

Voici mes amis qui succombent à une faiblesse d'un

moment, et qui consentent à lire leurs poëmes dans des salons.

L'un *Hamlet*, l'autre *Macbeth*, traduits ; l'autre des vers satiriques. Ils vont s'user dans ce frottement, perdre leur caractère et s'arrondir comme des cailloux.

J'ai remarqué que l'habitude de voir le défaut de chaque œuvre tourne à l'accroissement de l'ennui. Pour accroître le plaisir, je m'amuse à présent à faire le contraire. Il est facile de supposer un sens caché à la plus mauvaise œuvre, et, en suivant cette idée que n'a pas eue l'auteur, de s'en faire pour son usage une œuvre sublime. — Cette opération, on ne cesse de la faire sur les morts ; je veux m'amuser à la faire sur les vivants.

J'ai commencé cela hier à la Porte-Saint-Martin, sur *le Monomane.*

Ce qui manque aux lettres, c'est la *sincérité.*

Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai, ce carac-

tère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. — C'est d'après cette pensée que, dans la nuit du 29 au 30 juin, je me laissai aller au besoin de dire au public, comme à un ami, ce que je venais de faire pour lui [1]. — J'étais encore tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail et je ne pouvais m'empêcher de dépasser la barrière du dernier mot du drame. Le moule était plein et il me restait encore de la matière à employer.

A présent, au moment de l'imprimer et relisant à froid ces pages, j'ai été tenté de les brûler comme j'ai fait souvent de beaucoup de mes œuvres. Je pensai que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule, présenté à des lecteurs distraits ; mais aussi je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire, et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours.

C'est pour cela que, m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par-dessus ce qu'il y a de puéril ou d'exagéré dans l'inspiration aux yeux des gens froids.

---

[1] Allusion à la *Préface* de *Chatterton*. (L. R.)

Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine.

Dans les deux cas, soyons humbles et incertains.

Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon — peut-être éternel!...

Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui.

Toujours en conversation avec moi-même, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux; et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités.

Je pourrais dire à presque tout le monde : « Je voudrais être seul dans ce moment pour écrire ce que je pense tandis que vous me parlez. »

La vue des hommes m'irrite à des pensées intérieures, contraires souvent à celles que je dis, et faites pour être tenues en réserve pour un temps meilleur, parce que je sais qu'elles amèneraient de trop longues explications qui me fatigueraient la poitrine. Je me tais et je deviens dis-

trait. D'autres fois, je parle d'autre chose avec une longue digression et sans plaisir. Les attentifs ou ceux qui m'aiment peuvent deviner aisément que la crainte de perdre une autre idée meilleure m'interrompt quelquefois et me fait dire des paroles oiseuses.

ÉLÉVATION. — Dieu voit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre.

Or ce jeune homme était très-malheureux et se tua avec une épée.

Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : « Qu'as-tu fait? pourquoi as-tu détruit ton corps? »

L'âme répondit :

« C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs? » [1]

L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir, il suffit de peu de chose : *aimer*, ou

[1] Sous ce titre : *Élévation*, Alfred de Vigny a plus d'une fois jeté çà et là dans ses notes des pensées, des projets de poëmes dont l'*Élévation*, on le voit, consistait moins dans l'orthodoxie que dans la hauteur philosophique de la méditation. (L. R.)

vouloir. — C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'*aimer* quelque chose, n'importe quoi, ou de *vouloir* avec suite un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

Je remarque aux répétitions qu'il y a tel acteur qu'il faut laisser aller dans le moment où il est. — En lui voulant donner une nuance, il en fait une couleur, et, étalant cette teinte nouvelle, il change le ton général de l'ouvrage.[1]

[1] On répétait alors *Chatterton*.

1836

Avoir une tête sérieuse où chacun vient verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice !

DAPHNÉ. — Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. — Il sent qu'il est un fardeau et s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné.

Les jeunes auteurs prennent des sujets plus forts que leurs pensées et leur style. Le cheval jette à terre le cavalier.

UNE FABLE. — Un homme est condamné à mort après un crime, un assassinat. — Un an s'écoule entre la condamnation et l'exécution. Échappé à l'étranger et grandi dans sa vie. Dans cet intervalle, il devient illustre et vertueux. — Le jour arrive, on l'arrête, on l'exécute. La loi le tue en santé, lui donne la mort en pleine vie, la honte en pleine gloire.

Donc, les juges condamnent un scélérat; mais le bourreau tue un homme régénéré, moral et chrétien.

Les criminalistes de tous les temps ont déclaré que la *vengeance* n'était pas le but de la *loi pénale*, qui, dans sa rigueur, ne se propose que de *prévenir* le retour du mal : tel est l'*esprit chrétien.*

Si tel est l'esprit chrétien sur la terre, pourquoi a-t-il un autre esprit pour le ciel, en fondant les *peines éternelles* qui ne sont qu'une *éternelle vengeance?*

Ce matin, j'ai trouvé M. Magistel, jeune médecin, étudiant chez lui un cerveau dans un crâne sur une table. J'ai passé deux heures avec lui à examiner cela.

Les bosses extérieures du crâne sont représentées à l'intérieur par autant de cavités égales, les veines même

sont sillonnées intérieurement. — L'énorme quantité de cervelle que nous avons, fait notre empire sur les animaux. Le lion, l'éléphant même n'en ont pas la moitié.

La cervelle, divisée en quatre parties peu distinctes, est un amas de graisse sillonnée de lignes rouges et semblable à une éponge.

Ses cavités sont nombreuses; il les a ouvertes devant moi. — Il m'a semblé plus que jamais *qu'une seule formation* préside à toute chose et que la tête humaine est une boule semblable à la terre. Nos os sont les rochers; nos chairs, le sol gras et humide; nos veines, les fleuves et les mers; nos cheveux, les forêts.

Je n'ai éprouvé aucune horreur à cette vue, mais seulement une vive curiosité et une admiration religieuse pour ce perpétuel miracle de la vie.

LA TRAGÉDIE FRANÇAISE. — Le genre *bâtard*, c'était la tragédie *faux antique* de Racine. Le *drame* est vrai, puisque, dans une *action* tantôt comique, tantôt tragique, suivant les caractères, il finit avec tristesse comme la vie des hommes puissants de caractère, énergiques de passion.

Le drame n'a été appelé *bâtard* que parce qu'il n'est ni *comédie* ni *tragédie*, ni Démocrite rieur, ni Héraclite

pleureur. Mais les vivants sont ainsi. Qui rit toujours, ou toujours pleure ? Je n'en connais pas, pour ma part.

En tout cas, comme Henri de Transtamare, le bâtard a roulé par terre le légitime et l'a poignardé.

DAPHNÉ. — Diviniser la conscience.

Je ne fais pas un livre, il se fait.
Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.

Dittmer vient me voir. Causé de *Servitude et Grandeur militaires*. Il pense, comme moi, que l'honneur est la conscience exaltée, et que c'est la seule religion vivante aujourd'hui dans les cœurs mâles et sincères. Mon opinion porte ses fruits.

MINUIT, APRÈS LA LECTURE DE *JOCELYN*. — J'ai lu, j'ai pleuré, j'aime dans ce livre tout ce qui est hymne — prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple, les rêveries de Jocelyn près de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme, l'admira-

tion qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté.

On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là, elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine et trop pesante.

DAPHNÉ. — Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la *vitalité* dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire.

Voilà comme il faut l'envisager.

Comment ne pas éprouver le besoin d'aimer ? Qui n'a senti manquer la terre sous ses pieds sitôt que l'amour semble menacer de se rompre ?

L'amour est une bonté sublime.

Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie.

1837

4 DÉCEMBRE 1837. — Ce matin, la messe funèbre de Berlioz pour l'enterrement du général Damrémont.

L'aspect de l'église était beau ; au fond, sous la coupole, trois longs rayons tombaient sur le catafalque préparé et faisaient resplendir les lustres de cristal d'une singulière lumière. — Tous les drapeaux pris sur l'ennemi étaient rangés au haut de l'église et pendaient, tout percés de balles. La musique était belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse. Berlioz commence une harmonie et la coupe en deux par des dissonances imprévues qu'il a calculées exprès.

Le 7 décembre, à cinq heures du soir, est mort Alfred Johannot.

J'ai appris hier sa mort de Gigoux, qui avait passé la nuit chez lui avec Tony Johannot, pour peindre la tête morte d'Alfred Johannot.

Il y avait dix ans que nous disions : « Il ne vivra pas trois mois. » Il toussait toujours et crachait le sang. — Avant sa maladie, il n'était que graveur ; depuis son attaque à la poitrine, il était devenu peintre de premier ordre. On eût dit que les souffrances avaient développé en lui l'intelligence et l'avaient élevé plus haut et porté plus près du beau idéal.

J'ai beaucoup connu le général Damrémont ; c'était un homme assez gras, d'un visage doux et affectueux, calme et froid de manières, parlant doucement et lentement.

Il s'était attaché à donner aux fermes résolutions de son caractère l'enveloppe la plus polie. Il était animé dans sa conduite publique par l'âme chaleureuse de sa femme, mademoiselle Baraguey d'Hilliers, — femme assez grande de taille, avec des yeux noirs et brillants comme ceux des Arabes, qu'elle est allée voir ; énergique, courageuse, très-sensible. Elle est partie pour Alger avec ses deux enfants. Là, elle a appris la mort de son mari ; c'est un affreux malheur, mais le plus beau malheur possible. — Son père, le général des dragons de la République et de l'Empire, mourut aussi d'un coup de feu. Le général Damrémont est mort précisément comme Turenne, en visitant les batteries la veille d'une bataille.

---

7 DÉCEMBRE. — Ce matin, on m'annonce M. de Jennison, l'ambassadeur de Bavière, comme je me levais à midi, ayant passé la nuit à écrire.

Il m'attend dans mon salon, et, peu après que j'y suis entré, aborde la question qui l'amène et que depuis longtemps il méditait peut-être :

— Je viens de Bavière; j'y suis allé à la hâte, près de ma mère qui était malade; elle est sauvée.

Je lui réponds par l'histoire de la mienne, qui est chez moi guérie, heureuse, choyée, à quatre-vingts ans.

— Voulez-vous me rendre un service?

— De tout mon cœur, s'il s'agit de vous être agréable personnellement.

— Le roi de Bavière a un fils de vingt-six ans, son héritier. Le prince royal de Bavière désirerait entrer en correspondance avec vous. Lui répondriez-vous, s'il le faisait?

Je me suis tû un moment et lui ai dit :

— Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un service véritable, car il faudrait que chaque journée eût quarante-huit heures, et le temps me manquera. Cependant, si vous voulez me donner une assurance importante, j'y consentirai; cette assurance est que ni dans le présent ni dans l'avenir le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché.

Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains.

— Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché ; mais avec vous on sait que de tels services sont sans prix, et il ne vous en offre d'autre que son amitié.

— Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère; ne vous fiez pas à ma douceur de voix. Rien n'est entêté comme une colombe. J'en ai connu une qu'il aurait fallu tuer pour la chasser de mon lit; je l'y ai laissée, elle a gagné son procès. Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour, dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse), qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et sur son esprit. — Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poëte, je vous le répète, j'accepterai.

Autre question :

— Est-ce de vous qu'est venue cette idée de mettre votre jeune prince en correspondance avec moi ?

— Non ; lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

— Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps ?

— A personne

— Je consens à répondre, mais *répondre* seulement;

qu'il m'écrive d'abord; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

— Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous et former son âme sur la vôtre.

D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ? [1]

Le soir.

J'ai lu toute la soirée à ma mère l'histoire de Port-Royal, de Sainte-Beuve. Elle l'a écoutée avec un plaisir extrême et un esprit plus remis et plus net que jamais depuis quatre ans.

Une famille troublée par le danger subit d'un malade n'a pas le temps de sentir d'abord sa douleur tout entière, parce qu'elle court et s'agite comme l'équipage d'un navire en danger; mais c'est après la mort qu'un étonnement

[1] Alfred de Vigny n'entra à l'Académie française qu'en 1845.

profond la saisit et une indicible stupeur de voir l'absence de la vie et du mouvement.

VENDREDI 22 DÉCEMBRE. — Après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère.

Mon Dieu ! mon Dieu ! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? mon Dieu ! m'avez-vous éprouvé à dessein ? Aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ? Avez-vous donc permis que la mort attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ?

MARDI SOIR... — Aurai-je la force de l'écrire ? Encore cela, ô mon Dieu ! afin que, si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus !

Mon Dieu ! je me jette à genoux, à présent, je parle à vos pieds, je m'abreuve de ma douleur, je m'y plonge tout entier, je veux me remplir d'elle uniquement et repasser dans mon âme tous les instants de cette perte de ma mère.

Paisible tout le jour et gaie, elle a embrassé, en jouant avec eux, Henry, fils de mon beau-père, et m'a dit qu'il ressemblait à une petite fille; elle parlait avec gaieté de Noël, *Christmas*, et du jour de l'an, disant qu'elle me voulait à dîner, ce jour-là, avec elle et que je ne devrais accepter aucune invitation. A dîner, gaie et douce, elle m'embrasse, toute prête à se coucher. Moi, je sors pour lui chercher quelques petits cadeaux pour le jour de l'an. Je rentre à minuit, elle m'entend passer et m'appelle. J'y vais, elle se plaint d'avoir trop chaud, puis trop froid. « Je souffre partout, disait-elle, mais pas plus dans une partie du corps que dans l'autre. » Je lui couvre les pieds de son édredon et je lui offre d'éveiller Cécilia, sa demoiselle de compagnie. « Non, je ne veux réveiller personne, » me dit-elle. Je ne l'écoute pas, alarmé de la faiblesse de son pouls. Lydia se lève et court à elle avec sa chaleur ordinaire et son cœur de fille dévouée. Toutes deux la pressent de questions. — *Je ne sais pas ce que j'ai !* — Une heure vient dans cette incertitude. Elle était fâchée sérieusement contre moi de mes questions et de mon importunité d'avoir éveillé tout le monde. Je monte faire lever encore deux personnes; Julie et son mari allument le feu, préparent les bains de pieds. Elle disait encore n'avoir besoin de rien. On me priait de me coucher et de ne pas revenir. J'allais m'y rendre, quand de nouvelles plaintes de ma mère, petits gémissements sourds, qui lui étaient familiers pourtant, me

décident à aller chercher moi-même le médecin. Un quart d'heure me suffit pour le faire lever, habiller, revenir avec moi et mon portier. Il monte et entend ma mère dire très-haut que ce n'est rien; que, demain, elle sera mieux.

« Voilà, me dit-il, une voix forte qui annonce une bonne santé. » Il entre, il était environ deux heures. Il lui tâte le pouls et dit de préparer bains de pieds et sinapismes, écrit une ordonnance de *looch* avec lenteur, me soutient que son oppression vient d'une affection catarrhale, essaye de me tromper en me parlant dans une autre chambre. Hélas! mon Dieu! c'était l'agonie. Je cours à elle, je lui prends la main et lui baise le bras droit. Elle pensait au médecin, qui l'importunait de questions, et disait : « Je ne veux pas le voir! » Un peu après, pendant que je retournais le chercher dans la salle à manger, elle se penche vers Cécilia et lui dit : « Ah! ma petite! la tête me tourne; nous ne nous promènerons pas demain. Mon fils! où est mon fils? »

J'accours; elle était assise sur son lit, je lui baise le front, je la tiens dans mon bras gauche, je serre sa main froide dans ma main droite en lui criant : « Maman! maman! chère maman, un mot à ton Alfred, ton fils, qui t'aime, qui t'a toujours adorée! »

Elle me serre la main et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La vie avait cessé. — Je continuais de l'appeler, l'éther que je tenais sous ses narines était inutile. Tout

était fini. Je ne sais qui m'a soulevé, j'étais à genoux près de son lit.

Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu? Soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente

Depuis quatre ans, j'avais reçu ses continuelles tendresses et des adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. Là sont mes consolations secrètes. Ses mots échappés nourrissent mon amour pour elle et apaisent un peu ma douleur; mais pourquoi ne plus entendre sa voix?

Le 9 de ce mois, un samedi, selon ma coutume, j'avais fait porter chez elle mon déjeuner; elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers que j'écrivis, les larmes aux yeux:

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman ? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. *Sa fille heureuse, et puis mourir !* entends-tu ? » — Je me sauvai, sentant que je pleurais trop.

Mais, mon Dieu ! n'est-ce pas un bienfait de votre main, qu'après une tendresse si grande que la mienne, je n'aie pas eu la douleur de la voir périr il y a quatre ans, et que j'aie joui de sa voix et de sa vue pendant si longtemps ? que j'aie pu l'amener à s'apaiser dans les irritations violentes de sa maladie, à reconnaître qu'elle était heureuse et vénérée, adorée et divertie de ses ennuis par des soins et des caresses sans fin ? à se plaire à la vue des tableaux et en écoutant la belle musique ? Est-ce pour qu'elle s'éteignît ainsi plus doucement, que vous avez permis qu'elle allât s'affaissant par degrés jusqu'à la fin et qu'elle conservât toujours cette sublime sérénité, et ce repos pur et profond ? — Je cherche inutilement des consolations dans cette assurance qu'elle devait finir manquant de la force de vivre, qu'elle n'a pas souffert et qu'elle a entendu mes paroles et y a répondu par son adieu. Donnez-moi, ô mon Dieu ! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges

et que, par vous, à sa prière, je puis être pardonné de mes fautes.

D'où vient, hélas! qu'après cette profonde ardeur de mes prières, plus paisible que je ne l'étais, je reviens dans ma maison déserte avec plus de force pour contenir mes larmes? Mais d'où vient aussi que mon cœur toujours serré me porte à la chercher sans cesse autour de moi, et que je me dis avec une terreur sans bornes : « Je ne l'ai plus! je ne l'ai plus! » Sommes-nous donc si faibles, que nos plus saintes prières ne puissent nous rien ôter des tendresses du sang et des nœuds de famille? Quand vous les rompez pour toujours, pourquoi ne nous pas donner la force de croire qu'ils seront retrouvés, et de le croire sans hésiter?...

Derniers moments! Agonie! Derniers moments, vous ne sortirez jamais de ma mémoire. Je veux plonger cette nuit dans mes plus cruels souvenirs. Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. J'y trouve un amer bonheur et je veux ainsi me flageller. — Je serai cruel, cruel à moi-même, mon Dieu! cruel et sans pitié : dût mon cœur se fendre et me faire mourir!

Il y a vingt ans, mon père mourut aussi; j'étais près de son lit; ses blessures, ses infirmités, l'âge aussi (de soixante-quatorze ans), après un faible rhume, le faisaient mourir. Il me tendit la main courageusement. Il avait sa raison entière et dit au médecin : « N'est-ce pas le râle, monsieur ? »— Il ne se trompait pas. — « Mon enfant, me dit-il,— j'avais dix-sept ans —je ne veux point faire de phrases, mais je sens que je vais mourir; c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse, et garde toujours ceci. »

C'était le portrait de ma mère fait par elle-même ; je l'ai encore, placé sur sa tabatière. J'ai obéi et je l'ai rendue heureuse. Cela est écrit dans ma conscience et je l'écris devant tous et devant Dieu. Lorsqu'elle grondait, c'était la maladie qui parlait par sa bouche ; je m'en allais, de peur de répondre.

Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redressa violemment : il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement.

J'étais trop jeune pour supporter cette vue ; je m'évanouis. A présent, j'ai plus vécu, j'ai vu mourir. J'ai pu soutenir ma mère ; mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre bien plus avant.

M. de Saint-Chamans, chevalier de Malte, vieil ami de ma famille et de ma mère, est venu me voir et j'ai longtemps parlé avec lui hier, tout le soir.

Une sorte de fierté me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre et tout se réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé ; je refusai, je la logeai chez moi. Ce qu'il m'a fallu de combinaisons pour consoler les femmes qui la servaient et que sa *maladie* lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point d'y succomber. Quatre fois, j'en ai été malade, et la fièvre m'a pris après trop d'efforts pour retenir les émotions douloureuses que cette vie me causait.

J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches parents ; et presque tout ce que m'ont donné mes travaux : *Chatterton*, *Servitude et Grandeur*, mes œuvres complètes, a servi à payer les dettes que des dépenses, toujours au delà de mon revenu réuni au sien, m'avaient fait contracter.

Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire.

Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le sache.

---

27 DÉCEMBRE. — La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiégent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire.

Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre *inoffensive comme un serpent familier.*

Les souvenirs aujourd'hui m'attaquent et me serrent le cœur. Tout les fait naître. Le bruit de la pendule noire de ma mère me rappelle le temps où elle fut achetée. Mon père l'aimait beaucoup. Il la choisit lui-même chez Tarault et l'envoya rue du Marché-d'Aguesseau, où nous demeurions. Elle marqua les heures de mon éducation. Sur ses quantièmes, ma bonne mère, bien belle alors, m'apprit les mois de la République et ceux du calendrier actuel. Les premiers me furent plus faciles et j'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor.

Devant cette pendule s'asseyait mon père, ses pieds sur

les chenets, un livre sur ses genoux, moi à ses pieds, assis sur un tabouret. Il racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. Les chasses au loup de mon grand-père et de mes oncles, les meutes nombreuses qu'ils faisaient partir du Tronchet et de Gravelle pour dépeupler la Beauce de ses loups ; la guerre de Sept ans ; Paris, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, le baron d'Holbach, M. de Malesherbes et ses distractions, tout était présent à son esprit et l'est encore au mien.

---

29 DÉCEMBRE. — Son visage était angélique dans la mort ; j'ai pleuré à genoux devant elle, j'ai pleuré amèrement, et cependant je sentais que son âme sans péché était délivrée, et, revêtue d'une splendeur virginale, planait au-dessus de moi et de son beau visage, dont les yeux étaient doucement entr'ouverts comme dans le sommeil des bienheureux. Pourquoi donc ai-je tant pleuré ? Ah ! c'est qu'elle ne m'entendait plus et qu'il me fallait garder dans mon cœur tout ce que je lui aurais dit.

---

31 DÉCEMBRE. — L'année dernière, à pareille heure, j'attendais avec ma mère l'heure de minuit, où l'aiguille noire de sa pendule sauta du 31 au 1er ; alors, je l'embrassai en lui disant : « Bonne année ! » J'étais à genoux à ses pieds et je pensais bien qu'elle aurait la force de vivre toute cette année. Mon Dieu ! vous n'avez pas permis qu'elle me restât jusqu'au dernier jour et vous l'avez enlevée dans mes bras ! Mon Dieu ! si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant !

1838

JANVIER 1838. — Hélas ! toujours la même vie ! Je quitte le chagrin pour la maladie et la maladie pour le chagrin.

26 MARS. — La veille du jour de ma naissance, visité la tombe de ma mère. — J'étais avec Antony Deschamps. Je l'ai prié de me quitter et je m'y suis rendu seul.

Le terrain n'a pas été gâté par les pluies. Il m'a semblé la visiter encore comme je faisais tous les jours et tous les soirs dans son lit en ouvrant ses rideaux. Mes idées étaient plus douces et mes émotions moins cruelles que je ne l'aurais cru. J'ai entendu en fermant les yeux sa voix douce et harmonieuse qui me disait : « Bonjour, mon enfant ! » et je me suis retracé ces moments, les plus heureux peut-être de ma vie, où je me mettais à genoux près d'elle et où elle me caressait les cheveux avec ses deux mains.

J'ai commandé une pierre faite en forme de toit pour

empêcher l'eau de pénétrer, et une grille de fer. Dimanche, cela sera posé. J'y reviendrai pour décider la forme du monument.

---

12 MARS. — Soirée chez madame de la Grange (la marquise Édouard de la Grange) donnée pour me faire rencontrer avec Lamartine.

Vingt personnes environ. Les lampes voilées pour la vue d'Édouard. — Lamartine vient à moi et nous causons deux heures *dans un petit coin sombre,* comme dit *le Misanthrope.*

Il est incroyable combien un salon fait dire de sottises aux gens d'esprit par les distractions qu'il donne. J'ai fort étonné Lamartine en lui disant que je n'étais de son avis sur rien. Nous avons parlé d'abord des lois de septembre et de la censure. Je lui ai reproché en termes polis d'avoir abandonné la question des théâtres et lui ai dit que le théâtre à présent était un instrument mutilé et imparfait; que mon opinion était que l'on ne devait pas avoir de censure; qu'une pièce condamnée par le public était morte à jamais, et que, par le gouvernement, elle vivait d'une vie secrète et menaçante; sous la Restauration, on en vit cent exemples. — Il a eu l'idée d'un *jury* de gens ayant intérêt à l'ordre, jury élu. Et ce terme moyen, je ne l'ai

jugé possible qu'autant que nul membre ne tiendrait au gouvernement, ajoutant que, par son influence corruptrice, un homme venant du pouvoir en entraîne dix dans ce *peuple valet*, comme l'a dit tristement Paul-Louis Courier. Il me promet de proposer ce jury quand viendront les discussions du budget.

Je lui ai demandé s'il était toujours occupé de l'Orient. Il se montre enthousiasmé des malheurs des mahométans et les regarde comme plus civilisés que nous, à cause de la *charité* extrême en eux.

Cependant, lui dis-je, l'islamisme n'est qu'un *christianisme corrompu*, vous le pensez bien.

— Un *christianisme purifié!* me dit-il avec chaleur.

Il ne m'a fallu que quelques mots pour lui rappeler que le Coran arrête toute science et toute culture ; que le vrai mahométan ne lit rien, parce que tout ce qui n'est pas dans le Coran est mauvais et qu'il renferme tout.—Les arts lui sont interdits parce qu'il ne doit pas créer une image de l'homme. — Je lui propose de rédiger en forme de pétition un projet de loi en faveur des poëtes faibles et distraits comme la Fontaine. La rédaction en serait à peu près celle-ci :

« Si un poëte a produit une œuvre qui obtienne l'admiration générale, il recevra une pension alimentaire de deux mille francs. Si, après cinq ans, il produit une œuvre égale à la première, sa pension lui sera allouée pour sa vie en-

tière. S'il n'a rien produit dans l'espace de cinq années, elle sera supprimée. »

---

25 AVRIL. — Cette nuit, je lisais le *Stabat Mater* en rêvant. A la seconde lecture, j'ai cru voir ma pauvre mère étendue à mes pieds et j'ai pleuré amèrement. Mes sanglots m'ont éveillé, et, en portant ma main à mes joues, je les ai trouvées inondées de larmes.

J'avais passé la soirée au théâtre à songer à ces puérilités et à ce petit combat.

---

20 MAI. — M. de Talleyrand est mort. Les partis l'ont insulté, et on a été jusqu'à écrire : « Il n'y a en France qu'un malhonnête homme de moins. »

Les indignations sont toutes justifiées par sa vie politique. Il a une immense flétrissure sur son nom : c'est d'être devenu le *type du parjure élégant et récompensé*.

NOVEMBRE. — AU MAINE-GIRAUD. — Il n'y a qu'aux poëtes qu'il arrive de pareilles choses. Mes pères aimaient ce château féodal. C'est une petite forteresse entourée de

bois de chênes, d'ormes, de frênes, et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux ; le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir, et des bois que je n'ai pas le courage de couper parce que les vieux arbres ressemblent à de grands parents, et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation.

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or c'est justement ce que je ne veux pas être. Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. — C'était écrit.

Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans.

LE 7, MERCREDI. — Je reçois la nouvelle de la perte de mon beau-père.

Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici, où je suis

loin des secours et des médecins, je la cache à Lydia [1]. Ma pauvre enfant, vous dormez tandis que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles. — La destinée a juré de m'empêcher de travailler. A peine je repose ma tête, qu'elle me secoue par le bras et me force de souffrir et partir. Ma lutte contre la vie est perpétuelle et fatigante. La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part; je n'en avais depuis deux mois qu'à voir la gaieté de Lydia revenue avec la paix de la campagne. Il faut qu'un chagrin pour elle vienne m'y frapper. Je retarde le coup qu'il faudra bien lui donner. — J'ai ressenti un tremblement nerveux et un frisson de fièvre toute la nuit. Votre calme, votre sommeil, ma chère Lydia, ma seule amie, me déchire le cœur.

Les lettres ont cela de fatal, que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est, à chaque œuvre, remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes.

Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début. Aussi n'est-ce pas une carrière que celle des lettres.

---

[1] Madame Alfred de Vigny.

LA CAMPAGNE. — Une visite à Paris est une fatigue d'une heure au plus. C'est une conversation au fond de laquelle il y a un petit intérêt entouré d'esprit. — A la campagne, une visite est une fatigue d'un jour entier. C'est une conversation pesante et niaise dont la grosse écorce est tout de suite dépouillée et dont l'ennui n'est supportable que lorsqu'on est tout à fait abruti.

ARCHITECTURE. — Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial; l'église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort.

DE LA CRITIQUE. — La plus élevée est mesquine presque toujours, parce qu'elle s'attache à la surface et non au fond.

Dans le roman, par exemple, on débat la supériorité des genres de roman sur la plus ou moins grande étendue que l'auteur donne à la vérité ou à l'invention dans son œuvre d'art. C'est le fond qu'il faudrait voir, et la portée des sentiments et des idées de l'auteur.

DE SAINT AUGUSTIN. — Il défendait la grâce contre Pélage ; mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre.

C'est que les deux sont en nous ; nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime ; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas ?

Je sais apprécier la charge dans la comédie, mais elle me répugne parce que, dans tous les arts, elle enlaidit et appauvrit l'espèce humaine, et, comme homme, elle m'humilie.

Le Petit Pouilleux de Murillo est beau d'exécution, mais si près du singe, qu'il me fait honte.

Le Légataire universel, dérivé du *Médecin malgré lui* et de toutes les farces italiennes, me fait mal au cœur comme une médecine. Je ne peux rire du gros rire, je l'avoue, et les saletés de la santé humaine font que je fronce le sourcil de tristesse et de pitié, voilà tout. — Ne pourrait-on trouver ailleurs le comique satirique dont on fait tant de cas? — La mesure de comique du *Misanthrope* et de *Tartufe* n'est-elle pas supérieure à tout cela et d'une nature plus pure?

J'ai reçu une éducation très-forte. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel m'a rendu si attentif à mes idées, que le travail du soir ou de la nuit se continue en moi à travers le sommeil et recommence au réveil. Puis vient la vie de la journée, qui n'est pour moi que ce qu'était la récréation du collége, et, le soir, revient le travail du matin dans sa continuation vigoureuse et toujours la même.

DE VOLTAIRE. — L'esprit vif et impatient de Voltaire faisait qu'il ne se donnait pas le temps de résumer ses idées.

Quelquefois pourtant, il le fait vite et comme à la hâte, et il est d'une admirable justesse.

Comme ici, où je trouve jetée au hasard cette ligne sur l'orthographe :

« L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est. »

DE SHAKSPEARE. — Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre ce grand homme, il faut entendre le

Shakspeare, qui est une langue aussi. Le cœur de Shakspeare est un langage à part.

DE LA COMPARAISON. — Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe !

Le temps ôte tant d'à-propos, de grâce, de grandeur à tous les livres, que l'on est tenté de croire qu'ils sont comme les pièces de théâtre, bons surtout pour le moment même où ils sont produits.

PORTRAITS DE FAMILLE. — Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. — M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante.

J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent.

RÊVERIE

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours!
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer!...

LE MAINE-GIRAUD. — ROMAN HISTORIQUE. — Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique.

Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre.

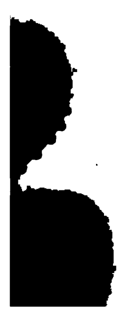
Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines de Blanzac.

L'époque 1679. Celle de Louis XIV.

En 1680. — La Brinvilliers est brûlée.

En 1679 meurt le vieux cardinal de Retz.

En 1670. — Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth.



MILON DE CROTONE. — Milon a joué avec les lions et les a tués de sa main. Il a vu un grand chêne au milieu

d'une forêt et s'est diverti à l'ébrancher ; il a fait souffrir le chêne et l'a brisé à demi. — Un jour, Milon s'avance et veut le fendre avec ses mains, dernier affront. Mais le chêne se révolte et resserre ses deux flancs comme des tenailles inflexibles. — Les lions et les loups voient Milon saisi par sa victime et se jettent sur lui. Ils le dévorent et le mettent en pièces. Le chêne est inexorable et ne lui laisse pas une main pour se défendre. — O femme méchante ! ton esprit est pareil à ce Milon. Sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer. Mais cet arbre sait bien qu'on l'appelle le chêne, — et qu'il est le plus grand des arbres de nos bois. — Il sait cela et s'est vengé. — A présent, les animaux vils vont te dévorer.

1839

19 FÉVRIER. — Décidément, le papier ne donne pas de bonheur, dit Stello. J'y ai mis tout ce qu'on y peut mettre en public, poëmes, livres, pièces de théâtre, et je n'en suis pas plus gai.

LA MISÈRE. — Oui, dit Stello, je la hais, je hais la misère, non parce qu'elle est *la privation*, mais parce qu'elle est la saleté. Si la misère était ce que David a peint dans *les Horaces*, une froide maison de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de pierre, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais, quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des berceaux d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans

un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables.

SOPHIA, JANE, A NAMMWICH. — Deux jeunes sœurs. L'une et l'autre d'une éblouissante blancheur. L'aînée, coiffée en longues et innombrables boucles, a les plus admirables cheveux blonds, un peu colorés de feu, que j'aie jamais vus de ma vie. Grande, souple, gracieuse dans tous ses mouvements. L'autre, décolletée plus qu'on ne l'est au bal en France. Ses épaules et son col de cygne rougissent de temps à autre, quand elle parle, et ces taches larges sont passagères, tandis que son visage reste pâle.

Elles ne savent pas un mot de français et m'ont prié d'écrire des vers français dans leur album; j'ai fait ceux-ci pour elles :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux.
En langage français, quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles;
Vous lirez sans comprendre, et, sur votre miroir,
Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir!

L'HOMME D'ÉTAT, TRAITÉ, PAR ALFRED DE VIGNY. — Livre à faire dans la forme du *Prince*, de Machiavel.

Examiner les conditions nécessaires pour former l'homme d'État, et établir que la souplesse de la parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes ne forment pas l'homme d'État; qu'il faut une fermeté de conscience et de probité à toute épreuve, garantie par une vie irréprochable.

BYRON. — Napoléon était à bas, quand le poëte jeta son manteau de pair sur son épaule et entra dans le palais qui est à côté de Westminster.

Le chancelier était assis sur son sac de laine revêtu de pourpre. Le poëte prêta l'oreille et n'entendit que des choses vulgaires. Il comprit à l'instant que sa place n'était pas là. Il ne daigna pas rester dans cette chambre d'avocats grands seigneurs, et partit.

---

8 JUIN. — BEYLE. — *La Chartreuse de Parme*, ouvrage sans conception profonde, mais plein d'observations très-fines sur le monde diplomatique.

La duchesse de Sanoverino donne à son neveu des conseils d'hypocrisie Religieuse assez curieux.

« Crois ou ne crois pas ce qu'on t'enseignera (en théologie), *mais ne fais jamais aucune objection.* Figure-toi qu'on t'enseigne les règles du jeu de whist. »

« Les princes ne veulent voir que des masques et prétendent juger de la beauté du teint. »

Les portraits sont fins et vrais ; mais c'est la peinture d'un monde trop bas et trop haïssable pour sa lâche hypocrisie.

La tante disant à son neveu : « Cet homme a une manie qui est d'être aimé, baise-lui la main, » me soulève le cœur.

Ils sont roués et violents dans leurs haines.

DE STRAUSS. — Le docteur Strauss a fait sur le Nouveau Testament le même travail que Spinosa sur l'Ancien.

C'est un procès instruit pesamment, en demande de nullité de *divinité* et de *vérité historique.*

La question est de réduire le christianisme à la condition de mythe et à l'état de légende, en partant de cette distinction que le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique.

DROIT D'AÎNESSE. — Le droit d'aînesse, par une étrange

contradiction, se trouve être, en Angleterre, la source de l'égalité. — La pairie n'y est pas un rang, mais une magistrature héréditaire. Or, n'étant héréditaire que par l'aîné et pour l'aîné, les autres fils rentrent dans le commerce et les rangs de citoyens laborieux.

La tête de l'homme est comme l'aimant, qui prend des forces à mesure qu'il est plus chargé.

Pour amuser ma mère, je faisais tourner mon esprit devant elle comme une toupie, et je lui présentais, en racontant, des idées et des contrastes comiques qui la forçaient de rire. Mais tout à coup elle s'arrêtait et me disait :

— Tu fais semblant d'être gai et heureux, mais tu ne l'es pas, et c'est par bonté que tu te montres ainsi, je le sais bien, va!

Le cœur maternel ne se trompe jamais; le fruit des entrailles, l'enfant, ne peut rien cacher à celle qui l'a produit.

DES JOURNAUX. — Le bourgeois de Paris est un roi

qui a chaque matin à son lever, un complaisant, un flatteur qui lui conte vingt histoires. Il n'est point obligé de lui offrir à déjeuner, il le fait taire quand il veut et lui rend la parole à son gré; cet ami docile lui plaît d'autant plus, qu'il est le miroir de son âme et lui dit tous les jours sou opinion en termes un peu meilleurs qu'il ne l'eût exprimée lui-même; ôtez-lui cet ami, il lui semblera que le monde s'arrête; cet ami, ce miroir, cet oracle, ce parasite peu dispendieux, c'est son journal.

ANGLETERRE. — Ce qui fait la force et l'unité de cette nation, c'est que chaque homme s'y regarde comme un homme politique. Chaque citoyen parle et agit dans le sens de la politique anglaise du moment.

FRANCE. — Notre nation est légère et taquine. Elle ne veut laisser tranquille aucune supériorité.

DU NÉANT DES LETTRES. — La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complétement.

Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi nous sommes des don Quichottes perpétuels et moins excusables que le héros de Cervantes, car nous savons que nos géants sont des moulins et nous nous enivrons pour les voir géants.

SOURDS-MUETS. — Vu les sourds-muets. — Bien tenus, bien instruits. Plus de garçons que de filles. Environ cent quatre-vingts élèves. En France, il y a *vingt-deux mille* sourds-muets; *mille* seulement sont élevés à Paris, à Bordeaux et dans quelques autres institutions. Le reste est donc condamné à servir ou à mendier, ou à vivre de la vie des animaux et des bêtes de somme dans les villages pauvres.

Ceci est à dire aux Chambres ou à faire dire par un de mes amis.

Chercher les moyens d'y remédier. Peut-être en exigeant que chaque commune paye une demi-bourse au profit de ses enfants nés sourds-muets.

DES GOUVERNEMENTS. — Le cardinal Dubois fit un mémoire dans lequel il disait que l'avantage des gouvernements absolus était de soumettre les passions et les volontés trop hardies qui s'élèvent chaque jour dans un gouvernement.

Mais le gouvernement constitutionnel est une évaporation de ces *volontés* qui se transforment par la tribune et la presse, et ne sont plus que des *idées*.

DU CŒUR. — Le cœur existe bien, moralement parlant. On sent ses mouvements de joie ou de douleur; mais c'est une chambre obscure dont la lumière est la tête. La mémoire et la pensée l'illuminent et y font paraître les sentiments. Sans la tête, ils s'éteignent. Les fous n'aiment plus ou ne savent pas qui ils aiment. Quelquefois, ils prennent en haine ceux qu'ils aimaient.

DE L'IMPRIMERIE. — Les anciens avaient sur nous l'avantage de ne pas connaître l'imprimerie.

Ceci paraîtra singulier, mais ma conviction est que cette ignorance, défavorable à la rapidité de la propagation des idées et à leur conservation, était favorable à l'épuration du goût et au choix dans les chefs-d'œuvre. Platon dit

quelque part qu'il copia cinq fois de sa main les discours de Démosthène. Un poëte ou un grand écrivain avait donc ainsi des lecteurs forcément attentifs et appliqués à connaître et observer minutieusement le moindre détail des beautés du style. Ces lecteurs choisissaient les plus belles choses pour les multiplier. Ces abeilles ne se posaient que sur les belles fleurs; tout le reste était dédaigné, et je pense peu de bien de ce qui ne nous est pas parvenu.

Le choix des lecteurs et leur attention à ne copier ainsi que les plus belles choses aidaient probablement et forçaient les poëtes à ne laisser que leurs chefs-d'œuvre, puisqu'on ne copiait que ce que l'on aimait. Il est probable que ce goût public si fin et si pur leur donna la sévérité courageuse dont ils prirent l'habitude, et le sentiment de *l'unité* dans leurs œuvres. — Virgile avait peut-être fait des satires; le *Sic vos non vobis* permet de le croire. Juvénal s'était sans doute abandonné quelquefois au plaisir de faire des vers amoureux et des idylles; mais l'un n'a mis en lumière que ses Églogues et ses Géorgiques, l'Énéide, malgré lui, et imparfaite à ses yeux; l'autre, seulement ses satires; la pureté de traits de Virgile, la sévérité dure de l'autre visage eussent été altérés par le mélange.

Ce choix qui se faisait par le public copiste dans l'antiquité, nous devons le faire nous-mêmes aujourd'hui.

Le public ne peut plus choisir à présent; il faut qu'il lise tout, et les mêmes lettres impriment les premiers et



les derniers écrivains, ceux de l'art et ceux de la spéculation. Il serait juste de le ménager quelque peu. Si c'est un trop grand courage que s'épurer, souvenons-nous que Platon avait écrit des tragédies avant ses œuvres philosophiques, et qu'il les brûla, aimant mieux rester *un* et grand que *doublé* et tronqué.

LAMENNAIS. — Il n'est pas coupable de chercher la vérité, mais il l'est de l'affirmer avant de l'avoir trouvée.

---

8 NOVEMBRE. — La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position.

L'ambassadeur de Bavière est venu me prier de le *recommander* à son prince, parce qu'il est menacé d'être envoyé en Russie, ce qu'il craint. — J'ai ajouté à ma dernière lettre un postscriptum en sa faveur.

1840

J'ai remarqué souvent que l'on a en soi le caractère d'un des âges de la vie. On le conserve toujours. Tel homme, comme Voltaire, semble avoir toujours été vieux ; tel, comme Alcibiade, toujours enfant. — C'est aussi pour cela peut-être que tel écrivain enthousiasme les hommes de ce même âge auquel il semble arrêté.

VU *CINNA*. — Rachel a du dédain, de l'ironie, mais son talent manque d'amour. — Le talent de Talma n'était qu'amour de la tête aux pieds, et en tout, même dans la colère. Sa voix était puissante comme celle de l'orage, mais tendre aussi comme elle ; car jamais je n'ai entendu la voix des nuages sans penser que les peuples enfants devaient la prendre pour celle de Dieu. Elle a je ne sais quoi de bon et de tendre au milieu de ses grondements qui semble la voix d'un père tout-puissant qui gémit en punissant et pleure sur nos fautes.

LOUIS XIV. — Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient plus se reprendre et devaient rester séparés par l'intrigante bourgeoisie.

Ma noblesse!
Qu'elle soit mon amie et non pas ma maîtresse...

DES LETTRES FAMILIÈRES. — Une lettre peint la personne à qui l'on écrit, aussi bien que celle qui écrit; car, malgré nous, nous modifions le style selon son caractère et selon ce qu'elle attend de nous.

LA QUESTION RELIGIEUSE. — Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres.

Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre.

UN MOT. — Les Irlandais passent pour très-spirituels. Un d'eux s'est mis à genoux à Rome devant une statue de Jupiter, et lui a dit :

— O Jupiter ! si tu reviens au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je t'ai été fidèle dans l'adversité.

BONAPARTE. — Le corps de Napoléon, empereur, sera transporté aux Invalides. — La Providence avait mieux placé sa cendre sur un rocher comme Prométhée, sous un saule comme J.-J. Rousseau, ayant pour grille à son monument l'océan Atlantique. — A l'abri des émeutes et des colères politiques ; sur un volcan éteint, comme les révolutions d'où il est sorti

---

21 JUILLET, MINUIT. — Le chagrin force un homme à parler franc ; comme la lance du *Raphaël* de Milton touche le crapaud et fait paraître Satan malgré lui dans sa forme réelle.

Figaro parle vrai sitôt que Suzanne l'a blessé au cœur et il cesse d'être un arlequin.

---

12 MAI. — BONNE ACTION DE LAMARTINE. — Les

secours que j'ai demandés pour Lassailly au gouvernement sont inutiles et trop peu considérables pour le soutenir dix jours.

Lamartine l'apprend par moi; il n'hésite pas, et, pendant la séance de la chambre des députés, fait une quête qui produit 455 francs. — Je les porte à la sœur du pauvre malade. — Ce que je lui avais donné déjà suffisait pour payer ses dettes, mais non pour vivre.

LASSAILLY. — Encore un désolant exemple des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. — Le goût très-fin des lettres développé outre mesure dans ce jeune homme, la fréquentation des plus hautes intelligences, lui ont donné le désir violent d'atteindre la plus grande supériorité intellectuelle. — La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie, et ce n'était, dit sa sœur, que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution pour lui ; encore venait-il désordonné et obscur, ne scintillant que par rares éclairs. — Il vient de succomber et une fièvre chaude l'abat. — Il est chez le docteur Blanche, le plus dévoué et le plus généreux des médecins ; mais il est douteux que sa santé renaisse, et même sa raison.

Sa sœur a remarqué que, dans la santé, il ne pouvait

pas travailler. La maladie était la lampe qui illuminait sa tête.

SUR MOI-MÊME. — La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir ; je l'ai reprise et conservée cinq ans jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. J'ai réussi à prouver que l'on peut être uniquement poëte ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire.

Aujourd'hui, la fortune a les dés dans sa main, elle les remue aux Indes et les secoue à Londres. Aucune prudence humaine ne peut faire plus que je n'ai fait, mon devoir est d'attendre dans l'immobilité. J'ai jeté à Londres les bases de l'affaire, la justice la dénouera.

DE RACINE. — Racine a fait un théâtre tout épique. Il faudrait des demi-dieux pour jouer Homère; de même pour jouer des personnages tirés de ses flancs. — J'ai vu Talma dans *Achille*, et il y était trop lourd, sans l'élégance divine. Il devait avoir la taille souple et la nudité céleste des fils des dieux, de l'*Achille* de Flaxmann et du *Romulus* cambré de David qui lance son javelot avec un sourire dédaigneux. — Les anciens, qui sentaient cela, grandissaient l'acteur par le cothurne, grossissaient sa voix par le masque, et Sophocle, Eschyle, Euripide n'étaient joués qu'une fois. Toujours chantés par des rapsodes comme Homère.

DE LA RÉPUBLIQUE EN FRANCE. — Ce ne serait pas assez de César, de Charlemagne et de Louis XIV pour fonder un despotisme absolu en France, dans l'état où elle est. — Il n'y a plus dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre.

Les Français sont satisfaits à peu de frais, un peu de familiarité dans les manières leur semble de l'égalité..

DES ŒUVRES D'ARGUMENTATION ET D'INSPIRATION. — La faiblesse des œuvres de discussion, sur quelque sujet que ce soit, vient de ce qu'elles s'adressent à la logique, et que, la raison humaine étant sans base et toujours flottante, tous les plus grands écrivains sont tombés dans d'effroyables contradictions. Mais les œuvres d'imagination, qui ne parlent qu'au cœur par le sentiment, ont une éternelle vie et n'ont pas besoin d'une *synthèse* immuable pour vivre.

Aristote, Abélard, Saint-Bernard, Descartes, Leibnitz, Kant et tous les philosophes se renversent les uns par les autres et les uns sur les autres. Mais Homère, Virgile, Horace, Shakspeare, Molière, la Fontaine, Calderon, Lope de Véga se soutiennent mutuellement et vivent dans une éternelle jeunesse pleine de grâces renaissantes et d'une fraîcheur toujours renouvelée.

DE MOLIÈRE. — Il me semble que Molière a eu quelque envie de tourner indirectement en ridicule l'exagération de l'honneur des maris espagnols de Calderon dans

sa comédie du *Cocu imaginaire*; comme Calderon fait invoquer l'honneur à tout propos par don Gutiere, le médecin de son honneur, Sganarelle dit :

Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura, d'un vilain coup, transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?

SUR VOLTAIRE. — Voltaire avait cette faculté double et si rare de la méditation et de l'improvisation dans la conversation.

En général, les auteurs fuient le monde, dont ils craignent le contact, parce qu'ils ont peur de paraître, en conversation, inférieurs à l'idée que leurs écrits ont donnée d'eux.

Cette *coquetterie*, assez légitime, cette frayeur de détruire leur idéal est la première cause de leur sauvagerie.

La seconde est la crainte du contact avec la médiocrité familière et indiscrète.

POEME A FAIRE. — L'ANNÉE DE PAIX 1699. — Ce fut la seule année où le monde n'eut aucune guerre.

1841

LE SERMENT POLITIQUE. — Question à traiter. — De l'impiété du serment politique. De la nécessité de l'abolir dans les États démocratiques, où un homme peut voir dans sa vie cinq dynasties. Le serment l'avilit ou le chasse. Dans les deux cas, la nation est privée d'une lumière.

POUR LES CONSULTATIONS DU *DOCTEUR NOIR* [1]. — Poser l'idée philosophique en haut. Idée à laquelle l'histoire vient apporter ses preuves, et les déposer à ses pieds.

---

29 JUIN. — ARMAND CARREL. — J'apprends, par une conversation avec d'anciens amis, qu'un jour Armand

[1] Dans *Stello* et dans la suite projetée et restée à l'état de projet de *Stello*, dont le *Docteur noir*, comme on sait, est le principal interlocuteur. (L. R.)

Carrel dit, en parlant de moi : *Voilà une belle âme; il faut la montrer !*

A la suite de ce mot d'un homme que je n'ai jamais connu, parut le grand article du *National* sur ma vie et mes œuvres. — Il était de M. Rolle, homme d'un esprit rare et des plus étendus.

UN POEME A FAIRE. — Vous, mère jeune et belle, qui me disiez en me serrant la main : « Celui-là, je ne le nourrirai pas, » vous pensiez à ce que seraient pour lui les hommes qui vous survivraient et devaient vivre autour de lui et le juger. L'âme d'un poëte est une mère aussi et doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de la conception et le souvenir de cette volupté, et, pensant à son avenir, s'écrier : « Je l'ai fait pour toi, Postérité ! »

1842

LA *MÉDÉE* DE CORNEILLE. — Le public français a fait jusqu'ici des *prodiges de respect*. Écouter la tragédie classique avec ses froides abstractions, telle qu'elle lui a été servie jusqu'ici, se résigner à entendre des vers dont le second est toujours faux à cause de la cheville, ce qui force l'esprit à en retrancher dix sur vingt, c'est prodigieux. Il n'est pas surprenant qu'il se lasse.

La tragédie française a été presque toujours *une suite de discours sur une situation donnée.*

DE LA MORT DU DUC D'ORLÉANS. — Vers 1825, j'écoutais une conversation entre quelques hommes qui se croyaient graves, et l'un d'eux disait :

— Ce qu'il y aura de triste, ce sera cette suite de trois

règnes de vieillards avant Henri V. Il faudra voir tout le le règne de Louis XVIII, de Charles X, du Dauphin.

— Eh ! mon Dieu, dis-je, soyez tranquilles, il arrivera quelque chose avant dix ans ; et je leur rappelai la Fontaine : « Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons. » Je fis faire aux hommes d'État amis de M. de Villèle, qui me parlaient, une vilaine grimace, et on me regarda comme *libéral* et *philosophe*.

Aujourd'hui, même chose. On se donne la peine aux Tuileries de penser à une régence pour le petit comte de Paris et à constituer une *branche aînée* dans la *branche cadette*. Eh ! bon Dieu, qu'importent ces branches et ces branchages à la plus démocratique des nations ?

L'espoir vrai de la France est, comme je le dis tranquillement à Louis-Philippe en 1830, l'indifférence en matière de gouvernement. Peu nous importe quelle *troupe* fait son entrée sur le *théâtre du pouvoir*.

Nos besoins politiques sont ceci ou cela. — Nos passions : la fierté nationale, l'amour de la gloire, etc., etc.

Satisfaites-les. Quand vous nous tromperez, nous ferons baisser le rideau.

La fortune a mieux traité la branche aînée au lit de mort que la branche d'Orléans.

Le duc de Berry poignardé disant : *Grâce pour l'homme !* est beau dans la mémoire des hommes.

Si le jeune duc d'Orléans a pu réfléchir dans son agonie,

il a dû regretter une balle à Constantine et le boulet du général Damrémont.

Cette mort frappe la maison d'Orléans aussi profondément que la mort du duc de Berry frappa les Bourbons.

Les partis commencent déjà à faire des remarques *fatidiques* et puériles sur les dates, circonstances, pressentiments, etc., etc. — Niaiserie accoutumée.

CUPIDON, POEME. — Michel-Ange, accablé de critiques et las d'entendre l'éloge des anciens, fait un *Cupidon*, l'enfouit et le fait découvrir dans une fouille.

Les savants s'assemblent.

Description de l'*Amour grec* de Michel-Ange.

Mais il s'écrie : « Il est de moi ! J'en ai la terre glaise dans mon atelier. »



L'esprit du travail est souvent incomplet en nous, et il est malheureux que tout le monde ait la faculté de travailler, produire, écrire, avec une demi-attention. C'est là ce qui fait les œuvres médiocres.

Lorsqu'on sent que l'on ne sera pas tout entier à son ouvrage, il vaut mieux s'absenter et marcher, agir, pour ne pas s'y mettre à demi.

L'IDÉE. — Lorsqu'une idée neuve, juste, poétique, est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'en arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination. En vain je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres choses : je la sens pousser en moi, l'épi mûrit et s'élève, et bientôt il faut que je moissonne ce froment et que j'en forme, autant que je puis, un pain salutaire.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Toute la presse vient de louer *Lucrèce* pour ses qualités classiques, tandis que son succès vient précisément de ses qualités romantiques. Détails de la vie intime et simplicité de langage. — Venant de Shakspeare par Coriolan et Jules César.

DE L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE. — Rien de plus niais que la routine des classes, du latin et du grec pour tous. Les œuvres anciennes sont excellentes pour former le style.

Or qui a *besoin* avant tout d'un style ? — Ceux qui doivent être professeurs, rhéteurs, ou, par hasard, très-grands écrivains éloquents, ou, par un hasard plus grand encore, poëtes.

Mais la majorité de la nation a besoin d'éducation *professionnelle* et *spéciale*.

DES ORGANES.

Des organes mauvais servent l'intelligence,

Ai-je dit dans le poëme de *la Flûte*.

Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. — Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fût devenu peut-être idiot.

Un élève de l'École polytechnique acheva dans le somnambulisme et trouva dans le sommeil le problème qu'il avait en vain cherché tout éveillé. — Preuve que l'âme se détache des organes, agit et perçoit sans eux.

DE LA PUBLICITÉ. — « Vile publicité! toi qui n'es qu'un pilori où les profanes passions viennent nous souffleter! » ai-je dit dans *Chatterton*.

Les auteurs s'en occupent trop. L'un court après les articles de journaux; l'autre, après les opinions de salon qu'il cherche à former. Peines perdues!

Un homme qui se respecte n'a qu'une chose à faire :

Publier, ne voir personne et oublier son livre.

Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette :

Attrape qui peut.

Quand, le soir, on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère et de s'être renié dix fois soi-même. — On a fait le futile avec une tête lourde de pensées.

LE MONDE. — Deux ennemis en présence, un ameublement nouveau, une dispute politique, un Parsis arrivé nouvellement des Indes, un pianiste prodige âgé de douze ans, un ambassadeur, un chat, tout est bon à une maîtresse de maison pour faire *bouillir sa soirée* comme une théière.

On voit de plus haut les affaires publiques, dit-on, du sommet d'une grande fortune ; absurdité : c'est du haut de son front qu'on les voit. — Qui les voit de plus haut que J.-J. Rousseau du fond de sa cave?

Quand on applique la règle du bon sens et de la droite raison aux histoires populaires, on est étonné de tout ce qu'on soumet à leur révision sévère et de la quantité de faits accrédités qui s'ébranlent. — Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. — Justement indigné, le premier-né se vengea.

Une des choses curieuses de notre époque, c'est l'orgueil des prétentions littéraires démesurées. — L'un appelle son livre : *la Divine Épopée;* l'autre, *la Comédie humaine.*

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER. — Une épitaphe admirable qu'il voulut faire mettre sur sa tombe doit être présente à la pensée de tout auteur : « Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité et non dans le temps présent.

DEUX MOUVEMENTS D'ESPRIT. — On ne peut trop voir es hommes et observer attentivement.

Il y a quelques jours, une femme d'esprit me donne 'occasion de remarquer avec quelle promptitude les mouvements de l'intérêt personnel viennent détruire la raison lroite et simple.

Je lui parlais de madame Rolland.

— J'aime, disais-je, ce caractère romain dans nos temps. Sa mort est un peu drapée et théâtrale, elle pose, il est vrai, avec un peu d'affectation.

Elle m'interrompt :

— Eh ! ma foi, il est assez beau d'avoir la force de penser à poser dans ce moment-là.

Elle était dans le vrai ; mais tout à coup elle se souvient qu'elle est duchesse, et le préjugé lui fait ajouter ceci :

— D'ailleurs, qu'importe ? Une petite bourgeoise comme madame Rolland pouvait bien mettre de l'emphase dans sa mort. C'était aux grandes dames à être simples.

1843

CROYANCE OU RELIGION. — Lorsque des hommes comme Descartes et Spinoza ont enfoncé leur tête dans leurs mains, ils devaient chercher en toute sincérité : 1° comment la création leur apparaissait ; 2° quelles étaient les causes et le but de la création, selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable.

C'était une croyance qu'ils cherchaient.

Lorsque des hommes comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon pensent aux choses religieuses, je les trouve beaucoup plus humains et plus superficiels ; ils considèrent l'univers comme construit pour certaine petite peuplade, et Dieu lui-même descendra sur une petite planète privilégiée pour lui donner une législation particulière.

C'était une religion qu'ils cherchaient.

La question, lorsqu'on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers, et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète comme Saturne

ou Jupiter, ou bien si l'on doit se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre, et, de là, considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale.

Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus *divin*, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité qui élève l'âme vers le Créateur et le centre de la création.

Le second point de vue est le meilleur comme amélioration de la société humaine, on ne peut le contester, et, de ce point de vue, le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité serait plus désirable que celle de tous les autres systèmes. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est rétréci et misérable auprès de la recherche de la vérité.

Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes de se placer au premier point de vue et de chercher sincèrement une *croyance*.

Car cette perspective immense de la création dépasse les petits intérêts de la fourmilière humaine et doit être inutile à sa *police correctionnelle*, parce que le bien et le mal s'y perdent et s'y noient entièrement comme deux brins de paille.

Mais, comme les hommes ne s'occupent que d'eux-mêmes et que les plus forts ne pensent qu'à régenter les autres en leur créant des codes au nom des divinités qu'ils font descendre, soit à côté de l'homme, soit dans l'homme...

DE L'ÉTERNITÉ. — J'ai trop d'estime pour Dieu, pour craindre le diable.

UN DIEU. — POEME. — DRAME. — La question serait que l'homme est plus grand que la Divinité, en ce sens qu'il peut sacrifier sa vie pour un principe, tandis que la Divinité ne le peut pas.

Pour dire cela sur un théâtre, il faudrait mettre une scène dans le paganisme où l'homme dit à un dieu cette terrible vérité.

Intitulez la pièce : *un Dieu d'Homère.*

Une jeune fille aimée de lui le repousse. Elle aime un homme qui peut mourir pour elle et avec elle.

---

2 JUILLET 1843, A MINUIT ET DEMI. — Le cœur n'est qu'un morceau de chair bleuâtre qui ressent vivement les mouvements de reflux imprimés au sang par les idées

dans le cerveau ; mais je le crois impuissant à créer des sentiments, comme c'est assez sa réputation.

L'âme ne me semble se servir réellement que du cerveau pour son instrument. Dans la mémoire, elle regarde, comme dans le miroir de ce mauvais petit logement, la forme de la personne aimée ; puis, dans l'entendement, elle trouve les raisons qui la lui font chérir ; ensuite, dans l'imagination, les couleurs qui la rendent radieuse et l'illuminent tout entière. Toute cette revue dès le réveil fait sans doute tourbillonner le sang et le fait refluer au cœur comme dans un golfe d'où il retourne aux fleuves de toutes les veines ; mais le cœur n'est que l'écho du chant qui résonne en haut, sous les voûtes divines de la tête.

LA HERSE, POEME. — L'homme voit l'inertie de Dieu refuser de lui faire connaître le mot de l'énigme de la création et de le défendre de la colère inconnue d'en haut qu'il sent planer sur sa tête. A côté de lui, une multitude méchante et aveugle le presse, le heurte, le blesse sans cesse.

Qui soutiendra ce roc contre les coups qui assiégent son pied et son front?

Sa force même, son poids, son immobilité. Qu'il ne donne que peu de prise au vulgaire sur lui, qu'il aime la

solitude, le silence, la fortune modérée, la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse.

Qu'il sache fermer les routes insensées à son imagination et que, devant les pas de cette foule, sa forte volonté fasse tomber *une herse.*

DE LA PATRIE. — La patrie n'existait presque pas avant Louis XIII. Les grands seigneurs, alliés à des femmes étrangères et possesseurs de grands fiefs, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre à la fois comme en France, n'avaient pas le cœur plus espagnol que français et trahissaient volontiers les intérêts d'un pays pour un autre.

La puissance croissante de la classe moyenne et l'unité donnée à la nation par la monarchie ont rendu aux nations le sentiment de *citoyen.* — La *noblesse de province* l'avait conservé, ce sentiment exquis ; le gentilhomme (*gentis homo*), l'homme de la nation, était le citoyen véritable.

DU ROMAN. — Le roman d'analyse est né de la confession. C'est le christianisme qui en a donné l'idée, par l'habitude de la confidence.

DES PRÊTRES. — Les prêtres ont cela d'excellent que, quelle que soit la portée, ou médiocre ou élevée, de leur esprit, cet esprit vit au moins dans les plus hautes régions de la pensée et ne s'occupe que des questions supérieures.

Jésus-Christ eut, de douze ans à trente ans, une vie ignorée ; ce que le clergé appelle la *vie cachée*. Il y aurait un grand ouvrage idéal à faire sur cette vie. Il faudrait chercher à se rendre compte de ce qu'a pu penser et éprouver l'Homme-Dieu, sentant croître en lui la Divinité.

---

11 OCTOBRE, MERCREDI. — On passe la matinée, quand on reçoit, à fouetter des idées comme des toupies pour les faire tourner et mettre en train celles qui se recouchent et ne roulent plus. Ce métier ferait plaindre les maîtresses de maison et donne de la considération pour celles qui passent ainsi tous les jours de leur vie.

L'ÉLIXIR. — Il est un élixir qui se nomme *poésie ;* ceux qui ont en eux, dans la vie privée, une seule goutte de cette liqueur divine ont pour leur pays plus de dévoue-

ment, pour leur maîtresse plus d'amour, dans leur vie plus de grandeur. Ceux qui ont deux gouttes dans les veines sont les maîtres du monde politique, ou règnent dans l'éloquence et dans les écrits de la grande prose. Mais ceux en qui le flacon entier est répandu avec la liqueur de la vie, ceux-là sont les rois de la pensée dans le roi des langages.

DE LA FOI. — On parle de la Foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder et n'ai trouvé que cela. — Jamais la certitude.

Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents?... » Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure : vingt fois par heure, *je fais le tour de mon cœur.*

1844

DES ASSEMBLÉES. — Les assemblées ont des passions de parterre des théâtres. — Elles sont prudes sur certains points et se tiennent pour insultées à tout moment. Il faut prendre avec elles des précautions oratoires et les préparer aux vérités que l'on dirait tout à coup à chacun des membres.

POEME. — Les animaux lâches vont en troupes.
Le lion marche seul dans le désert.
Qu'ainsi marche toujours le poëte.

DES ANGLAIS. — Les efforts surnaturels que feraient les Français pour établir quelque chaleur, quelque mouvement dans des conversations entre eux, Français, et des Anglais et Anglaises, seraient toujours perdus. C'est jouer de l'archet sur une pierre. Ce qui manque absolu-

ment à la race anglaise, c'est précisément ce qui fait le fond de notre caractère, la gaieté dans l'imagination, le mouvement dans le sentiment. — Cela se trouve partout en France, dans le peuple et dans le monde; avec esprit et science ou avec sottise et ignorance, n'importe; la flamme y est toujours, elle anime des fourriers au corps de garde, comme des auteurs au foyer d'un théâtre, ou à l'Institut, ou des députés à la Chambre.

BAL DU PRINCE DE LIGNE. — Dans un cabinet reculé, on se pressait pour voir la tête de Robespierre, dessinée par David, au pastel.

L'expression angélique des yeux noirs, fendus en amande, le mélancolique sourire d'une bouche où se découvrent de belles dents régulières, l'air mystique et pieux de cette tête de martyr étonne tout le monde.

David le voyait tel; comme un martyr de la liberté, de la fraternité, de l'unité de la France.

L'HYÈNE, — POEME PHILOSOPHIQUE. — Les bêtes fauves suivent le voyageur dans le désert. Tant qu'il marche et se tient debout, elles se tiennent à distance et

lèchent sa trace comme des chiens fidèles; mais, s'il bronche, s'il tombe, elles se précipitent sur lui et le déchirent. Quand il est mort et déchiré par pièces, elles lèchent son sang sur le sable, ses os jusqu'à ce qu'il ne reste plus que son squelette, et, lors même qu'il ne reste plus que les longues côtes vides et arrondies comme la carène d'un vaisseau naufragé, l'hyène et le tigre dévorent son ombre. Ainsi fait la multitude sur l'homme célèbre et, moins que cela, sur tout homme éminent.

LE CANON. — Le canon dit son histoire et comment il fut fondu par les chevaliers de Malte.

On ne le fait servir qu'aux fêtes; mais prenez garde au boulet. Sa poudre résonne dans les échos, mais emplissez l'airain, elle renversera les murailles.

O poëte! tu es pareil au canon. — Tu jettes ta poudre aux oiseaux de l'air; mais, s'il le faut, tu ajouteras à tes chants une pensée politique et tu frapperas les murailles de Jéricho.

DES ORATEURS. — Je voudrais qu'un député orateur ou un pair de France, avant de monter à la tribune, fît son *examen de conscience*, se demandât un instant: « Mon in-

tention est-elle pure, sans égoïsme, sans peur, dévouée à l'humanité et au pays? — Suis-je en *état de grâce* devant ma nation? Oui... Dès lors, je puis monter et parler. »

L'HYPOCRISIE. — Je n'ai jamais vu un masque sur un visage sans être tenté de l'arracher. — Je sais un homme qui est devenu hypocrite, je ne puis plus le voir, de peur d'être trop tenté de le démentir.

DES ASSEMBLÉES. — Les Anglais ont un proverbe qui dit que *les corps n'ont point d'honneur.*

En effet, *ce qui insulte tout le monde* n'insulte *personne.*

C'est la consolation que se donne une assemblée pour mal agir, et contre la morale publique et contre la loi naturelle quelquefois.

Un despote est responsable sur sa tête et son cœur.

Il est curieux de voir la morgue des députés. Ils ont, en général, des capacités de notaire et de clerc d'avoué, et

s'en targuent comme de choses rares qui leur donnent droit de dédaigner les poëtes et les philosophes.

POUR LA SECONDE CONSULTATION DU *DOCTEUR NOIR*.

Le docteur dit :

— Ah ! je l'avoue, personne n'a l'esprit plus sybarite que moi. J'endurerai avec patience la conversation d'un paysan idiot, d'un crocheteur ivre, d'un matelot à l'hôpital, d'une vieille femme malade, enfin une bête tant qu'il vous plaira, mais un sot, jamais !

Je flaire le sot d'une lieue. Il parle avec prétention, il se renverse, il prononce *in* au lieu de *en* et vous dira : « J'ai vu un *infant*, » au lieu d'un *enfant*. Il raconte bruyamment une histoire insignifiante et dont la fin n'a pas de sens. Il croit qu'on l'écoute et ne s'aperçoit pas qu'il pèse à tous.

JEANNE DARC. — Elle est toujours vierge, et les poëtes l'ont toujours manquée. C'était sa destinée d'être toujours *immaculée*, même dans la poésie, et de ne trouver aucun vainqueur. Depuis Chapelain, qui échoua le premier aux pieds de sa virginité, personne n'a triomphé d'elle.

DE MOI-MÊME. — *Ce qui se fait* et *ce qui se dit* par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose ; *ce qui se rêve* est tout pour moi.

Là est le monde meilleur que j'attends, que j'implore de moment en moment.

On est longtemps à se rendre compte de son caractère et à s'expliquer le *pourquoi de soi-même.*

J'ai souffert souvent de cette tyrannique distraction. L'imagination m'emporte vers des suppositions délicieuses et impossibles et rend ce que je dis plus froid, moins senti, parce que je rêve à ce que je voudrais dire ou à ce que je voudrais m'entendre dire pour être plus heureux.

Il y a des vieillards qui feignent de ne pas entendre la voix de toute une génération. Quand on est *sourd*, il serait juste d'être *sourd et muet*, car on n'a pas droit de juger ce qu'on n'a pas entendu.

POEMES PHILOSOPHIQUES.

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Ce vers est le sens de tous mes poëmes philosophiques [1].

L'esprit de l'humanité; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées.

LETTRE DE LORD BYRON. — Lord Byron reçut, le lendemain de son mariage, une lettre de M. Davis qui lui demandait comment il se trouvait de sa nuit.

Il répondit :

« Vers quatre heures du matin, je me suis réveillé. Le feu rouge éclairait les rideaux cramoisis de mon lit, je me suis cru en enfer ; j'ai tâté à côté de moi, et j'ai vu que c'était encore pis, en me rappelant que j'étais marié. »

Aujourd'hui, cette anecdote m'est racontée par M. Hayward, qui a retenu dans sa mémoire cette lettre mot pour mot. Elle lui fut communiquée par M. Davis.

CONSULTATIONS DU *DOCTEUR NOIR*. — Le Docteur noir est le côté humain et réel de tout ; Stello a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire,

[1] Ce vers est détaché de *la Maison du Berger*, au milieu du recueil posthume publié sous le titre « *les DESTINÉES*, poëmes philosophiques. » (L. R.)

de souhaiter pour l'avenir: c'est le côté divin. Ainsi, dans une nouvelle consultation, un nouveau personnage verra le côté divin d'une autre question.

Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de *Bonjour* : — *Pardon!* car les plus forts ont fait la loi.

DES ROIS. — Il y a deux choses que l'on conteste bien souvent aux rois : leur naissance et leur mort. On ne veut pas que l'une soit légitime, ni l'autre *naturelle*.

RACINE. — La chose dont je lui sais le plus de gré, ce n'est pas d'avoir écrit les chefs-d'œuvre d'*Athalie*, de *Britannicus*, d'*Esther*, etc., etc.; c'est de n'avoir laissé de lui, après lui, que ces belles tragédies et pas une platitude de circonstance, comme firent Corneille même et Molière. Pas un madrigal honteux, pas une fadeur; mais, au contraire, de graves leçons comme :

... Rois, craignez la calomnie... etc., etc.

1842-1845

MES VISITES A L'ACADÉMIE [1]

Dimanche, 30 janvier 1842.

ROYER-COLLARD. — En descendant de voiture, j'ai fait porter ma carte de visite à M. Royer-Collard par une femme qui était seule dans l'antichambre. Presque à l'instant est

[1] Alfred de Vigny se présenta plusieurs fois à l'Académie française, où il ne fut admis qu'en 1845. Sous ce titre : *Mes visites à l'Académie*, il avait noté les scènes diverses et piquantes de cette odyssée si pénible à laquelle est condamné tout candidat à un fauteuil du salon académique. Ces scènes, qui mettent aux prises des personnages célèbres à différents titres dans un entretien presque toujours embarrassant pour les deux parties, donneraient sans doute une bonne comédie au public, si le public pouvait les entendre. Parmi celles où Alfred de Vigny fut acteur, et dont il a recueilli le souvenir, j'en choisis quelques-unes seulement, celles qu'il y a le moins d'indiscrétion à publier et qui ne feront de peine à personne, tout en offrant un vif intérêt. Seul, feu Royer-Collard, d'illustre mémoire, n'y figure pas sous des traits aimables. Mais la légende de cette visite d'Alfred de Vigny au philosophe hautain est bien connue et presque célèbre; cet étrange accueil lui fut un avant-goût du discours d'installation que lui réservait M. Molé. Cette visite a donc un intérêt en quelque sorte historique : c'est ce qui m'a décidé à en donner les curieux et amusants détails, tels que Alfred de Vigny les a retracés dans ses souvenirs. (L. R.)

venu un pauvre vieillard, rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du Légataire universel.

Voici mot pour mot notre conversation.

(Il était debout et appuyé à demi contre le mur.)

R.-C. — Monsieur, je vous demande bien pardon, mais je suis en affaire, et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir; j'ai là mon médecin.

A. DE V. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

R.-C. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

A. DE V. — Et moi, monsieur, comme reçue, si vous voulez; mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

R.-C. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... (Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent). *Chances!* N'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent?

A. DE V. — Je ne sais pas comment on parle à présent; je sais seulement comment je parle, et comment vous parlez dans ce moment-ci.

R.-C. — D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

A. DE V. — Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux?

R.-C. — Jamais.

A. DE V. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus?

R.-C. — Oui, monsieur; je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans;* je l'ai déjà dit à un autre.

(Il voulait parler de Victor Hugo.)

A. DE V., en prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule. — Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre?

R.-C., interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire. — Je la donne, je la donne... Je vais aux élections; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

A. DE V. — L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

R.-C. — Oh! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très-bonne, très-bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

A. DE V. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup ?

R.-C. — Je n'écris pas non plus, je relis.

A. DE V. — J'en suis faché, je pourrais vous lire.

R.-C. — Je relis, je relis.

A. DE V. — Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

R.-C., assez mal à l'aise. — Oh! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très-possible.

A. DE V., marchant vers la porte et mettant son manteau. — Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y retenir longtemps; j'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

R.-C. — Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

A. DE V. — N'importe, monsieur, c'est une fois pour toutes. Vous n'attendez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres : vous les découvrirez dans votre quartier, ou en Russie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants, » comme le hibou de la Fontaine.

(Ici, Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.)

R.-C., pour revenir sur ses paroles. — Eh! mais je crois qu'il y aura deux élections.

A. DE V. — Monsieur, je n'en sais absolument rien.

R.-C. — Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je?

A. DE V. — Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. Frayssinous.

R.-C. — Et quelles autres personnes?

A. DE V. — Je n'en sais rien, monsieur, et ne dois pas le savoir.

(Ici, il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort sans le saluer; tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant : « Monsieur j'ai bien l'honneur de vous saluer. »)

Vieillard aigri de se voir oublié, après avoir eu son jour de célébrité.

Jusqu'ici, plusieurs académiciens me donnent une bonne comédie; ils ne l'écriraient pas si bien qu'ils me la jouent sans le savoir.

---

4 févr er, vendredi.

BAOUR-LORMIAN. — Il y avait vingt ans que je ne l'avais vu. Il était alors bien entouré, bien logé, menait une vie qui semblait heureuse et aisée. Il donna à Soumet, Victor Hugo, Émile Deschamps, Latouche et moi, un dîner élégant. Une jeune femme anglaise et sa fille vivaient avec lui, l'entouraient de soins et de respects. Un jeune homme lui servait de secrétaire. — Il avait accueilli avec enchantement mes premiers poëmes; il m'aimait, et je fus assez léger pour n'y plus retourner; entraîné par la camaraderie, et parce que mes amis, Hugo, Émile, s'étaient brouillés avec lui pendant que j'étais à mon régiment.

Aujourd'hui, je le retrouve logé dans un petit appartement des Batignolles, démeublé, froid et triste. Le pauvre homme est seul à présent : cette jeune femme est morte, sa fille est morte, il est aveugle, il m'entrevoit à peine; cependant sa figure a de la sérénité, son sourire est plein de douceur et de cette naïveté enfantine qui n'appartient peut-être qu'aux poëtes. On sent en lui encore un amour sincère et passionné des lettres. « Je fais, m'a-t-il dit, des poésies bibliques dans le genre de votre *Fille de Jephté.* » Sa mémoire est si bonne, qu'il se rappelle ce petit poëme et *le Somnambule*, que je récitai alors chez lui. On lui a peu à peu retranché les pensions de l'Empire, il vit sur

le souvenir de ses succès passés ; parle d'*Omasis*, dont le succès fut européen, se souvient de son *Ossian* et de sa *Jérusalem délivrée*, son grand ouvrage, et sourit en songeant à leur immortalité.

Soit donc bénie la secrète félicité que donne la méditation poétique, si elle suffit à soutenir un vieillard pauvre, seul, aveugle; si elle est sa religion, et si la foi et l'espérance dans l'immortalité du nom lui donnent la même force que la foi et l'espérance dans l'immortalité de l'âme en donne aux fervents chrétiens. Mais qu'elle est triste et abandonnée, la vie de l'homme de lettres qui n'a compté que sur elles pour les besoins de sa vie ! Comment ne céderait-il pas aux tentations de la vie politique plus facile, où suffit une faconde d'avocat gascon pour enrichir son homme, et comment ne s'abandonnerait-il pas à la littérature industrielle qu'on reproche à Scribe, et qu'après tout faisait Voltaire, comptant pour tout le succès du moment et la richesse?

---

3 mai.

CHATEAUBRIAND. — Il était seul, à écrire dans son cabinet, onze heures du matin.

J'ai été frappé, en le revoyant, de son attitude infirme ; il était juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire

d'où ses pieds ne touchaient pas la terre et pendaient à quatre pouces de distance. Ses jambes sont fort courtes, ses épaules hautes et la droite très-grosse, sa tête énorme et son nez long et pointu; — ses manières pleines de bonne grâce du grand monde.

— Eh bien, monsieur, m'a-t-il dit, vous vous présentez pour l'Académie? Vous êtes le plus beau nom d'à présent; vous avez réussi dans tous les genres et vous êtes le seul ayant des succès aussi sûrs, de poëme, de théâtre et de livres historiques et de philosophie. Votre place est à l'Académie, et vous devez y être un jour, et un jour prochain.

Ici, j'ai pris la parole.

— Ce jour-là, monsieur, lui ai-je dit, serait peut-être déjà arrivé, si j'avais voulu me présenter, et j'en ai été vivement sollicité par des hommes qui ne sont pas les moins célèbres de l'Académie. Mais, ici, j'aurais trouvé quelque convenance à remplacer monseigneur d'Hermopolis; j'aurais aimé à parler de sa vie, et je l'aurais fait avec sympathie, moi qui n'ai servi que sous la cocarde blanche. Je ne sais s'il conviendra bien que cet éloge soit fait par M. Pasquier, qui n'a cessé de le combattre et de le poursuivre.

Il dansait sur son petit fauteuil et croisait ses petites jambes sous sa chaise. Il rougissait comme un enfant, visiblement très-embarrassé.

— Eh! monsieur, m'a-t-il dit, vous avez bien raison, M. Pasquier n'a rien que d'hostile à cette mémoire-là.

M. Pasquier n'a rien de commun avec les lettres ; mais je le connais depuis quarante ans, il voit souvent madame de Chateaubriand, il est fort aimable avec nous.

Puis, en souriant :

— D'ailleurs, autrefois, il m'a fait exiler, on n'oublie par ces services-là.

— Il est généreux d'oublier, lui ai-je dit.

— Oh! j'y tiens peu, et je n'irais pas à cette élection, si je ne devais pas voter pour le second fauteuil en même temps et mon pauvre Ballanche ; il y a soixante ans que je connais Ballanche.

— Je conçois et je connais votre amitié, dis-je ; mais la meilleure façon de lui assurer le second fauteuil est de ne pas nommer M. Pasquier au premier.

— Je crois, monsieur, reprit-il, que vous causerez une lutte très-longue et très-obstinée dans l'Académie. — J'irai, et nous verrons dans le combat ce qui peut arriver. Je ne dis pas qu'il n'y ait telle combinaison possible qui amène des chances pour vous ; — d'ailleurs, je vous donne ma parole pour toutes les élections futures ; vous êtes, je le répète, le plus beau nom actuel.

— Monsieur, je ne bois à la mort de personne, et j'espère que, d'ici à vingt ans, il n'y aura pas une place vacante.

— Vous pourriez l'attendre, vous ; mais nous... ?

Ici, il a pris son bras droit de sa main gauche et s'est

tordu douloureusement sur son fauteuil; ce bras droit était paralysé et il le soulevait avec l'autre bras. En ce moment, avec son dos voûté et son air morose, il me rappela Kean lorsqu'il jouait cette scène de Shakspeare où Richard III gémit de ce qu'une sorcière a jeté un sort sur son bras.

— Nous avons trop vécu; les hommes de mon âge doivent vous faire place, messieurs, c'est juste; nous devons disparaître de la scène, nous l'avons occupée trop longtemps. Je suis prêt, je suis tout prêt, moi : la Providence n'a qu'à ordonner.

— Eh! grand Dieu! monsieur, lui ai-je dit, qu'il n'y ait plutôt plus d'Académie que de voir un homme comme vous regardé de côté par ceux qui épient sa place.

Il s'est calmé et a souri de nouveau; je me levai en lui répétant que je me contentais de la promesse qu'il me donnait pour les places à venir, que j'espérais qu'elles tarderaient et que je les attendrais fort patiemment. — Il m'a reconduit en me répétant qu'on ne savait pas ce que la lutte amènerait, qu'il irait et qu'il me répétait sa parole.

Lundi 7 février

THIERS. — Dans une maison de la rue Saint-Georges, qui ressemble à une jolie petite maison de campagne, ar-

rangée avec goût, j'ai trouvé l'auteur de l'*Histoire de la Révolution*. On m'a introduit dans un cabinet orné d'objets d'art, de tableaux et de bronzes, qui en font un séjour élégant, reposé et gracieux. — Le maître de la maison est monté ; il était en habit noir et non en négligé et en robe de chambre ; cela m'a plu, j'ai senti l'homme d'action, prêt de bonne heure, et l'homme d'affaires, dressé à l'habit noir du procureur. J'ai causé une heure avec lui, d'abord de l'élection, puis du sens général des élections académiques, auxquelles je reprochais d'être trop politiques ; puis de l'étude, de la retraite, puis enfin de ses travaux historiques sur Napoléon, travaux sur lesquels il s'est étendu.

J'ai trouvé en lui, dès l'abord, la tête la plus saine que j'eusse rencontrée dans les académiciens et l'homme le plus sûr de lui dans la conduite de ses idées à travers les phases de la conversation rapide que nous avons eue. L'article du *National* intitulé *les Parques* le préoccupait, et il a commencé par s'excuser de connaître les vieilles femmes qui dirigent l'Académie par leurs intrigues. — Il m'a dit qu'il était loin de ces influences ridicules et m'a déclaré que, dans son opinion, *j'étais le premier* qui devait passer à l'Académie, qu'il était temps de *sortir des nullités et des médiocrités ;* que ce corps savant était devenu trop politique, il en convenait, mais qu'il ne fallait pas trop s'en alarmer, que cela ne continuerait pas et qu'il allait montrer à l'Académie même le bonheur qu'il

aurait à y voir mon nom, si, comme il l'espérait, on se divisait sur Ballanche, lequel cependant l'intéressait par sa misère.

Sur l'histoire de Napoléon, — parle beaucoup des lettres à ses ministres par Napoléon, trésor inappréciable et sur lequel il basera ses travaux; pense que l'empereur a mal calculé les forces de la nation, et que le manque d'équilibre entre les forces et les entreprises fut sa plus grande faute.

Il me promet sa voix pour la troisième élection et toutes les autres, jusqu'à ce que je sois nommé, s'il ne peut ici, à propos de ces deux fauteuils, faire surgir un incident heureux.

---

5 mars

Il arriva, lorsque la bataille des trois jours fut finie, que le colonel Fabvier fit inscrire les noms des héros de juillet 1830 et le nombre d'hommes qu'ils avaient tués.

L'un disait vingt, l'autre cent, plus ou moins. — Le relevé donna cinquante-cinq mille hommes de la garde royale. Or, il n'y en avait que six mille en garnison à Paris.

C'est ainsi qu'il m'arrive dans le dénombrement des

huit académiciens qui m'ont donné leurs voix de ne plus pouvoir en trouver jamais moins de quatorze. Chacun me dit qu'il a voté pour moi. Lamartine me l'assure et ajoute que cela ne pouvait être autrement.

Aujourd'hui, le bon Ballanche me dit que sa voix est à moi lorsqu'il aura le droit de voter. — Il cause en paix et agréablement avec moi. Honnête et bon vieillard, il a l'air satisfait et heureux.

— Dans un salon, dit-il, sur quarante hommes, chacun prend les siens ; je ferai de même, et vous aussi, à l'Académie : nous prendrons les nôtres.

---

17 mars.

Condamné par la mort de Roger à recommencer mes visites, le mal de cœur me prend au moment d'écrire tout ce qui m'est dit de niais et de ridicule.

L. me parle de M. X.

— C'est mon plus ancien élève, dit-il. Depuis trente ans, il a suivi tous mes cours. Après chaque séance, il m'apporte des extraits et des observations fort judicieuses sur mes paroles ; d'ailleurs, madame X. est notre voisine et liée avec ma femme.

Aujourd'hui, M. de S. me demande ce que je fais et si j'écris encore :

— Toujours, lui dis-je, et je pense à donner bientôt une pièce aux Français.

— Est-ce une tragédie dans le genre de Casimir Delavigne? dit-il.

— Non, dans le genre d'Alfred de Vigny, si vous permettez.

---

22 mars.

GUIZOT. — Des yeux noirs, un visage ovale et distingué, des manières nobles, quelque air anglais et puritain.

Agréable avec moi, me déclare qu'il a, pour le premier tour de scrutin, un engagement avec quelqu'un qui ne sera pas nommé, et que, pour le second, il passera immédiatement à moi.

CASIMIR DE LAVIGNE. — Malade, et, avec un soin de convalescent craintif, les pieds sur un tabouret chauffé intérieurement, il me reçoit en frère, affectueusement, les mains pressées dans les siennes, mais ne me cache pas qu'il a avec M. Patin une liaison de camarade de collége qui l'engage. — Mais, comme il croit qu'il aura peu de chances, passera à moi au second tour.

---

24 avril

M. DE BARANTE. — Après quelques politesses préliminaires sur nos anciennes relations, il me dit avec précaution que quelques personnes ont été choquées de l'ardeur avec laquelle les journaux avaient pris ma défense. Je lui ai répondu que nous étions bien forcés, lui et moi, de croire que leur conscience les avait fait parler, car les auteurs m'étaient personnellement inconnus.

M. DE B. — Le *Journal des Débats* a blessé surtout par quelques expressions.

A. DE V. — Je ne le sais pas et je ne le comprends pas aisément; car, après tout, il portait M. Pasquier à l'Académie, et moi après M. Ballanche seulement. Ses éloges n'étaient guère que des consolations et je ne connaissais pas personnellement l'auteur, M. Cuvillier-Fleury, que je n'avais jamais vu de ma vie; vous voyez qu'il faut croire absolument à une indignation sincère.

M. DE B. — Je ne savais pas cela, et cela m'étonne infiniment.

Il me dit qu'il a vu jouer *Chatterton* à Pétersbourg, que mademoiselle Bourbier jouait Kitty Bell, moins bien assurément que madame Dorval, qui y était fort belle. Il passe de là à la pièce même et me dit qu'elle est *anti-sociale*.

A. DE V. — Ce mot-là est bien sévère, monsieur, et je ne sais pas de manière de corriger la société, si on ne la fait pleurer sur les victimes que font ses erreurs et ses duretés. La satire ne doit pas sortir de la thèse qu'elle soutient, dévier du principe qu'elle pose.

M. DE B. — Il faudrait être impartial, et, par exemple, dans cette cause, on pourrait accuser les ouvriers de bien des torts.

A. DE V. — Le sermon, la satire, la comédie ne doivent pas avoir d'impartialité ! Le devoir, à mon sens, d'un poëte, d'un écrivain, d'un orateur, est d'être partial. Molière est assurément partial dans *Tartuffe* et prend hardiment parti contre l'hypocrisie religieuse.

M. DE B. — Mais... c'est en le jetant dans une famille ridicule.

A. DE V. — Elle n'est ridicule que par excès d'enthousiasme pour le sycophante, et, par sa candeur, redouble l'indignation du spectateur contre l'imposteur. — Pascal, combattant les jésuites, n'a pas dû être impartial et ne l'a pas été. On ne détruirait aucun abus, on ne corrigerait aucun travers, si on tenait d'une main l'attaque et de l'autre la défense du vice ou du ridicule que l'on veut détruire. Je prends, du reste, comme marque d'intérêt les observations que vous me faites et j'y réponds aussi franchement.

M. DE B. — Je ne sais si vous n'avez pas eu plus de

succès dans les ouvrages où vous teniez moins à montrer la thèse.

A. DE V. — Je les crois moins importants comme fond et moins difficiles comme forme. Dans *Stello* et *Servitude et Grandeur militaires*, l'idée est l'héroïne : l'idée abstraite est ajoutée au drame, et c'est une difficulté de plus.

Lundi 23

VU M. MOLÉ. — Dans un salon où il recevait, sur le succès de son discours moqueur, les compliments de quelques personnes.

J'ai causé avec lui, mais je ne l'ai point complimenté; comme candidat, j'aurais semblé flatter un juge, et, comme juge, j'étais mécontent de lui. — Son persiflage atteste que la génération forte de ce temps-ci est plus sérieuse que celle qui l'a précédée; j'aime mieux la gravité simple et réfléchie de Tocqueville que l'ironie légère et mondaine de Molé.

Il a affecté pour la seconde fois de parler de l'histoire de Bazin sur Richelieu. Le défaut d'idée philosophique fondamentale est tellement grand à mes yeux, que je n'ai pu lui déguiser que j'en étais choqué, et, à la manière

incertaine dont il m'a répondu, à son affectation de blâmer l'histoire *systématique*, j'ai senti cette mollesse générale que veulent donner à nos mœurs et à nos caractères les hommes à qui surtout le pouvoir est cher.

— Qu'est-ce pourtant, ai-je dit, que l'histoire, sans une pensée décidée et sans conclusion philosophique morale ou pratique? Qu'est-ce que l'œuvre de Tacite, sinon une protestation patricienne contre les empereurs démocratiques?

---

18 décembre.

M. PASQUIER. — C'est à présent un vieillard sec, propre, droit, juvénile dans sa toilette.

Il était dans ses appartements du petit palais du Luxembourg; seul à son bureau, vêtu d'une longue robe de chambre doublée de soie violette, un pantalon à pieds terminé par des pantoufles rouges, un air libre et dégagé. Son huissier lui avait donné ma carte. Il vient à moi d'un air poli, mais essayant d'abord d'être sévère, et m'offre un fauteuil près du feu; il attendait le ton que je prendrais pour choisir le sien.

— Je ne viens pas, dis-je en m'asseyant, vous demander votre voix, monsieur, et ne compte sur aucune promesse

académique : je sais qu'on ne peut pas promettre sa voix, et, seulement, « Je viens selon l'usage antique et solennel... » — On ne peut trop citer Racine quand on pense à l'Académie...

Tout à coup, souriant et aimable, il s'est répandu en propos fins et spirituels dans une conversation longue et charmante.

Comme je savais qu'il n'avait pas dû fort s'applaudir de ce que j'avais été son concurrent et lui avais enlevé un tiers des voix dans son élection, je l'ai conduit en Angleterre d'abord par le brouillard, et parlant ensuite du climat, puis de l'Amérique du Sud, où il avait eu de la peine à envoyer quelques aventuriers français, tandis que l'Angleterre y envoyait de jeunes et riches commerçants qui allaient y dépenser leurs riches fortunes et établir de grandes existences qui faisaient honneur à leur patrie; nous avons parlé de M. de Bougainville, de Cook, de l'Algérie, de la maison de Hanovre, de l'Espagne, de la mer Rouge, d'Aden, de Panama, et pas un mot de l'Académie. Seulement, il m'a conté cette anecdote sur Casimir Delavigne :

— Ce fut moi, dit-il, qui eus le bonheur de lui ouvrir la carrière. Peu après Waterloo (je vous le raconte non pour moi, mais parce que cela fait honneur à Louis XVIII), je venais de recevoir une de ses *Messéniennes*. Le roi aimait à parler poésie après les affaires. Je mis ces vers dans ma poche, et, après la politique, je lui dis :

— Voici une pièce de vers que je reçois d'un jeune homme et que je ne juge pas, mais sur laquelle je demande au roi son avis. Ils sont assurément d'une couleur d'opinion un peu vive ; mais le roi a un esprit si indépendant, qu'il n'y a peut-être qu'à lui que j'oserais les faire voir.

— C'est très-beau ! me dit le roi. Eh bien, dans quelle position est-il? Ne pouvez-vous pas trouver quelque chose pour lui ?

J'offris de rétablir une bibliothèque tombée en désuétude, le roi y consentit et je la lui fis donner.

— Monsieur, lui dis-je, vous voulez bien m'en parler en souvenir du roi Louis XVIII ; j'en parlerai souvent en souvenir de vous.

Je remarquai qu'il n'avait pas de cheveux, mais la tête rasée et recouverte d'une toque de velours noir inamovible, qu'il remplace ensuite par une perruque.

C'est la vieillesse la plus jeune que j'aie vue — après celle de M. de l'Aigle.

---

29 janvier 1844.

FUNÉRAILLES DE CHARLES NODIER. — Hélas ! il ne s'était pas trompé, il ne devait pas m'apporter sa voix.

Victor Hugo, Étienne, Droz, Lebrun portaient le cercueil.

Hugo depuis peu de temps touche bien des tombeaux, e le plaignais.

Dans la foule, Dumas vient à moi :

— Eh bien, où en êtes-vous de votre lutte ?

— Je n'en sais vraiment rien. Je puis vous dire seulement que j'ai beaucoup de paroles ; — toutes seront tenues sans doute, et, jusqu'à ce que je sois désabusé, je n'ai nulle raison d'en douter. — Je ne vous vois jamais !

— Nous n'avons pas le temps de nous voir, nous nous lisons, dit-il.

— Et nous nous aimons, ajoutai-je.

Je vais de lui à Pauthier de Censay, en suivant le convoi.

En allant au cimetière, je monte dans une voiture du convoi, où se trouvent Taylor et Cailleux ; tous deux autrefois mes camarades dans la garde royale.

Le temps se passe en conversation sur le monument à élever à Nodier dans sa ville natale de Besançon.

Cailleux pense à donner l'idée à cette ville d'une pension à la veuve de Charles Nodier, — et accoutumer ainsi les villes natales à témoigner leur reconnaissance à ceux qui les illustrent.

Le cimetière est profané, comme toujours, par une foule parisienne, curieuse, indifférente, qui divise et remplace les amis intimes. On glisse dans une boue jaune, le peuple monte sur des tombeaux comme sur des écha-

faudages; on entend de loin une voix qui prononce un discours inentendu.

Je me retire.

Dans un coin du cimetière, je rencontre Latouche. Nous nous prenons la main, les larmes aux yeux.

— J'ai suivi de loin votre vie, me dit-il; qu'elle est simple et belle! vous faites encore que l'on peut s'honorer d'être homme de lettres.

— C'est ma récompense, dis-je, de vous l'entendre dire ainsi.

Sa voix douce me touchait, et la grâce infinie de son langage.

Il est bon, simple; quelque chose de fin et de malicieux lui a fait des ennemis parmi les hommes de lettres et l'a fait souvent aussi calomnier.

---

30 mars 1845.

MORT DE SOUMET. — Après onze mois de martyre, il a succombé à des douleurs inouïes. Il sentait son état désespéré et nous déchirait le cœur par ses prédictions.

— Alfred, qu'on a de peine à mourir! me disait-il sans

cesse, et un jour surtout. — Vous venez prendre la mesure de mon cercueil, ajouta-t-il.

Je résolus en moi-même de ne pas me présenter pour le remplacer s'il mourait le premier, et le priai si gravement de ne jamais me parler encore de l'Académie, qu'il n'en fut plus question depuis entre nous.

Sa sensibilité nerveuse était extrême. Il s'exagérait tout, et pour cela semblait exagéré ; mais il ne l'était pas, c'était sa nature d'être affecté, à force d'être ému par des riens.

OBSERVATION — Les vieux académiciens se pressent autour de ceux qui arrivent et sont dans l'âge de la force, comme les ombres du purgatoire autour d'Énée ou de Dante vivants, effrayés et surpris de la vue d'un corps réel.

A la lenteur de leurs idées et de leurs paroles, je sens, en parlant avec Droz, avec Baour-Lormian et d'autres, qu'ils ne sont pas de mon temps et qu'ils ont vécu.

1846

Élection. — J'ai été élu le 8 mai 1845[1].

Les retards de M. Molé n'ont rendu possible mon jour de réception que le 29 janvier 1846.

Son accueil *hostile et malveillant* m'a forcé d'ajourner le jour où je siégerais aux séances particulières jusqu'à celui où il ne sera plus directeur, c'est-à-dire le 1er juillet.

---

25 mars au soir, chez M. Thiers. — D'abord avec M. Mignet, puis avec lui, j'explique en détail l'affaire entière de mon refus d'aller aux Tuileries, présenté par M. Molé.

M. Thiers la comprend très-bien, ainsi résumée par moi :

— J'ai voulu répondre par une marque publique de mécontentement à un accueil *scandaleux, acerbe,* fait en public le 29 janvier.

Après m'avoir été *caché* soigneusement, le discours de

[1] A la place de M. Étienne.

M. Molé me fut *escamoté* devant la commission, qui y aida en m'interrompant, en couvrant ma voix, en hâtant le rapport des conclusions à l'Académie qui attendait.

---

28 MARS 1846. — J'ai rencontré M. Guiraud au Palais-Royal, en revenant du Musée. Après nous être promenés longtemps sous les arcades, il m'a dit que M. de Barante avait émis l'opinion *que je ferais bien d'aller au château porter mon discours, en même temps que M. Vitet, avec M. Molé.*

Ceci me prouve combien j'ai jugé sainement en n'allant point aux séances particulières de l'Académie, où de nouvelles conciliations seraient ainsi tentées jusqu'à ce que M. Vitet eût présenté son discours et fait sa visite.

Mon tour passé, il ne sera plus temps d'y revenir.

Les hommes d'aujourd'hui deviennent-ils donc comme ceux du Bas-Empire ? — M*** croit sincèrement qu'il suffit d'avoir un moment *boudé* pour être satisfait, et qu'on peut, après deux ou trois mois, se montrer avec l'homme dont on a le plus à se plaindre et à qui l'on a voulu rendre, par une *marque publique de mécontentement* et le refus de l'accompagner, ce qu'il avait fait par un accueil *hostile et scandaleux.*

L'attaque de M. Molé est une offense *impardonnable* et *irréparable*.

DIMANCHE 5 AVRIL 1846. — VU M. DE PONGERVILLE. — J'apprends par lui que l'Académie a nommé chancelier M. Vitet. *Deux* voix seulement m'ont porté.

Ainsi l'Académie a montré qu'elle soutenait M. Molé et me blâmait, en le nommant *directeur*.

L'Académie, ou un *quart* obscur et intimidé de l'Académie, a agi à l'aveugle et marché à tâtons. Elle n'a pas su que la cause de tout ceci était une vengeance politique dont M. Molé a été *l'exécuteur*.

Mais sans savoir que M*** était venu, le 5 janvier, me proposer un ignoble marché dans lequel je donnerais des éloges à la famille royale en échange de la pairie et d'une *pairie pensionnée*, que j'ai refusée avec calme et en faisant semblant de croire que c'était seulement une imagination de M*** et un rêve sans fondement.

Que je n'aie point dit comme je l'avais sur les lèvres : *Vade retrò, Satanas!* on doit m'en savoir gré.

Sans savoir ces détails, l'Académie a été témoin de l'accueil public fait par M. Molé, et devrait s'en tenir pour offensée. Elle l'était, en effet, le lendemain; mais les intri-

gues, les caresses, les intérêts et, au besoin, les calomnies aidant, elle a tourné.

---

9 MAI. — J'apprends que le roi a dit à son second secrétaire, M. Lassagne, devant plusieurs ministres :

— Je suis très-mécontent de la manière dont M. Molé a reçu M. de Vigny. Un homme honoré dans le pays ne devait pas être reçu ainsi. — Où est le droit de M. Molé pour se conduire ainsi? Il n'est pas homme de lettres, il n'a rien fait. Où est son droit? comment ose-t-il juger des livres, lui qui n'en peut pas faire? — Comment reçoit-on ainsi un homme honoré du public et dont j'ai sanctionné l'élection?

---

10 MAI. — Il m'eût été facile peut-être de trouver des critiques très-dures à prononcer contre la vie et les écrits de M. Étienne. Mais, devant sa fille, son fils et ses petits-fils affligés, c'eût été à mes yeux une mauvaise action.

Ce *respect* que j'ai eu pour le *mort*, d'où vient qu'on ne l'a pas eu pour le *vivant*?

---

11 MAI 1846. — Vu M. de Salvandy.

Dialogue.

S. — Le roi et moi, nous avons parlé deux heures de suite. Je lui ai rendu compte de toute l'affaire, qu'il ne savait pas.

M. — Puis-je savoir de quelles expressions le roi s'est servi en parlant de moi ?

S. — Pleines de considération et d'un intérêt *amical* pour tout ce qui vous touche. Le premier jour où je le vis pour cela, il m'avait dit qu'il vous donnerait un rendez-vous pour le lendemain, *à onze heures*. Je vous avais écrit sur-le-champ.

La lettre allait partir lorsque je reçus un mot de lui ainsi conçu :

« Ne faites pas ma commission auprès de M. de Vigny. »

Je l'ai revu tout exprès. Il m'a dit qu'il avait réfléchi, qu'il craignait de manquer aux anciens usages du corps académique, qui pourrait se croire bravé par lui-même et blâmé ; que l'on penserait qu'il voulait porter atteinte ainsi au droit ancien de l'Académie française de présenter directement des discours au roi.

M. — Mais, en audience particulière, ce serait moi qu'il recevrait comme citoyen, et non l'académicien.

S. — On ne sépare pas. — Il sera bon que vous y alliez plus tard, lorsque vous aurez siégé à l'Académie, après que M. Molé aura cessé d'être directeur.

M. — Nos idées se sont rencontrées ; car j'ai prévenu plusieurs de ces messieurs que j'irais, au mois de juillet, m'asseoir dans mon fauteuil, mais jamais tant qu'il sera directeur.

Le roi a dit à M. de Salvandy :

« L'Académie comprend mal à présent l'usage dont il s'agit ici. L'académicien nouvellement élu n'est point présenté au roi par le directeur ; mais le directeur et lui présentent leurs deux discours. »

— Mon but est atteint, dis-je à M. de Salvandy. Tout ce que j'ai fait et ce qui me reste à faire sera compris partout, même aux Tuileries.

» Je le répète, mon seul but a été de répondre par une marque *publique de mécontentement à un accueil malveillant et public.*

» Toute ma conduite a été réservée mais ferme, et devait l'être. Si c'était à recommencer, je n'agirais pas et ne parlerais pas autrement que je ne l'ai fait d'un bout à l'autre.

Ayant fini de parler de moi, sujet qui m'ennuie, je lui ai recommandé Brizeux de nouveau pour la croix.

Il m'a dit :

— Je vous laisse le plaisir d'être le premier à lui apprendre qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

C'était y mettre une délicatesse infinie. Il me dit qu'il

s'attache à récompenser surtout les talents sérieux et attachés à l'art vrai et pur, que M. de Laprade et M. de Champagny ont aussi la croix.

NOTE. — 20 JANVIER. — Un ami du jeune duc d'Aumale me dit qu'après la séance de ma réception, le duc d'Aumale a dit :

— M. Molé s'est mal conduit.

Le duc d'Aumale avait assisté à la séance, dans une loge au-dessus de la statue de Sully.

GUIRAUD. — Sa mort presque subite a beaucoup attristé l'Académie. — J'ai particulièrement été fort affligé de ne pouvoir siéger près de lui, comme je me l'étais promis et comme il s'en réjouissait avec moi. Une opération maladroitement faite par un chirurgien l'a tué.

C'était un homme qui tenait de l'écureuil par sa vivacité, et il semblait toujours tourner dans sa cage. Ses cheveux rouges, son parler vif, gascon, pétulant, embrouillé, lui donnaient l'air d'avoir moins d'esprit qu'il n'en avait en effet, parce qu'il perdait la tête dans la discussion et s'emportait à tout moment hors des *rails* de la conversation. Mais très-sensible, très-bon, très-spirituel,

doué d'un sens poétique très-élevé : c'est une perte très-grande pour le pays et pour le corps.

JEUDI 22 AVRIL. — ÉLECTION DE M. AMPÈRE. — M. de Chateaubriand s'est fait porter à l'Académie.

Hors les jambes, qui n'ont plus de mouvement, il est, dit-il, fort content de sa santé. Il est venu exprès pour soutenir Ampère, qu'il protége. Sa tête octogénaire est plus belle que dans l'âge mûr je ne l'avais vue. — Afin qu'on ne le vît pas arriver, il s'est fait apporter avant tous. Une sorte de coquetterie de vieillard lui fait craindre surtout d'être surpris en flagrant délit d'infirmité. — Il est assez ému du plaisir de se voir encore compté parmi les vivants et de l'espoir de l'élection d'Ampère. Le bon Ballanche est auprès de lui et paraît fier de le voir arrivé à un second étage ; ses grands yeux sont attendris et son beau regard devient alors d'une inexprimable douceur. Cette grâce lui a sans doute été donnée d'en haut pour tempérer la laideur surprenante que lui donne la loupe de sa joue gauche, qui le rend difforme.

Tous étaient à leur poste.

Les aveugles comme Baour-Lormian et Féletz ; les infirmes comme Chateaubriand ; les orateurs, les ministres comme Lamartine, Guizot, Salvandy, Thiers, Rémusat,

Tocqueville; les affligés comme M. Molé, qui vient de perdre presque à la fois sa femme et son amie madame de Castellane; les malades comme Briffaut, attaqué de la gravelle; tous enfin, excepté M. Empis, qui ne peut encore siéger, étaient sur leurs fauteuils.

Sous le combat apparent des doctrines littéraires, il s'en livrait un autre entre l'influence royale qui soutenait Vatout, et un groupe universitaire et mondain qui soutenait Ampère.

Avant tout, je voulais l'honneur des lettres et élire le plus haut possible. Les plus hauts étaient absents. Lamennais et Béranger ne veulent jamais se présenter. L'un serait politiquement repoussé, l'autre unanimement admis. Tous deux, par une égale ostentation, préfèrent le tonneau de Diogène.

D'autres plus jeunes, Alfred de Musset et Balzac, craignent de se présenter en vain...

---

24 MAI. — Tout à coup le roi se ravise. Il soutient qu'il a désiré me voir et ne m'a pas vu. Dit à un ministre qu'il voudrait me parler. M. de Circourt m'écrit :

« M. de Salvandy me charge de vous dire que le roi des Français lui a parlé de vous en exprimant le regret de ne pas vous avoir vu, à cause de *certaines raisons qu'il comprend parfaitement*. Il a ajouté qu'il serait charmé de

vous recevoir, et M. de Salvandy s'offre de vous accompagner, si cela peut vous convenir. »

Comme témoignage de *désaveu* de la conduite de M. Molé, j'accepterai cette entrevue, puisque je sais que le roi l'a blâmé hautement.

LUNDI SOIR 14 JUIN. — A huit heures et demie, M. de Salvandy entre dans mon salon. Nous partons.

Le roi, quand on nous annonce, est debout en habit brun, son chapeau à la main. Il vient à moi sur-le-champ et me dit :

— Il y a seize ans, monsieur de Vigny, que nous ne nous sommes vus. Vous commandiez un bataillon de la garde nationale et les troupes qui gardaient le Palais-Royal. Vous me faites grand plaisir en revenant, je vous en remercie.

— C'est à moi, sire, de vous remercier d'avoir consenti à ce que je fusse membre de l'Académie.

— Je le désirais au moins autant que vous, monsieur de Vigny, et je suis bien heureux de la position que vous y avez prise.

— J'ai su de quels termes favorables le roi avait bien voulu se servir en approuvant mon élection, et j'en ai été profondément touché.

— Je vous remercie, monsieur de Vigny. Voulez-vous aller revoir la reine? M. de Salvandy vous y conduira.

La reine était assise à une des places d'une table ronde autour de laquelle s'asseoient toutes les princesses avec elle.

Elle faisait de la tapisserie. A sa droite était assise Madame Adélaïde, sœur du roi.

— Je voudrais vous présenter M. de Vigny, lui dit Salvandy.

— Comment! me le présenter? dit la reine. Mais il y a vingt ans que je le connais! — Monsieur de Vigny, je suis charmée de vous revoir... Vous aimez sûrement à voyager : où irez-vous cet été?

— Peut-être en Angleterre, madame, et ensuite chez moi, dans le midi de la France.

— Dans quelle partie du Midi? me dit le roi.

— Entre Angoulême et Bordeaux, sire.

— Ah! c'est un pays charmant.

— Oui, sire, un jardin anglais à présent. C'est un débris qui m'est resté des terres de mes ancêtres, car le nombre est grand des châteaux que je n'ai plus. Il me vient de mon grand-père, le marquis de Baraudin, amiral dans l'ancienne marine de Louis XVI.

— Ah! je connais son nom parfaitement. Il commandait une escadre à la bataille d'Ouessant, sous les ordres de mon père.

— Oui, sire, sous les ordres de M. le duc d'Orléans et de M. d'Orvilliers, dont j'ai encore beaucoup de lettres.

En disant *mon père*, la figure du roi devint tout à coup triste et douce, son regard pensif et mélancolique, mais pénétrant, comme s'il craignait un mouvement d'horreur sur ma figure.

— Oui, sire, dis-je encore avec le même ton simple et calme, sous les ordres de M. le duc d'Orléans. Je suis encore à comprendre comment ces grandes flottes firent pour ne pas se détruire; c'étaient des *Armada* véritables.

— Je ne sais pas, mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est la paix.

— J'ai entendu dire la même chose au roi, il y a seize ans; aujourd'hui, il a accompli cette grande œuvre.

— Je l'espère, dit le roi avec un air de satisfaction et de bonté. *Vous vous êtes retiré sitôt que le danger des émeutes a cessé, tout le monde n'agit pas ainsi.* Mais vous avez écrit beaucoup, vous avez bien fait.

Le duc de Nemours m'a parlé ensuite assez longtemps, debout au milieu du salon, avec beaucoup de douceur et un ton timide et un peu embarrassé, du temps où je l'avais connu.

— Vous n'aviez pas encore pris Constantine, lui dis-je.

Il m'a répondu :

— Oh! je l'ai vu prendre! avec un ton très-modeste et très-simple.

Il m'a parlé de la Beauce et du château de Vigny, terre originaire de ma famille. — Je lui ai raconté qu'il appartenait au prince Benjamin de Rohan, qui me fit offrir de me le revendre, il y a trois ans; mais que ce château au milieu d'un jardin, les deux fermes étant vendues, ne pouvait être acheté que par un prince, étant sans revenu.

La duchesse de Nemours est fort belle et m'a entretenu quelque temps enfin en me parlant de l'Angleterre. La duchesse d'Aumale ressemble à ces jeunes princesses espagnoles de la maison d'Autriche peintes par Murillo.

J'aime sa lèvre avancée et ses cheveux d'un blond pâle.

Elle me parla de Venise, où, à son grand regret, on va en chemin de fer.

La vue des Bourbons me donne toujours un sentiment mélancolique. Toute l'histoire de France semble ressusciter ses portraits et reprendre ses grands rôles quand on se représente les princes qui ont eu les mêmes traits sous d'autres costumes. — Leur race ne perd rien de ses profils à demi espagnols. — Le roi ressemble à Louis XIV à soixante ans.

Il revient à moi vers la fin de la soirée et me dit:

— Vous verrez demain dans les journaux que c'est moi qui suis l'auteur des désastres du Portugal. MM. les Anglais ne m'épargnent pas à la Chambre Que pensez-vous de cette affaire portugaise?

— Elle ressemble un peu, dis-je, à la Fronde.

— Oui, pour l'inutilité des résultats.

— Et aussi parce que c'est une guerre de grands seigneurs.

— Oui, il y a bien quelque chose d'aristocratique, mais ce n'est pas commun en Europe.

Et il sourit avec finesse.

— Non, dis-je, ce n'est pas à présent notre défaut.

Il rit encore avec beaucoup de bonne grâce.

Sa force et sa présence d'esprit sont remarquables.

Je trouve son air, son teint plus calmes, plus reposés, plus sains qu'en 1831.

Jusqu'à dix heures et demie, la famille royale m'entretint ainsi. Madame (Madame Adélaïde) me parla de l'Angleterre et de ma femme. — De sa famille nombreuse. — Puis de la mort de Ballanche; de la cécité de madame Récamier. — Puis demanda s'il est possible de dicter à un secrétaire des ouvrages d'imagination.

— Je ne pense pas, dis-je, que ce soit possible quand l'émotion des scènes entraîne l'auteur.

Dirigeant toujours ma conduite d'après des principes d'honneur et de conscience, je considère que j'ai bien fait de m'être rendu chez le roi Louis-Philippe :

1° Dans un gouvernement représentatif, on admet en principe (par exemple, en Angleterre) qu'une invitation du roi est *un ordre*. Personne, tory ou whig, n'a droit de s'y soustraire.

2° J'ai voulu voir jusqu'où il irait dans son désaveu de M. Molé. Il n'a pas voulu me le dire directement en nommant M. Molé, mais seulement me le faire savoir par son ministre M. de Salvandy; c'était bien pour la première fois. Il a voulu seulement me recevoir, ainsi qu'il me l'a fait dire, comme un des hommes éminents de son pays.

Il ne sied point d'embarrasser un prince. Si j'avais parlé le premier de M. Molé au roi, je l'aurais mis dans la nécessité de le blâmer devant moi, et il est possible qu'il veuille l'employer à un ministère.

J'ai attendu, et, à la seconde ou troisième entrevue, si j'y retourne, il m'en fournira lui-même l'occasion. Je me donnerai ce procès à juger, disant comme Calderon:

Le meilleur alcade, c'est le roi.

Ainsi le *silence* et la *dignité* que j'ai eu le *courage* de conserver, la persévérance de mon refus de me rendre au château avec M. Molé, ont eu ce résultat que le

maître a désavoué son *serviteur*, qu'il m'a le *premier* invité à revenir près de lui en mon propre nom, et non pas comme académicien. Le roi a ainsi réparé, autant qu'il était en lui, l'inexcusable conduite de M. Molé et l'indignité sans exemple de ma réception.

1847

FRAGMENTS DE MÉMOIRES [1].

Ma vie a été jusqu'ici très-simple à l'extérieur, et, en apparence, presque immobile, mais pleine d'agitations violentes et sombres, éternellement dissimulées sous un visage paisible. Le seul signe auquel un homme attentif ait pu distinguer mes souffrances est la distraction causée par elles, lorsque leur aiguillon devient trop pressant. Cette distraction vous a souvent été pénible et elle est cause de cette demande que vous me faites de vous rendre compte des plus secrets détails de ma vie. Je suis très-heureux

[1] Alfred de Vigny, répondant à une tendre sollicitation, recommence ici l'histoire de sa vie. Nous avons déjà donné, dans les notes du poëte datées de 1832, une page de mémoires ébauchés sur sa famille et les premières années de sa vie. Mais, ici, les renseignements sont plus complets, et les détails précieux. (L. R.)

que vous les exigiez de moi, puisque, par là, vous m'allez forcer à me rendre compte de moi-même en recueillant avec soin dans ma mémoire tous ces faits qui n'intéressent que ceux dont on est aimé tendrement.

Je suis né en 1797, le 27 mars, trois ans avant le siècle. C'était l'an V de la République, le mois de l'année où Bonaparte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio.

Je me sens honteux de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent; mais ce petit événement est quelque chose pour vous et pour moi.

Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas, on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance, et ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

J'ai beaucoup de mémoire et surtout celle des yeux; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager

qu'il soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore aussi vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris; aussi n'ai-je, comme vous pensez, aucun souvenir de Loches que par l'histoire de cette jolie petite ville et par les tableaux qui la représentent. Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né.

Mon père était le cadet de douze enfants, et mon grand-père (M. Guy-Victor de Vigny), un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce.

Ses terres, dont je n'ai en ma possession que les noms écrits sur ma généalogie, y sont inscrites ainsi, après son nom :

Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Émarville, Isy, Frêne, Jonville, Folleville, Gravelle et autres lieux.

J'ai habité le Tronchet et visité Gravelle (en Beauce). Cette dernière terre, achetée d'abord (dans la Révolution de 1789, par un homme d'affaires qui, je crois, la paya en assignats) a été, depuis, rachetée *un million* par M. Laffitte (le banquier).

C'est une des plus ravissantes habitations qu'on puisse

voir. Je me la rappelle parfaitement, quoique ne l'ayant visitée qu'une heure, il y a aujourd'hui vingt-quatre ans.

C'est un château carré, bâti en pierres de taille, au milieu de la plus limpide et la moins connue des rivières, uni à la terre par deux petits ponts volants. On y arrive par une longue et ombreuse allée de vieux chênes sablée d'un bout à l'autre ; et, de chaque fenêtre du château, on voit des coteaux et des plaines dont chaque pouce est fécond, et de belles eaux où un double moulin travaille éternellement.

Le Tronchet est d'une nature plus sévère. J'aurai quelque occasion de vous en parler.

Comme, dès que je sus lire, on me montra ma généalogie et mes parchemins que j'ai encore en portefeuille, j'appris que mes pères avaient, longtemps avant Charles IX, un rang élevé dans l'État ; car le plus ancien de ces parchemins est un titre donné par Charles IX à :

Notre cher et bien-aimé François de Vigny, pour les louables et recommandables services faits à nos prédécesseurs Roys et à Nous en plusieurs charges honorables et importantes où il a été employé pour le bien de notre service et de tout le royaume, mesme durant les troubles d'iceluy, pour jouir des franchises et prérogatives, et à ce titre posséder tous fiefs, et possessions nobles, etc. 1570.

Cette première vue me donna assez d'amitié pour les

Valois, dont je me crus personnellement l'obligé, et j'eus, comme un enfant que j'étais, plus d'attachement pour eux que pour les Bourbons, ayant remarqué que, depuis 1570, où vivait ce François de Vigny mon trisaïeul, son fils Etienne de Vigny, puis Jean de Vigny, puis après Guy de Vigny, puis enfin Léon de Vigny, mon père, avaient vécu paisiblement et sans ambition dans leurs terres d'Émerville, Moncharville *et autres lieux*, chassant le loup, se mariant et créant des enfants après avoir poussé leurs services militaires justement au grade de capitaine, où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis, selon la vieille coutume de la noblesse de province. Je vis seulement un brevet de *pages de Louis XIV* que j'ai encore entre les mains, brevet double donné à Claude-Henry de Vigny et Charles-Henry de Vigny d'Émerville, mes grands-oncles, dont l'un eut un régiment ; et il me parut très-mal à Louis XIV de ne pas l'avoir poussé avec soin, parce que je voyais plus haut, parmi mes parents, le maréchal de Castelnau et les Rochechouart

Je ne comprenais pas non plus que le château de Vigny (sur la route de Rouen) ne m'appartînt pas. Rien pourtant n'était plus simple et plus juste.

Le cardinal G. d'Amboise l'avait acheté, en 1554, des Saint-Pol (mes parents), famille où cette terre avait passé par alliance. Le connétable Anne de Montmorency tint

cette terre de la maison d'Amboise par acquisition [1]. Le chancelier de L'Hôpital s'y retira et y mourut en 1568. Ce fut ce château dont il fit ouvrir toutes les portes aux assassins. Je m'y arrêtai une fois dans ma vie, étant officier de la garde royale. Le village de Bordeaux de Vigny est sur la route et *au bord de l'eau* en effet, comme le dit son nom. Le château est dans un fond et flanqué de quatre grandes tours. Je me souviens que les officiers de mon bataillon, charmés, disaient-ils, d'être chez moi, voulurent être reçus par moi à Vigny, et je leur donnai un assez mauvais déjeuner dans la mauvaise auberge du pauvre village ; assez pauvre moi-même auprès de ce que devaient être autrefois les seigneurs du manoir que je regardais de loin. J'avais dix-neuf ans, lors de ce déjeuner de sous-lieutenants ; j'étais rose et blond, marchant à pied sur la grande route à la tête de mes vieux soldats, et si fier de mon épaulette, que je ne l'aurais pas changée contre les tours dont je n'avais plus que le nom, pas plus que je n'eusse changé mon repas militaire contre les festins de mes pères, dont la fumée a noirci les vieilles cheminées.

Si jamais vous allez à Rouen par cette route, qu'on appelle, je crois, *celle d'en bas*, vous verrez ce manoir à six lieues environ de Paris. Ce château avait appartenu en

[1] J'ai trouvé mes renseignements de famille confirmés par Castelnau et complétés par lui, entre autres. — Ed. 1731, t. II, p. 509.

dernier lieu au cardinal de Rohan, dont le tombeau est encore dans la chapelle. Le prince Benjamin de Rohan, qui vient de se noyer à l'école de natation, en Allemagne, en fut le dernier possesseur. Il me fit dire, il y a trois ans, qu'il allait vendre Vigny, et m'envoya un homme d'affaires allemand pour savoir si je me présenterais comme acquéreur.

Je trouvai encore dans mes paperasses une lettre du roi d'Angleterre Charles II, qui remerciait un de mes pères, gouverneur de Brest, d'avoir reçu et protégé ses fidèles sujets lorsqu'ils venaient se pourvoir de vivres dans ce port. Elle est datée de 1643 et de Jersey, 10 novembre.

Tout cela mettait, dès sa naissance, des idées guerrières et tant soit peu féodales dans la tête d'un enfant si délicat, qu'on le prenait toujours pour une jeune fille; cela fit un singulier contraste jusqu'à seize ans, où je pris une vie et un extérieur très-mâles.

Le père de ma mère (M. de Baraudin), vieux et vénérable chef d'escadre du temps de cette grande marine de Louis XVI qui rivalisait avec celle d'Angleterre et partageait l'Océan avec elle, avait été conduit dans les prisons de Loches. Sa fille et mon père, que ses blessures rendaient nfirme, l'avaient suivi dans sa captivité. C'était un homme grave, savant et spirituel. C'est le ton de l'homme de cour, uni à l'énergie de l'homme de mer.

Ce vieux capitaine de dix vaisseaux que les combats, sous M. d'Orvilliers, avaient respecté, fut tué en un jour dans sa prison par une lettre de son fils. Cette lettre était datée de Quiberon. Ce frère de ma mère, cet oncle inconnu de moi, dont j'ai un portrait peint par Girodet, était lieutenant de vaisseau, et, blessé au siége d'Auray en débarquant avec M. de Sombreuil, il demandait à son père sa bénédiction, devant être fusillé le lendemain. Son adieu tua son père un jour après que la balle l'eut tué.

Quelque temps après ma naissance, mes parents continuèrent d'habiter à Loches une petite maison retirée qu'ils avaient achetée et qui les abrita pendant la tempête politique, et, comme je vous l'ai dit, dix-huit mois après ma naissance, sous un ciel plus heureux, ils vinrent habiter Paris.

Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois, ses pompeux mariages, ses pompeuses morts, ses monotones fêtes à lampions et à distributions populaires, avec ses théâtres toujours pleins même dans les calamités publiques, avec ses ateliers de réputations fabriquées, usées et brisées en si peu de temps, avec ses fatigantes assemblées, ses bals, ses *raouts*, ses promenades, ses intrigues ; Paris, triste chaos, me donna de

bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social. J'ai remarqué souvent que ceux qui n'ont pas de patrie s'en font une factice ou en adoptent une en voyageant. Les Parisiens qui voyagent choisissent d'ordinaire l'Italie, et l'on peut faire pis. Mais les habitants d'une campagne quelconque, fût-ce la plus laide, la préfèrent aux pays embaumés et chaleureux du Sud.

Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verrais pas abattre sans peine.

La campagne, dont je voyais dans tous les livres d'amoureuses descriptions, ne m'était apparue dans mon enfance que plus sombre que la noire capitale de la France. La Beauce était la patrie de mes pères, et, au milieu de cette province plate et féconde en blés, près d'Étampes, madame de Vigny, ma tante, élevait au Tronchet six filles qui me recevaient sur leurs genoux de temps en temps vers l'automne, saison où mon père aimait à m'y conduire. Je retrouvais donc toujours aux champs des pluies, des boues, des feuilles jaunes, des vents furieux, surtout autour d'un vieux château dont ils soulevaient les tapisseries surannées. Le pays, le vieux manoir, tout tristes qu'ils étaient, eurent pour moi du charme; une grande salle de billard où étaient rangés les portraits de mes grands-pères, de

leurs femmes et de leurs enfants, me resta dans la mémoire, et j'ai toujours eu du plaisir à les revoir à la Briche, chez M. de Sant-Pol, mon parent, qui, lorsque ce dernier château de mes pères fut vendu, donna asile chez lui à cette famille de chevaliers cuirassés.

Au Tronchet, j'appris de mon père à tirer un coup de fusil et à voir et aimer les chasseurs et la chasse ; mais les récits des chasses passées me plaisaient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais.

Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter. C'est par lui que je touche au grand Frédéric, à ce qu'il m'a toujours semblé. Il l'avait vu et combattu. Après la bataille de Crevelt, où les Français furent battus par ce grand général, vaincus à moitié par leur admiration pour lui, mon père voulut demander au roi de Prusse la permission de chercher le corps de son frère parmi les morts. Mon oncle avait été frappé d'un boulet dans cette affaire. Mon père, accompagné de plusieurs officiers, se rendit au camp prussien. On le fit attendre, parce que le roi jouait de la flûte dans sa tente ; on l'entendait, en effet, du dehors. L'air fini, le roi parut à l'entrée de sa tente ; il salua avec une politesse recherchée mon père et ses officiers et les fit conduire sur le champ de bataille, où le frère fut trouvé sous un tas de morts et recueilli par son frère. Dans cette guerre de Sept ans, mon père avait reçu des blessures nombreuses, et, entre

autres, une balle dans la poitrine et une dans les reins, qui courbaient son corps et le forçaient de marcher toujours appuyé sur une canne.

Je ne me lassais pas d'entendre cette conversation, toute pareille à un livre d'anecdotes qu'on nomme ***Paris, Versailles et les Provinces***. J'y ai retrouvé quelques-unes des histoires de l'Œil-de-Bœuf que savait et redisait chaque salon de Paris. Je touchais ainsi la main qui avait touché celle de Louis XV. Quelquefois, cela me donnait une sorte d'effroi religieux. M. de Malesherbes avait été l'ami de mon père ; tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte ; tout ce siècle renaissait sur les lèvres de mon père. Il me faisait baiser sa croix de Saint-Louis en priant Dieu le jour de la Saint-Louis, et plantait ainsi dans mon cœur, autant qu'il le pouvait faire, cet amour des Bourbons qu'avait l'ancienne noblesse, amour tout semblable à celui de l'enfant pour le père de famille.

C'est plutôt ici l'histoire de mon âme que je vous écris que celle de ma vie, et je dois vous confesser que, lorsque je sortais du monde où les souvenirs de mon père m'avaient reporté, pour observer et écouter autour de moi le monde vivant, une certaine méfiance du passé me prenait et je craignais d'avoir fait un rêve. Le collége acheva de me faire voir mon temps comme il était.

Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toute sorte de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra amais qu'une maternelle tendresse. J'eus ainsi une famille complète et parfaite; seulement, les termes de cette somme de qualités étaient renversés. — La vitesse avec laquelle je saisissais tout ce qu'on entassait dans ma mémoire d'histoire, de géographie, d'éléments de la langue, des mathématiques, du dessin, de la musique, de tous les principes d'arts et de sciences, fit que le temps le plus malheureux de ma vie fut celui du collége, parce que, devançant mes compagnons dans les études, ils étaient humiliés de se voir inférieurs à un plus jeune et me prenaient en haine. Cela me rendit sombre, triste et défiant.

L'Elysée-Bourbon était, depuis la Révolution jusqu'au temps où Murat fut roi de Naples, une maison louée à des particuliers, comme toutes celles de Paris. Mon père y demeura six mois, et j'y fus élevé jusqu'au temps où j'entrai au collége. Je me souviens encore du jour où mon père revint triste et les larmes aux yeux, venant d'apprendre la mort du duc d'Enghien.

Ce fut la première idée que j'eus des crimes politiques; ce n'était pas mal commencer. L'horreur de cet assassinat passa du front de mon père dans mon cœur,

et me fit considérer Napoléon comme j'aurais fait de Néron. Cette impression, cultivée tous les jours en moi, ne s'affaiblit que lorsque je connus assez sa vie et l'histoire pour mesurer cette grandeur contemporaine.

Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance. Dans l'intérieur du collége, j'étais persécuté par mes compagnons; quelquefois, ils me disaient :

— Tu as un *de* à ton nom ; es-tu noble ?

Je répondais :

— Oui, je le suis.

Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif [1].

Revenu le soir chez mon père, j'y trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de connaissance des choses

[1] Et cependant mon père, avec son esprit juste et charmant, m'avait, du premier coup, donné l'idée la plus vraie de la noblesse et en avait à jamais en moi détruit le faux orgueil.

Je me souviens encore de la soirée où je lui dis : « Qu'est-ce donc que la noblesse? » Il sourit, m'assit sur ses genoux et pria ma mère de lui donner un volume de madame de Sévigné. « Voici, me dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à madame de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille :

« Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre
» charrue :
» L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée.
» Voilà toute la différence. »

et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'empereur lui-même. Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur. Je suis né avec une mémoire telle, que je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu et de ce qui m'a été dit depuis que je suis au monde. J'emportais donc pour toujours le souvenir des temps que je n'avais pas vus, et l'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.

Revenu au collége, je trouvais dès le point du jour l'hostilité de mes grands camarades, qui s'indignaient de voir des prix d'*excellence* donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me prenaient le pain de mon déjeuner, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le *devoir*, le *thème* ou l'*amplification* de quelque *grand*, qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais. Il y eut des mois entiers où je m'en pris à moi de ces petits malheurs, et, calculant que la force de ce que je faisais était cause de cette place qui m'était donnée parmi ceux qui me surpasseraient en âge et en force de corps, je résolus de travailler

mal, préférant les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves, et espérant être retiré chez mes parents. Je réussis à cela, et, après quelques années de *seconde* et de *rhétorique* employées à mal apprendre le grec et le latin, je revins sous le toit paternel travailler réellement au milieu d'une bibliothèque qui faisait mon bonheur.

Je ne vous ai parlé de ces détails, qui sont d'une petitesse à faire pitié, que pour vous donner un exemple de plus de ces chagrins d'enfance qui laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de sa vie. Ces peines, qu'on prend fort en mépris, sont proportionnées à la force de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir.

Il n'y a dans le monde, à vrai dire, que deux sortes d'hommes, ceux qui *ont* et ceux qui *gagnent*. J'ai toujours été si convaincu de cette vérité, que je l'ai mise dans la bouche de Bonaparte [1], afin que le prestige de ce nom m'aidât à la consacrer.

Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu vivre comme la seconde, et le sentiment de cette destinée qui ne devait pas être la mienne me révoltait toujours intérieurement.

[1] *Servitude et Grandeur militaires*

Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre ; je traduisis Homère du grec en anglais, et un vieux précepteur que j'avais, l'abbé Gaillard, je ne sais s'il existe encore, comparait ensuite ma traduction à celle de Pope. Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'École polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayais aussi à écrire des comédies, des fragments de roman, des récits de tragédie; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme. Cependant, je sentais en moi un invincible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. Le temps me paraissait perdu s'il n'amenait une idée neuve et féconde. Toujours mécontent de celles qui s'offraient à mon esprit, las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier, et pressai tellement mon père de se hâter de

me donner cet état. qu'il fit dès le jour même les démarches qu'il fallait pour cela.

L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer et j'allais être présenté à l'École polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps.

SUR *CINQ-MARS*. — Mes études historiques furent poussées fort avant dès l'enfance. On ne se contentait pas des études du collége, et moi, éternel et ardent questionneur, je ne cessais, le soir, au retour de la pension de M. Hix, après que les autres enfants étaient endormis, de venir obséder mon père de questions sur les personnages dont je savais vaguement les grands noms. Les mémoires m'étaient permis alors et jetés comme réponse pour se défaire de mes questions. Un jour, mon père, pour m'en corriger, me dit que je ressemblais à l'*interrogant bailly* de Voltaire; cela me fit faire une question de plus : il me lut *l'In-*

génu. Depuis ce jour-là, je ne questionnai plus, je lus, je dévorai toute la bibliothèque de mon père et celle de ses amis. Après avoir lu les *Mémoires* du cardinal de Retz, il me vint dans l'esprit d'écrire l'histoire de la Fronde. J'avais quatorze ans. C'était fort mauvais, certainement, et je déchirai cela depuis; mais j'en conservai la mémoire la plus minutieuse des faits de cette époque, et cette première passion de curiosité historique me laissa des personnages que j'aimais un souvenir pareil à celui que l'on a des hommes qu'on a connus dans l'enfance. Il me sembla depuis acquitter une véritable dette d'amitié lorsque j'écrivis *Cinq-Mars* et peignis l'abbé de Gondi. — Mon père veillait fort avant dans les nuits, et, pour l'imiter, je rallumais ma bougie dans ma chambre et j'écrivais au crayon mon histoire de la Fronde. — Bientôt j'abandonnai cette idée pour adorer les poëtes anciens. On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de l'*Iliade* de Pope. — L'abbé Gaillard, l'un de mes instituteurs, eut l'excellente idée de ce travail, qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles.

Cependant, après que cet invincible amour de l'harmonie se fut exhalé en vers dans mes poëmes, il me restait un regret : c'était de n'avoir rien créé d'assez large pour être comparable par la composition aux grands poëmes épiques. Je pensais que les romans historiques de Walter Scott

étaient trop faciles à faire, en ce que l'action était placée dans des personnages inventés que l'on fait agir comme l'on veut, tandis qu'il passe de loin en loin à l'horizon une grande figure historique dont la présence accroît l'importance du livre et lui donne une date. Ces rois ne représentent ainsi qu'un chiffre. Je cherchai à faire le contraire de ce travail et à renverser sa manière. J'importai cette idée avec moi tout en écrivant quelques poëmes que je faisais en une nuit, et, en 1824, à Oloron, dans les Pyrénées, je composai entièrement et écrivis sur une feuille de papier le plan entier de *Cinq-Mars*. Il n'y a pas de livre que j'aie plus longtemps et plus sérieusement médité. Je ne l'écrivais pas, mais partout je le composais et j'en resserrais le plan dans ma tête. Il est très-bon, à mon sens, de laisser ainsi mûrir une conception nouvelle, comme un beau fruit qu'il ne faut pas se hâter de cueillir trop tôt. J'attendais mon retour à Paris pour faire les recherches qui m'étaient nécessaires, et ce ne fut qu'en 1826 que je me mis à écrire le livre d'un bout à l'autre, et, comme on dit, d'une seule encre. Je savais assez l'histoire pour pouvoir ordonner et composer l'action sans avoir sous les yeux les mémoires du temps; mais il fallait que la tragédie du roman tournât autour de tous ces personnages et les enveloppât de ses nœuds comme le serpent de Laocoon, sans déranger l'authenticité des faits, et c'était là une grande difficulté à vaincre dans l'art pour une époque aussi éclairée de toutes

parts que celle de Louis XIII par les mémoires particuliers. Mais la pensée de personnifier dans Richelieu l'ambition froide et obstinée luttant, avec génie, contre la royauté même dont elle emprunte son autorité; l'amitié dans le sacrifice et l'abnégation de M. de Thou, me séduisaient et ne me donnèrent pas de relâche jusqu'à l'exécution du projet que j'avais formé. — J'avais, d'ailleurs, le désir de faire une suite de romans historiques qui seraient comme l'épopée de la noblesse et dont *Cinq-Mars* était le commencement. — J'en écrirai un dont l'époque est celle de Louis XIV, un autre qui sera celle de la Révolution et de l'Empire, c'est-à-dire la fin de cette race morte socialement depuis 1789

UNE ÉPOQUE. — UN CARACTÈRE. — La pitié, la tendre commisération que j'ai dans le cœur pour l'espèce humaine et pour ses misères me font souvent sentir la passion que l'on met à combattre une maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie.

Si je l'ai éprouvé près de ma mère, près de ma femme, cela n'est point surprenant, ayant pour elles tant de tendresse; mais cela m'a fait comprendre les secrètes et

angéliques joies que pouvait goûter le chevalier *hospitalier* de Saint-Jean de Jérusalem et son *amour* pour ses blessés et ses malades.

Il sera bon de faire un roman intitulé *l'Hospitalier et le Templier*.

L'un dévoué à l'humanité souffrante, l'autre à l'adoration mystique.

---

27 JUIN. — Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que je labourais, et où je m'endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits pour oublier les peines amères de ma vie, ses ennuis profonds, et surtout le mal intérieur que je ne cesse de me faire en retournant contre mon cœur le dard empoisonné de mon esprit pénétrant et toujours agité.

LE DÉSIR. — Tous les utopistes, sans exception, ont eu la vue trop basse et ont manqué d'esprit de prévision.

Après être arrivés à construire bien péniblement leur

triste société d'utopie, de république, de communauté, et leur *paradis terrestre* organisé comme une mécanique dont chacun est un ressort, s'ils avaient fait un second tour d'imagination, ils auraient vu qu'en retranchant le *désir* et la *lutte*, il n'y a plus qu'*ennui* dans la vie.

La torpeur mènerait infailliblement chacun de ces *bienheureux* au sommeil perpétuel des idiots ou des animaux, au suicide.

J'aime qu'un homme de nos jours ait à la fois un caractère républicain, avec le langage et les manières polies de l'homme de cour. L'Alceste de Molière réunit ces deux points.

NI AMOUR NI HAINE. — Dès mon enfance, je n'ai jamais compris pourquoi l'on disait : « Aimez-vous ou n'aimez-vous pas l'empereur? — Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe ? »

On ne doit avoir ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent. On ne leur doit que les sentiments qu'on a pour *son cocher;* il conduit bien ou il conduit mal,

voilà tout. La nation le garde ou le congédie, sur les observations qu'elle fait en le suivant des yeux.

DE LA BONTÉ. — Il me semble quelquefois que la bonté est une passion. En effet, il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. — Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître.

C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur [1].

[1] Arrêtons-nous ici. On sait quel a été le but de cette publication : faire connaître l'homme, le faire aimer comme on admire le poëte. J'ai dû, pour cela, laisser lire dans les souvenirs de sa vie, dans les notes de sa pensée qu'il écrivait pour lui-même et dont il m'a confié le trésor. Ce monologue à la plume s'est continué jusqu'à sa mort. Je trouverais à en détacher encore, année par année, maint joyau rare. Néanmoins, j'interromps ces confidences qui touchent à des jours trop présents et à des personnages tous vivants; des convenances de tout ordre me commandent cette réserve. Mais à ces souvenirs

POEMES A FAIRE[1]

LES PÈRES.

Les *Pères de la pensée* valent bien les Pères de l'Église. Ceux-là seuls doivent être honorés. N'ayez pas, ô jeune homme, une bibliothèque innombrable, ne rassemblez que les *Pères*. Ceux que les autres pillent et imi-

d'une vie d'ailleurs si peu traversée d'événements et toujours contemplative, j'ajoute ici, et j'offre à l'intérêt du lecteur, sous le titre de *Poëmes à faire*, quelques-uns des plus beaux projets d'Alfred de Vigny. (L. R.)

[1] Souvent, on l'a vu, quand il jetait dans ses notes quelque pensée plus rare, d'une spiritualisation plus exquise que les autres et pour laquelle son imagination concevait par avance un développement, une incarnation poétique, Alfred de Vigny l'inscrivait sous cette rubrique : *Élévation* ou *Poëme.* Ce sont, en effet, des poëmes en germe, c'est l'œuf d'un oiseau qui éclôra à son jour si le poëte le veut. Je rassemble ici sans ordre et sans date un certain nombre de ces conceptions, quelques-unes à peine ébauchées, d'autres un peu plus avancées et à l'état d'esquisses : imaginations qui n'ont pas encore pris corps et qui pourtant ont déjà de la couleur, un commencement de vie et de mouvement. On entre ici dans l'atelier du sculpteur

tent. Ils sont en petit nombre dans votre patrie. Sur ce, voyez et comptez.

ROMULUS.

Jeune homme, marche dans la vie comme le beau *Romulus* de David.

Ses reins sont renversés, sa main tient un dard levé sur son ennemi, son pied jeté en avant attend à peine l'autre, qui déjà est parti pour le remplacer. Son beau profil se dessine hardiment en brun sur l'azur du ciel. Son front est droit, son œil regarde en face, ses lèvres forment une sorte de moue farouche comme celle que devait avoir le nourrisson de la Louve.

solitaire; on touche ses rêves de marbre qui palpitent dans leur existence inaccomplie; quelques-uns eussent été dieux si le noble artiste n'avait disparu. C'est un charme qu'on ne goûte pas sans un serrement de cœur. Et la tristesse s'accroît du caractère même de ces poëmes rêvés. Ils reflètent bien, dans une unité de ton harmonieuse, l'âme élevée et tendre, mais mélancolique et même sombre du poëte des *Destinées*. (L. R.)

O jeunesse ! entre ainsi dans la vie, légèrement et gaiement.

ÉROS.

L'esclave de Néron, Éros, se tua devant lui pour l'encourager à mourir.

Ce serait un poëme à faire sur le dévouement. Quel était-il donc, ce sombre et mystérieux attachement ?

L'AME ET LE CORPS.

L'âme de Stello se sépara de son corps un jour, et, se plaçant debout, en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement :

« C'est vous qui m'avez compromise. C'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, et de parler de choses indignes de moi, pour répondre à cet air amoureux que vous avez, et ne pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses de votre sourire.

» Quittez cette femme et me laissez penser. »

Discours sur cette femme, etc., etc.

Lorsque vint le jour, le corps se leva avec elle pour

partir et lui dit : « Allons-nous? » Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse.

LES MONUMENTS.

Henri II et Louis XII ont de beaux monuments à Saint-Denis. — L'art a fait la gloire des sculpteurs cependant, plus que la leur. — Et vous, Washington, vous n'avez qu'un tertre de gazon.

Soyons assez grands pour que notre tombe, sans art, soit honorée, et, si ce n'est qu'une pierre, blanche ou noire, que le monde y vienne comme à la Mecque en pèlerinage et y pose ses deux genoux.

LE DESPOTE.

DES POLONAIS EN SIBÉRIE. — Nous sommes déracinés de notre sol comme des arbres puissants, et condamnés à pousser dans les neiges et les glaçons.

DES COSAQUES EN POLOGNE. — Et nous Mongols,

nous Tatars, nous voici jetés et semés sur la terre de l'Occident.

LES POLONAIS. — Cette terre est hideuse et froide. Les glaçons nous repoussent les mains. Point de verdure, point de soleil.

LES COSAQUES. — Cette terre est molle et verte, nous la haïssons. Plus de crépuscule de six mois, plus de chasse aux ours, plus de longues aurores boréales. Et nos chevaux sentaient l'air sec du pays; ici, ils s'amollissent et dorment tristement.

LE VOYAGE.

Voyager, dites-vous? Que signifie le voyage?

Quand même je serais transporté tout à coup à l'île Hong-Kong ou à Grenade, que ferais-je? Un coup d'œil me révélerait tout le pays, un coup de crayon m'en conserverait l'aspect. Puis, ce moment passé, je reprendrais mes

rêves de philosophie, mes extases de poésie, mes songes métaphysiques.

Quelle terre serait assez nouvelle à ma pensée pour l'étonner? quel pays existe dont elle ne puisse faire d'avance la peinture?

Quelle contrée attirerait mes regards au point de les détourner du ciel, et le ciel n'est-il pas partout?

Assieds-toi donc, lève la tête au ciel, regarde et pense.

LE CHAR DE BRAHMA.

Un Indien s'avance et la foule l'admire et le touche avec respect, ses fils baisent ses pieds. Son œil s'allume, sa poitrine se gonfle d'orgueil. Cette poitrine, il la met en travers sous la roue du char et le char l'écrase; il sourit, et ses yeux arrachés à leur orbite jettent encore un regard d'extase sur Brahma.

Et vous, vous souriez, Français, de notre armée. Vous dites : « Quand viendra le temps où ils ouvriront les yeux et cesseront d'être barbares? » Eh! qui vous dit qu'ils ne sont pas heureux ainsi? Savons-nous ce que c'est que le

bonheur d'une foi fervente? — Heureux cent fois, mille fois heureux l'homme qui croit et qui aime! Pour celui-là, tout est beau et doré. — Cet Indien a eu, avant le moment où il s'est jeté sous la roue, une volupté plus grande que toutes celles de la terre. *Il s'est fait saint longtemps.* Il a longtemps cherché dans son âme l'image de son Dieu, et l'y a trouvée. Il a cherché l'image de son bonheur futur, et il l'a trouvée! Lequel de nous, hélas! peut en dire autant? — Tout son corps a frémi aux approches du char comme à l'attouchement d'une Divinité. Le vent de la roue lui a semblé le souffle d'un céleste baiser qui l'allait ravir au ciel. Et c'est le poids de son bonheur qui l'a étouffé. — Et *nous*, *désespérés,* nous irions les troubler? Non!

O céleste illusion de la foi! reste dans les contrées qui t'ont cultivée comme une fleur sacrée. Restes-y, illusion sacrée! car, lorsque tu auras quitté la terre entière, que feront les hommes encore? N'est-il pas merveilleux que, lorsqu'on apprend à l'enfant qu'il doit mourir un jour, il ne se couche pas jusqu'à ce que la mort vienne le prendre? — Pourquoi travaille-t-il pour tomber en poussière tout entier? Que veut dire cela? — Pourquoi nous a-t-on mis au monde? — Mais chut! c'est la seule question sans réponse.

LE COMPAS OU LA PRIÈRE DE DESCARTES.

La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. — L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures.

Vous nous avez laissés dans l'incertitude, Seigneur. Votre Fils en vain vous supplia sur le mont des Oliviers. — Pardonnez-nous donc d'avoir pris le *compas*.

DÉVELOPPEMENT.

Une jeune fille joue avec le compas.

Descartes lui dit :

— Enfant, n'y touche pas.

« L'une de ces branches est appuyée au centre, mais elle le perce et le détruit, tandis que l'autre trace un cercle mystérieux.

« Moi, j'ai servi de centre à ce poignard savant.

« Il m'a tué.

Et il regarda la mer et les vertes îles de Stockholm.

LE JUGEMENT DERNIER.

Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se JUSTIFIER devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence, etc.

En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie.

IMPLORA PACEM.

Quelle paix implores-tu? — Est-ce la paix du tombeau? L'ardent républicain aux longs cheveux blonds ne

l'implorait pas; mais il disait et signait du nom terrible de Saint-Just, que le révolutionnaire ne trouve la paix que dans la tombe.

L'as-tu trouvée du moins? — Si tu ne l'avais pas? si le tombeau était bruyant comme la vie, si tu entendais là, jusqu'à la dissolution de tout ton corps, le bruit des monstres qui te dévorent? si ton âme entendait pour l'éternité le bruit des gémissements de la nature?

Pauvre femme! pauvre femme! qu'avais-tu fait, qu'avais-tu souffert pour parler ainsi, et quelle main a écrit sur ta tombe le cri de ta vie?

Et moi, pourquoi me suis-je souvenu de ces mots depuis que je les ai lus dans les lettres du voyageur divin qui a rencontré ta tombe?

C'est que j'entends mon cœur qui, enfermé dans ma poitrine comme dans une tombe, *implore la paix* comme toi.

BEETHOVEN.

Beethoven, sourd, errait dans la campagne. Un soir, désolé, il écoutait les accords intérieurs que son oreille ne

devait jamais entendre. — Tout à coup la voix d'un pâtre vint à son oreille et y entra. Il entendit. Il tomba à genoux, croyant que l'ouïe lui était rendue, mais il se releva sourd.

Une Divinité implacable se rit de nous.

Peut-être aussi les forces de conception n'eussent pas été si grandes en lui, s'il eût été distrait par la sensation.

SYLVIA.

Le chevalier de Malte l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. — Il se disait : « C'est une coquette ! » tant qu'elle ne se donna pas. Il la foulait aux pieds.

Frère hospitalier ; — pieux, rêveur. — Méprisant le plaisir et la mort. Ne craignant ni le pouvoir ni la misère. — Prêtre militaire.

Tout à coup il la possède. Il s'attache à elle et entre dans sa vie.

La vie du théâtre. — Les tortures de ce jeune gentilhomme.

L'amour des périls de cette femme. — *L'amour* de son *malheur*, de ses *humiliations* et de ses *fautes* même.

La candeur de l'actrice. — Désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfant.

Il voudrait n'être qu'un ami pour elle et se séparer de l'amour pour que l'infidélité, quand elle viendra, ne la force pas à l'abandonner.

Ma Sapho.

LE BAL MASQUÉ

Un masque m'a parlé dans la salle étoilée;
Sa parole furtive était douce et voilée.

Sa figure était noire et sa robe aussi. « Aimez-vous ? me disait-elle, car c'est toujours l'amour qui remplit les discours dans ces lieux.— Oui, ai-je répondu; mais celle que j'aime, elle ne peut être ici, je l'ai quittée tout à l'heure; elle mettait un pied sur le bord de son lit, comme prête à s'embarquer dans une nacelle pour un doux voyage... Je l'aime. Vos yeux sont beaux, mais les siens le sont bien davantage; votre taille, votre main sont gracieuses, mais je préfère ce qui est à elle. O jeune beauté, ne soyez pas irritée. Je la vois chaque jour et je ne vous vois pas. » — C'est alors, ô mon amie, que tu as montré ton beau visage, qui n'était plus voilé que par tes larmes.

A UN ÉTRANGER.

Savant esprit moqueur, curieux insulaire!

Vous venez nous voir dès que les blouses et les drapeaux courent la rue et que les sabres traînent sur le pavé, comme vous allez au Vésuve lorsque la fumée annonce l'éruption.

Vous riez de nos coups, vous regardez couler la lave de nos pleurs et de notre sang.

Le spectateur est gai, mais les acteurs sont tristes. Prenez garde à vos rires, car la lave brûle souvent le pied du voyageur.

ÉPICTÈTE ET SPARTACUS

L'homme du peuple est nécessairement l'un ou l'autre, ou résigné ou révolté.

LE RUSSE.

Une jeune personne française, à un grand bal, est suivie d'un officier russe qui, dit-on, doit l'épouser.

Je lui dis : « O vous fille, française, fille noble, fille libre et *citoyenne du pays où l'on regarde en face*, prenez garde, n'épousez pas ce jeune homme.

» Ici, il a l'air fier et libre parce qu'il respire l'air de France. Mais vous ne savez pas ce qui fait qu'il tient sa tête haute et ce qui fait la raideur de son cou : c'est le collier de fer, le collier invisible qu'il porte toujours. A ce collier s'attache une chaîne dont le premier anneau est à Saint-Pétersbourg. — A chaque pas qu'il fait, il sent le collier qui le coupe et entend la chaîne qui grince et tremble comme celle d'un pont suspendu. — De temps en temps, une main violente tire la chaîne, sitôt qu'il respire l'air libre avec trop de bonheur, et la chaîne le transporte sur une terre esclave ou le ramène dans les glaçons s'agenouiller devant le maître. Là, on ouvre ses lettres, on lui demande compte de ses paroles, de ses regards, de ses amitiés. S'il a ri une fois, s'il a été distrait un autre jour, on le rase, on lui ôte son nom, on lui donne un numéro, on l'envoie aux mines; ses frères peuvent hériter de ses biens (si l'empereur le permet).

Ses fils et sa femme passent devant ces mines ou devant le régiment où il est soldat et ne le reconnaissent pas; si l'un d'eux soupirait en le voyant, il serait perdu. »

L'ORGUE.

Les églises du Christ jour et nuit sont ouvertes;
Mais les piliers sont seuls, les stalles sont désertes,
Le marbre bleu des morts est humide, et chez nous
Personne ne sait plus l'essuyer des genoux.
L'étranger n'y vient voir que les lignes du cintre;
Les tableaux des martyrs n'ont devant eux qu'un peintre
Qui, debout, l'œil en flamme et la main sur le cœur,
Adore saintement la forme et la couleur;
Et l'Église sans foi, ce triste corps de pierre
Qui dans l'autre âge avait pour âme la prière,
L'Église est bien heureuse encore qu'aujourd'hui
Les lévites de l'art viennent prier pour lui.

. . . .

LES PLANTES.

Qu'un certain nombre de plantes avortent dans leur germe, qu'importe! La nature fait germer, grandir et

multiplier l'espèce. Ainsi, qu'un certain nombre d'êtres, par l'abus de la liberté, s'arrêtent dans leur voie ou s'en détournent, que résulte-t-il de là? Ils languissent dans un état inférieur, ils descendent au lieu de s'élever; mais, là où ils sont, ils demeurent soumis aux lois universelles qui régissent le tout. Ils se sont rapprochés des êtres organiques, ils en subissent la condition sans jamais réussir à étouffer en eux les instincts supérieurs opposés à ceux de la brute, d'où naît le sentiment de leur dégradation. — Le désordre n'est que dans l'individu, il n'est point dans l'ensemble des choses. *Les natures* subsistent inaltérables.

LE CYGNE.

Si un serpent s'attache à un cygne, le cygne s'envole emporte son ennemi roulé à son col et sous son aile.

Le reptile boit son sang, le mord et lui darde son venin dans les veines.

Il est soutenu dans l'air par le cygne, et, de loin, à ses écailles vertes, à ses faux reflets d'or, on le prendrait pour un brillant collier.

Non, il n'est rien que fiel et destruction, et il ramperait sur terre ou sous terre, il se noierait dans les bourbiers

s'il n'était soutenu dans les hautes régions par l'oiseau pur et divin qu'il dévore.

Ainsi l'impuissant Zoïle est porté dans l'azur du ciel et dans la lumière par le poëte créateur qu'il déchire en s'attachant à ses flancs pour laisser, fût-ce en lettres de sang, son nom empreint sur le cœur du pur immortel.

LE DÉSERT.

Lorsque des voyageurs traversent les sables de Libye, ils voient, du haut du chameau qui les porte, un espace immense, à l'horizon un lac que l'on n'atteint jamais : c'est le mirage. Il semble réfléchir des maisons habitées, on croit y voir des grandes villes, et c'est la mort.

Cependant le voyageur s'avance, il a soif, il espère. Le vent du désert souffle avec violence ; il est contraint de s'arrêter et de fermer ses yeux, que la *poussière de feu* aveugle.

Lorsqu'il ouvre ses paupières brûlées, où ses larmes mêmes sont desséchées par le soleil dévorant, il s'étonne, il s'arrête, il ne reconnaît plus sa route ; devant lui était une vallée, il y voit une petite montagne de sable ; à l'orient s'étendait une longue colline aux pentes insensi-

bles, il y voit se prolonger une plaine jaune et sans terme ; la route tracée par les squelettes des chameaux abandonnés est engloutie, et rien ne s'élève au-dessus du niveau, sinon les trombes de sable qui montent au ciel un moment aussi haut que les pyramides, s'avancent, font trois pas vers le ciel et retombent en poussière.

Le désert, hélas ! c'est toi, démocratie égalitaire, c'est toi, qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sable amoncelés.

Ton ennuyeux niveau a tout enseveli et tout rasé.

Les seigneuries sont d'abord tombées ; puis, après, les hauts barons, les chevaliers bardés de fer qui étaient posés sur la terre comme des tours protectrices levant les bannières de la France au soleil. La route était encore tracée au loin de distance en distance par les squelettes abandonnés des dynasties abattues ; mais les sables éternellement roulés les ont ensevelis sous leur cendre volante. Éternellement la vallée et la colline se déplacent, et seulement on voit de temps à autre un homme courageux; il s'élève comme la trombe et fait ses dix pas vers le soleil, puis il retombe en poudre, et l'on n'aperçoit plus au loin que le sinistre niveau de sable.

LA TERRE.

L'homme se défend sans cesse de la terre et de l'air qui l'attaquent.

Pauvre être naufragé, il cherche à réunir les débris de son navire brisé par le déluge. — Il fait passer sa parole sous les eaux, et glisse sur les vagues ennemies. Il tire de la terre brisée les vapeurs empoisonnées et les force à le servir.

Comme un fruit énorme lancé dans l'espace, la terre roule, et le feu qui l'emplit ne cesse de brûler ses entrailles. Le feu s'échappe par les volcans et fume sans cesse.

Sur la frêle écorce rampe seulement l'homme infatigable cherchant sa vie dans le travail, et repoussé par l'atmosphère qui le renverse et par le sol qui l'empoisonne.

Mais il tourne en vie ces germes de mort.

BISSON.

Bisson se faisant sauter avec les pirates qui ont pris son vaisseau pendant la nuit et le sommeil.

Il veillait et travaillait dans son cabinet flottant. Il se demandait comment la vapeur allait vaincre la distance et le temps, le vent et la mer, et rendre inutile l'homme de mer expérimenté dans l'art de tromper le vent par la voile et les mâts. Il s'endort.

Mais il entend des cris et des pas sur le pont.

Il s'éveille, il combat ; puis se fait sauter, et se rendort sous les flots pour toujours.

Telle est la vie... C'est un accident sombre,

Entre deux sommeils infinis?...

Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, la conscience sa morale, le devoir sa loi ; il est actif et savant. Sa science première est celle de son état ; il ne veut plus permettre à son imagination d'errer dans les champs de la théologie et de la superstition ; il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents sans vouloir préjuger de l'éternité. Il désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix ; mais il ne croit pas toujours et n'affirme plus. Quelle est l'idée qui soutient son courage? Il ne le dit même pas.

CASSANDRE OU UN DIEU. [1]

Cassandre, fille des rois, est aimée d'Apollon.

Elle le déteste, lui et sa tranquille et trop paisible immortalité. Son égoïsme, sa *bravoure invulnérable* dont elle se moque. « Tu avais bien du mérite à braver Achille n'est-ce pas ? Hector en a plus que toi. »

Apollon s'humilie, se désespère, se courbe devant elle, jure qu'il voudrait pouvoir souffrir et mourir, se roule à ses pieds en pleurant.

Mais, en ouvrant ses yeux divins sur le monde, il revient à elle et voit le cœur de Cassandre endormie.

Quel magnifique monologue à faire !

Il voit l'univers, les planètes, les terres et les mondes qui se forment et vieillissent. — Il a laissé le soleil : « Le soleil est mon ombre, je la laisse errer seule, etc., etc. ; moi, *dieu, je pense et je vois.*

» Mon regard va de l'univers à la terre, de la terre à la race humaine, et, au milieu d'elle, le *cœur de Cassandre.*

[1] Esquisse du poëme qui répond à une idée déjà exprimée précédemment, que l'humanité en un sens dépasse la grandeur divine, puisque l'homme peut sacrifier sa vie et que le dieu ne le peut pas. Aussi la jeune fille repousse le dieu et aime un homme qui peut mourir avec elle et pour elle. (L. R.)

» L'univers est immense, ce cœur est aussi grand. »

Il jette un cri, il voit qu'elle aime un homme, un mortel. « Le tuerai-je ? Non, je la tuerais, je ne le peux pas.

» Il faut la punir par où je souffre ! Tu auras ma torture, tu sauras l'avenir, tu *souffriras autant qu'un dieu !* »

Cassandre voit l'avenir, elle devient pâle comme un cadavre. Le *dieu* l'emporte ; mais il n'y gagne rien, elle le hait plus que jamais et ne peut obtenir la *mort* de lui. Il la laisse vivre jusqu'à ce qu'enfin Troie soit prise, et Agamemnon l'emmène.

Enfin, je suis esclave et serai bientôt morte !

Elle avait résisté à son amour pour le jeune homme, mais elle sait qu'il va mourir :

Oh ! viens, dit-elle, viens ! tout mon cœur est à toi.

LÉLITH.

En ce temps-là, Lélith rencontra Éloa.

En vertu des vices égoïstes de l'homme, Lélith croit qu'il faut le détruire, et fonde la religion des étrangleurs.

CHANT D'OUVRIERS.

La vie est un vaste atelier
Où, chacun faisant son métier,
Tout le monde est utile.
On agit d'un commun effort,
Et du faible aidé par le fort
La tâche est plus facile.

Battons le fer, etc.

Dieu du travail, Dieu de la paix,
C'est à l'œuvre que tu parais :
Le feu, ta main l'allume.
L'ouvrier voit, dès son berceau,
Ta grande main sur le marteau,
Ton genou sous l'enclume !

LA BOMBE.

Regarde la bombe dans laquelle brûle et roule un feu éternel et des eaux inconnues qui se heurtent, et dont la fumée sort par les volcans. — Pense à la petitesse de cette fourmilière qui rampe sur la bombe, et ne te laisse

pas enivrer par les prétendues beautés que l'homme-fourmi rêve, écrit, calcule et chante. — Tout cela n'est beau que pour la fourmilière, ainsi que ses *mythologies* proportionnées à sa faiblesse. — Après une nuit, tu t'endormiras dans le *mépris divin et consolateur*.

UN HÉROS.

Un mépris profond m'avait saisi

La satire amère sortait de mon cœur et répandait au dehors ses flots verts.

Mais j'ai vu ceux dont le sang a coulé, et mon âme a surmonté ce torrent dans lequel elle allait être submergée pour toujours.

J'ai vu des choses belles et grandes, des choses d'hier, et je veux les chanter.

Roi Charles-Albert, vous avez combattu comme Sobieski pour des ingrats. Vous avez délivré Milan, Milan a fait feu sur vous; Gênes a pris les armes pour renverser votre trône.

Alors, vous avez crié : « A la rescousse! » comme les chevaliers et comme Amadis de Gaule avec Galaor et Esplandian, quand vous avez chargé les hussards de Hongrie.

Vous êtes revenu couvert du sang des ennemis et du vôtre, laissant vos chevaux morts entre vos éperons, et, comme Roderick le Goth, vous avez quitté la bataille et la couronne en passant à pied sur les corps de vos lanciers.

Vous avez préféré la solitude à un trône souillé par le vainqueur tudesque, ou sapé par les *condottieri*.

TEMPLE-BAR.

Dans la cité noire, près de Temple-Bar, il y a une maison de briques grises.

Là s'est présenté un vieux drôle qui a dit ce petit discours d'un air de bonhomie :

« Je suis un honnête marchand portugais. — J'aime les voyages

» J'étais un jour chez Mehemet-Ali-Pacha, au Caire.

» Il me dit : « Viens voir une chasse aux hommes. »

» Nous partîmes avec les colonnes égyptiennes. Les noirs ne nous attendaient pas. Nous en prîmes cinq mille. Ils croyaient que les balles n'étaient que des écorchures et ils se frottaient de terre. Mais ils étaient surpris de mourir ensuite, et *nous avons bien ri*. Le pacha m'en donna cinq cents.

» Je suis un honnête marchand portugais et je me recommande à vous, la maison Lorenzo et Ce.

» Je partis sur *la Clémence* avec mes noirs tous debout dans la cale du vaisseau. — Un vaisseau anglais me suivait; je jetai vingt tonnes à la mer; dans chacune, il y avait un noir enchaîné à un autre. Les Anglais s'arrêtaient sottement pour les sauver; mais ils étaient bien attrapés parce que je faisais des économies; j'en attachais un bon avec un mauvais, un vivant avec un mort. Et, pendant qu'ils s'amusaient à les sauver, je filais. Un brouillard vint et j'amenai la moitié vivante à la Havane. — Là, ils ont du bon sens, les Espagnols, tout catholiques qu'ils sont : ils savent qu'un homme met vingt ans à pousser. Ils n'aiment que les esclaves mâles et déjà grands. — Si je n'en amenai que la moitié, c'est parce que je suis trop bon. — Je suis un honnête marchand, messieurs. — Oui, j'étais trop bon, vraiment. — Je permettais que de temps en temps on les laissât monter sur le pont. Mais, pour me priver de ma vente, *ces voleurs* se jetaient dans la mer et se noyaient. Cependant j'en vendis deux cents, sans compter *les mères*.

» J'ai fait ainsi une honnête fortune. Mon fils a achete de belles terres en France, avec quelques millions que je lui ai donnés, et deux princesses font les honneurs de ses bals à Paris. Il n'y a rien de mieux. C'est un bon pays où l'on n'estime que l'or. Ma belle-fille saura écrire si

elle veut, et des auteurs corrigeront ses fautes d'orthographe.

» Assurez-moi donc l'avenir de mon commerce, et ensuite vous ferez un discours contre la traite et pour le droit de visite. »

L'avocat assura le navire et ensuite il partit pour le parlement, où, parlant sur l'abolition, il fit frémir l'assemblée et pleurer deux bonnes quakeresses.

Ah! villes de l'enfer, Paris et Londres, vous êtes deux courtisanes, courtisanes de l'or; vous faites les modestes, vous baissez les yeux et vous montez sur un comptoir que vous couvrez d'un drap vert et que vous nommez *tribune*.

Vous élevez bien haut les balances d'or de la justice, mais vous avez dans votre manche des poids faux que vous y jetez.

A présent seulement, on espère que son fils un jour prendra cet homme par les épaules, le mettra à la porte, le ruinera, le jettera à l'hôpital, et que, convalescent et fiévreux, il sortira sans habits pour aller mourir dans la rue.

Alors seulement sera satisfaite la justice qui est en notre conscience, qui naît et meurt avec nous.

LES TROIS FORÇATS.

A Brèst, aux galères, près tous trois d'être libérés, ils se font serment mutuel de ne plus commettre aucun crime.

Cherchant de l'ouvrage, sont repoussés de tous les coins et se réunissent pour allumer du charbon et s'asphyxier.

— Nous n'avons plus de foi chrétienne, nous aimons nos frères parce que le cœur nous le dit; nous n'avons jamais tué.

— Moi, j'ai fait de la fausse monnaie.

— Moi, j'ai fait de faux billets.

— Moi, j'ai aidé à l'enlèvemennt d'une jeune fille.

— Allons chercher du travail

Chaque bourgeois leur dit :

— Qui êtes-vous ?

— Nous ne sommes pas des criminels sanglants, nous voulons vivre en paix avec la société, nous n'avons jamais frappé ni l'homme ni la femme.

- Qui êtes-vous?

— Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous avons heurté la société dans ses lois, mais jamais nous n'avons fait

mourir le citoyen. Nous avons blessé les mœurs et les lois, mais non les vivants.

—Étrangers, nous vous demandons qui vous êtes, et vous nous répondez ce que vous n'êtes pas.

— Nous sommes forçats libérés.

— Retirez-vous et mourez de faim.

— Mourons donc et allumons le charbon.

STANCES.

Étant né gentilhomme, j'ai fait l'oraison funèbre de la noblesse, la noblesse écrasée

Entre les rois ingrats et les bourgeois jaloux

Étant poëte, j'ai montré l'ombrage qu'a du poëte tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple.

Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le *gladiateur*, sacrifié aux *fantaisies politiques* du peuple ou du souverain.

J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert.

SATAN SAUVÉ [1]

PREMIER CHANT. — L'ENFER. — Ce sera l'enfer de la pensée. Les âmes immortelles se souviennent dans la solitude et la nuit. Elles n'ont pas la distraction et la joie d'agir. Le souvenir de la vie, le regret de n'avoir pas saisi et fixé la jouissance qu'ils aimaient, la douleur de ne pouvoir comprendre l'éternité, problème auquel ils sont attachés, étaient le supplice des âmes damnées et des anges déchus. La pensée éternelle est un feu dévorant; elle roule, elle vole, et son aile en vain parcourt l'univers,

[1] Un des projets les plus longtemps caressés par Alfred de Vigny, c'était de donner une suite à *Éloa.* Il avait longtemps porté l'idée de ce poëme; il en avait, à différents intervalles, esquissé et remanié le plan, écrit des vers. La pensée en était neuve et aussi belle que celle qui avait inspiré la première conception d'Éloa, l'ange femme, l'ange de pitié, née d'une larme divine. Il s'agissait de tirer cet ange déchu de l'enfer, de sauver cette touchante damnée, la moins criminelle, la plus sympathique à coup sûr que l'enfer eût jamais reçue. Et le poëte avait imaginé de sauver Satan lui-même par la grâce d'Éloa, d'abolir l'enfer par la vertu toute-puissante de l'amour et de la pitié. Quel dommage qu'il n'ait point exécuté le poëme rêvé! Voici le premier plan qu'il avait conçu et où se mêlent déjà quelques beaux vers : *disjecti membra poetæ.* (L. R.)

elle ne quitte pas l'âme qu'elle travaille, qu'elle laboure comme un champ trop fécond. En vain l'âme se débat contre elle; la lutte redouble la douleur. La pensée la poursuit, la dompte et la fait pousser de longs soupirs.

CHŒUR DES RÉPROUVÉS

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile,
Le cœur qui souffrit tant et tout l'être fragile;
Frappez le corps, blessez le cœur, versez le sang,
Et nous souffrirons moins qu'au séjour languissant
Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée;
Car le malheur, c'est la pensée!

Éloa n'avait pas parlé depuis sa chute. Elle était restée immobile, posée dans l'ombre éternelle comme une pierre précieuse qui jette des rayons. La nuit était moins profonde depuis sa venue. Les Esprits passaient et repassaient près d'elle pour se voir entre eux à la lumière de sa beauté, et leur désespoir s'apaisait. Un pouvoir supérieur empêchait Satan de s'approcher d'elle. Il rôdait autour d'elle comme un loup autour d'une brebis enfermée dans une maison de verre. Le loup voit bien la lumière éclairer sa

victime, mais il ne sait pas ce qui l'empêche d'y toucher. De temps en temps, il poussait des imprécations et se réjouissait des malheurs de l'homme :

La terre est malheureuse et gémit suspendue,
Entre le Maître et moi partageant l'étendue,
Elle suit en pleurant un chemin douloureux.
C'est l'éternel théâtre où nous luttons tous deux ;
Tous les vœux élevés à la voûte immortelle,
Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle.
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur.
Quand son Dieu lui parla, ce fut de sa fureur;
Lui-même, tout heureux qu'il est et qu'il se nomme,
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme,
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux
Qui ne fût teint de sang en retournant aux cieux!

Chaque fois qu'il arrivait des damnés en enfer, Éloa pleurait. Un jour que ses larmes coulaient ainsi, l'ange maudit la regarde; il n'a plus de bonheur à faire le mal. Elle le voit, lui parle : il pleure. Éloa sourit et élève son doigt vers le ciel, geste que l'on n'ose jamais faire dans les enfers.

— Qu'as-tu? dit Satan. Qu'arrive-t-il? Tu souris!

— Entends-tu? entends-tu le bruit des mondes qu éclatent et tombent en poussière? Les temps sont finis. Tu es sauvé.

Elle le prend par la main, et les voûtes de l'enfer s'ouvrent pour les laisser passer.

DEUXIÈME CHANT. — LA FIN DU MONDE. — Ils voient en passant tous les mondes s'abîmer.

TROISIÈME CHANT. — LE CIEL. — Dieu avait tout jugé du regard quand ils arrivèrent. Les anges étaient assis. Une place était vacante parmi eux : c'était la première.

Une voix ineffable prononça ces mots :

— Tu as été puni pendant le temps; tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois : entre dans mon éternité. Le mal n'existe plus.

SUR HÉLÉNA.[1]

Un livre tel que je le conçois doit être composé, sculpté,

[1] Poëme de la jeunesse de l'auteur et qu'il fit disparaître de ses œuvres. (L. R.)

posé, taillé, fini et limé, et poli comme une statue de marbre de Paros.

Sur son piédestal, tous ses membres doivent être dessinés purement, mesurés dans de justes proportions ; il faut qu'on les trouve aussi purs de forme en profil qu'en face.

Une fois *exposé* en cet état sur le piédestal, le groupe ou la statue doit conserver pour toujours chaque pli de son manteau invariablement sculpté.

On n'y doit rien changer.

Le public ne permet pas qu'on lui raconte la même histoire avec deux dénoûments différents d'un même drame.

Les auteurs ont eu souvent la faiblesse de se laisser reprendre par une sorte de tendresse paternelle pour leurs essais d'adolescence, il en est résulté un amas de fatras disposé sans goût et sans ordre. Au milieu de ces broussailles, le lecteur ne se donne plus la peine de choisir. Pourquoi travaillerait-il à épurer ce que l'auteur n'a pas su épurer et filtrer lui-même ? Il jette tout aux vents.

Héléna est un essai fait à dix-neuf ans. — Il a un vice fondamental, c'est l'action du poëme.

Une jeune fille des îles Ioniennes a été *violée* par les soldats turcs.

Son amant, qui l'ignore, la conduit à bord d'un vaisseau grec qu'il commande et mène délivrer Athènes.

Il la voit mélancolique et souhaitant la mort. Lui qui ne

voit et ne désire que la *victoire* sous les yeux de sa fiancée, il lui parle de la Grèce et la lui montre dans le lointain en traversant les Cyclades.

Elle voit une autre Grèce et ses ruines et ses tombeaux. On attaque Athènes en débarquant. Une église renferme les restes de la garnison turque réfugiée ; Héléna voit ces Turcs qui vont être écrasés et s'élance en criant :

— Je meurs ici !

— Sans ton époux ?

— Mes époux, les voici, dit-elle. — Je meurs. Mon âme est *vierge encore.*

Voilà le mot de l'énigme.

Son amant (*Mora*, nom mal choisi et au hasard, sans étude assez attentive des *Botzaris, Canaris*, etc., etc.) son amant est trop *naïf* en attribuant sa tristesse au regret seul qu'elle a d'avoir quitté *sa famille pour le suivre.* — Il n'ouvre les yeux qu'au moment de son aveu public et désespéré.

Le lendemain, au clair de lune, il va gémir sur sa cendre dans les ruines, invoque Héléna et promet de passer sa vie à pleurer sur cette cendre.

Cependant, il se console dans un coin en réfléchissant et dit à son ombre qu'il hésiterait à la ressusciter, s'il en avait le pouvoir, et qu'il l'aime mieux morte et à l'état de fantôme et de souvenir ; que leur amour sans honneur eût été très-refroidi et fort troublé, et conclut :

Va, j'aime mieux ta cendre encor qu'un tel bonheur.

C'est une aventure souillée par le fond même du sujet, et je remarquai après la publication que les personnes qui m'en parlaient avec le plus *d'enchantement* et qui appréciaient le mieux ce qu'il y avait là de digne de la grande cause grecque, ne prenaient aucun intérêt ni à l'héroïne *cosaquée,* comme il était trop d'usage de le dire après l'avoir souffert dans les deux invasions, ni surtout à l'amoureux refroidi par la *découverte* Fâcheuse du dénoûment.

Refaire une autre aventure avec les mêmes personnages était une absurde et impossible tentative. — Moi-même, j'étais saisi de dégoût et d'ennui seulement en relisant cet essai, et la conclusion de mon examen de moi-même fut de retrancher le poëme entier de mes œuvres : je le fis, et fis bien.

Aujourd'hui, mon avis est encore le même.

Des fragments seuls, *avec leur date,* pourraient être imprimés avec quelques autres vers, écrits à différentes époques. Un petit volume un jour peut-être, intitulé quelque chose comme *Fantaisies oubliées* [1].

---

[1] Je m'empare de ce mot d'Alfred de Vigny, je réunis ici quelques-unes de ses fantaisies oubliées, quelques stances, quelques

HÉLÉNA

FRAGMENTS. [1]

Le téorbe et le luth, fils de l'antique lyre,
Ne font plus palpiter l'Archipel en délire :
Son flot triste et rêveur lui seul émeut les airs,
Et la blanche Cyclade a fini ses concerts.

sonnets ou ballades; on les lira ici en dehors du recueil de ses poëmes et de ses grandes œuvres, comme une sorte d'*album* rempli tout entier de sa main. Je commence par des fragments de l'œuvre en effet très-imparfaite qu'il vient d'analyser et de juger avec un si spirituel détachement, montrant ainsi quelle idée il avait de son art et quel respect du public. J'ai entre les mains un exemplaire des poëmes de 1822 où ce poëme en trois chants, *Héléna*, parut en tête de quelques autres bien plus courts, mais d'un art plus mûr et qui font partie du recueil de ses poésies : *la Dryade*, *la Somnambule*, *la Fille de Jephté*, *la Femme adultère*, *la Prison*. *Héléna* y est annotée à la plume par la mère du poëte ; elle en a souligné les passages défectueux d'une main inexorable. Et, au-dessous de ces sévères annotations, le poëte lui-même a, depuis, ajouté les siennes qui donnent raison, avec une charmante humilité, aux critiques de sa mère : « Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais, et j'ai supprimé le poëme entier. » Le supprimer en entier, c'était trop ; A. de Vigny avait déjà cette grâce et cette douceur qui rappellent André Chénier, et quelques traits ravissants le font reconnaître. (L. R.)

[1] Voici le début du poëme. (L. R.)

On n'entend plus, le soir, les vierges de Morée,
Sur le frêle caïque à la poupe dorée,
Unir en double chœur des sons mélodieux.
Elles savaient chanter, non les profanes dieux,
Apollon ou Latone à Délos enfermés,
Minerve aux yeux d'azur, Flore ou Vénus, armés,
Alliés de la Grèce et de la liberté;
Mais la Vierge et son Fils entre ses bras porté,
Qui calment la tempête et donnent du courage
A ceux que les méchants tiennent en esclavage
Sitôt que de Zia, de Corinthe et d'Alcime,
La lune large et blanche avait touché la cime,
Et, douce aux yeux mortels de ce ciel tiède et pur,
Comme une lampe pâle illuminait l'azur,
Il s'élevait partout une brise embaumée
Qui, telle qu'un soupir de l'onde ranimée,
Aux rives de chaque île apportait à la fois
Et l'encens de ses sœurs et leurs lointaines voix
Tout s'éveillait alors : on eût dit que la Grèce
Venait de retrouver son antique allégresse,
Mais que la belle esclave, inquiète du bruit,
N'osait plus confier ses fêtes qu'à la nuit.
Les barques abordaient en des rades secrètes;
Puis, des vallons fleuris choisissant les retraites,
Des danseurs, agitant le triangle d'airain,
Oubliaient le sommeil au son du tambourin,
Oubliaient l'esclavage auprès de leurs maîtresses
Qui de leurs cheveux blonds nouaient leurs longues tresses
Avec le laurier-rose et de moelleux filets
Et des médailles d'or et de saints chapelets.

Ainsi de l'Archipel souriait l'esclavage :
Tel sur un pâle front que la fièvre ravage,
D'une vierge qui meurt l'amour vient ranimer
Les lèvres que bientôt la mort doit refermer.
Mais, depuis peu de jours, loin des fêtes nocturnes,
On a vu s'écarter, graves et taciturnes,
Sous les verts oliviers qui ceignent les vallons
Des Grecs dont les discours étaient secrets et longs.
Ils regrettaient, dit-on, la liberté chérie,
Car on surprit souvent le mot seul de patrie
Sortir avec éclat du sein de leurs propos,
Comme un beau son des nuits enchante le repos.

Chant Ier.

Il s'est trouvé parfois, comme pour faire voir
Que du bonheur en nous est encor le pouvoir,
Deux âmes s'élevant sur les plaines du monde,
Toujours l'une pour l'autre existence féconde [1],
Puissantes à sentir avec un feu pareil,
Double et brûlant rayon né d'un même soleil,
Vivant comme un seul être, intime et pur mélange,
Semblables dans leur vol aux deux ailes d'un ange.

[1] Hélène et celui qu'elle aime sont introduits. On n'a pas besoin de demander grâce pour ce couplet sur la puissance de l'amour. (L. R.)

Ou telles que des nuits les jumeaux radieux
D'un fraternel éclat illuminent les cieux.
Si l'homme a séparé leur ardeur mutuelle,
C'est alors que l'on voit et rapide et fidèle
Chacune, de la foule écartant l'épaisseur,
Traverser l'univers et voler à sa sœur.

Chant II, page 24.

Ainsi disait Mora [1]; mais la jeune exilée
A des propos d'amour n'était point rappelée;
Même de chaque mot semblait naître un chagrin,
Car, appuyant alorssa tête dans sa main,
Elle pleura longtemps. On l'entendait dans l'ombre
Comme on entend, le soir, dans le fond d'un bois sombre,
Murmurer une source en un lit inconnu.
Cherchant quelque discours de son cœur bienvenu,
Son ami, qui croyait dissiper sa tristesse,
Regarda vers la mer et parla de la Grèce.
Lorsque tombe la feuille et s'abrége le jour,
Et qu'un jeune homme éteint se meurt, et meurt d'amour,
Il ne goûte plus rien des choses de la terre :
Son œil découragé, que la faiblesse altère,
Se tourne lentement vers le ciel déjà gris,
Et sur la feuille jaune et les gazons flétris;
Il rit d'un rire amer au deuil de la nature,
Et sous chaque arbrisseau place sa sépulture;

[1] Je détache encore les vers où Mora essaye de dissiper la mystérieuse tristesse d'Héléna en ui parlant de la Grèce. (L. R.)

Sa mère alors, toujours sur le lit douloureux
Courbée, et s'efforçant à des regards heureux,
Lui dit sa santé belle et vante l'espérance
Qui n'est pas dans son cœur; lui dit les jeux d'enfance
Et la gloire, et l'étude, et les fleurs du beau temps,
Et ce soleil ami qui revient au printemps.

Les navires penchés volaient vers l'eau dorée
Comme de cygnes blancs une troupe égarée
Qui cherche l'air natal et le lac paternel.
Le spectacle des mers est grand et solennel :
Ce mobile désert, bruyant et monotone,
Attriste la pensée encor plus qu'il n'étonne;
Et l'homme, entre le ciel et les ondes jeté,
Se plaint d'être si peu devant l'immensité.
Ce fut surtout alors que cette mer antique
Aux Grecs silencieux apparut magnifique.
La nuit, cachant les bords, ne montrait à leurs yeux
Que les tombeaux épars, et les temples des dieux,
Qui, brillant tour à tour au sein des îles sombres,
Escortaient les vaisseaux, comme de blanches ombres
En leur parlant toujours et de la liberté,
Et d'amour, et de gloire, et d'immortalité.
Alors Mora, semblable aux antiques rapsodes
Qui chantaient sur ces flots d'harmonieuses odes,
Enflamma ses discours de ce feu précieux
Que conservent aux Grecs l'amour et leurs arts précieux :

« Oh! regarde, Héléna! que ta tête affligée
Se soulève un moment pour voir la mer Égée;
Oh! respirons cet air! c'est l'air de nos aïeux,
L'air de la liberté qui fait les demi-dieux;
La rose et le laurier qui l'embaument sans cesse,
De victoire et de paix lui portent la promesse,
Et ces beaux champs captifs qui nous sont destinés
Ont encor dans leur sein des germes fortunés.
Le soleil affranchi va tous les faire éclore.
Vois ces îles : c'étaient les corbeilles de Flore,
Rien n'y fut sérieux, pas même les malheurs;
Les villes de ces bords avaient des noms de fleurs;
Et, comme le parfum qui survit à la rose,
Autour des murs tombés leur souvenir repose,
Là, sous ces oliviers au feuillage tremblant,
Un autel de Vénus lavait son marbre blanc;
Vois cet astre si pur dont la nuit se décore,
Dans le ciel amoureux, c'est Cythérée encore;
Par nos riants aïeux ce ciel est enchanté,
Son plus beau feu reçut le nom de la Beauté,
La Beauté, leur déesse. « Ame de la nature, »
Disaient-ils, « l'univers roule dans sa ceinture :
» Elle vient, le vent tombe et la terre fleurit;
» La mer, sous ses pieds blancs, s'apaise et lui sourit! »
Mensonges gracieux, religion charmante
Que rêve encor l'amant auprès de son amante. »

Chant II, pages 31-34.

Regardez, c'est la Grèce! [1] oh! regardez! c'est elle!
Salut, reine des arts! salut, Grèce immortelle!
Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux,
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux.

O fille du soleil! la Force et le Génie
Ont couronné ton front de gloire et d'harmonie
Les générations avec ton souvenir
Grandissent; ton passé règle leur avenir.

Les peuples froids du Nord, souvent pleins de ta gloire,
De leurs propres aïeux ont perdu la mémoire;
Et, quand, las d'un triomphe, il dort dans son repos,
Le cœur des Francs palpite aux noms de tes héros.

O terre de Pallas! contrée au doux langage!
Ton front ouvert sept fois, sept fois fit naître un sage.
Leur génie en grands mots dans les temps s'est inscrit,
Et Socrate mourant devina Jésus-Christ. [2]

Chant II, page 41.

[1] Héléna chante à son tour la terre maternelle, et dit ces stances.

[2] J'arrête ici les fragments qui méritaient le mieux d'être sauvés de ce poëme publié en 1822. Ce qui suit est inédit. (L. R.)

FANTAISIES OUBLIÉES

A MARIE DE CLÉRAMBAULT, AGÉE DE VINGT JOURS.

LE BERCEAU.

Dors dans cette nacelle où te reçut le monde;
Songe au ciel d'où tu viens, au fond de ton berceau,
Comme le nautonier qui, sur la mer profonde,
Rêve de la patrie et dort dans son vaisseau.

Le matelot n'entend au-dessus de sa tête
Qu'un bruit vague et sans fin sur le flot agité,
Et, quand autour de lui bouillonne la tempête,
Il sourit au repos qu'hélas! il a quitté.

Qu'ainsi de notre terre aucun son ne t'éveille,
Et que les bruits lointains de la vaste cité,
La harpe de ton frère ou ta mère qui veille,
Tout forme à ton repos un murmure enchanté!

N'entends pas les vains bruits de la foule importune,
Mais ces concerts formés pour tes jeunes douleurs;
Tu connaîtras assez la voix de l'infortune :
Sur la terre, on entend moins de chants que de pleurs.

Pour ta nef sans effroi la vie est sans orages ;
Le seul flot qui te berce est le bras maternel,
Et tes jours passeront sans crainte des naufrages
Depuis le sein natal jusqu'au port éternel.

Les nautoniers pieux, sur la mer étrangère,
Invoquent la patronne et voguent rassurés...
Tu t'appelles Marie, ô jeune passagère,
Et ton nom virginal règne aux champs azurés.

LE RÊVE

Ton rêve, heureux enfant, n'est pas un vain mensonge ;
L'imagination n'est pas encore en toi;
Elle tient de la terre, au lieu que ton beau songe
N'est qu'un moment d'absence où Dieu t'appelle à soi.

Les anges sont venus près de ta jeune oreille
Et t'ont dit : « Oh! pourquoi nous as-tu donc laissés?
A notre éternité la tienne était pareille,
Tes yeux vers les mortels ne s'étaient point baissés.

» Tu touchais avec nous la harpe parfumée,
Et l'or de la cymbale et le sistre argentin ;
Tu flottais avec nous dans la sainte fumée
Qui tourne autour des feux de l'éternel matin.

» Tu soutenais le bras de la céleste Vierge
Lorsque l'enfant de Dieu l'accablait de son poids,
Ou bien tu te mêlais à la flamme d'un cierge
Devant l'Agneau sans tache et le livre des Lois.

» Au char d'Emmanuel tes ailes attelées
Guidaient la roue ardente et son essieu vivant;
Et, pour nourrir le feu des lampes étoilées,
Aux voûtes de cristal on t'envoyait souven

» Des tabernacles d'or les secrètes enceintes
Étaient les lieux cachés choisis pour ton repos ;
Tu te posais aussi sur les genoux des saintes,
Écoutant leur cantique et leurs pieux propos.

» Tu seras bien longtemps sans revoir nos merveilles.
Ange ami, tes instants seront tous agités.
Tu pleures à présent sitôt que tu t'éveilles...
Depuis vingt jours, pourquoi nous as-tu donc quittés ? »

Ainsi, pour t'éloigner d'une vie éphémère,
Les anges t'ont parlé, discours plaintif et doux.
Tu leur as répondu : « Vous n'avez pas de mère !... »
Et tous ont vu la tienne avec des yeux jaloux.

13 décembre 1822.

LE BATEAU.

I

Viens sur la mer, jeune fille;
Sois sans effroi.
Viens, sans trésor, sans famille,
Seule avec moi.
Mon bateau sur les eaux brille;
Vois ses mâts, voi
Son pavillon et sa quille.
Ce n'est rien qu'une coquille,
Mais j'y suis roi.

II

Que l'eau s'élève et frissonne
De toutes parts;
Que le vent tourne et bourdonne
Dans ses brouillards;
Aux flots comme aux vents j'ordonne.
Plus de regards,
Plus de mur qui t'environne!
Personne avec nous, personne
Que les hasards!

III

Pour l'esclave Dieu fit la terre,
O ma beauté!
Mais pour l'homme libre, austère,
L'immensité!
Chaque flot sait un mystère
De volupté.
Leur soupir involontaire
Veut dire : Amour solitaire!
Et Liberté!

PRIÈRE POUR MA MÈRE[1].

Ah ! depuis que la mort effleura ses beaux yeux,
Son âme incessamment va de la terre aux cieux.
Elle vient quelquefois, surveillant sa parole,
Se poser sur sa lèvre, et tout d'un coup s'envole ;
Et moi, sur mes genoux, suppliant, abattu,
Je lui crie en pleurant : « Belle âme, où donc es-tu ?
Si tu n'es pas ici, pourquoi me parle-t-elle
Avec l'amour profond de sa voix maternelle?
Pourquoi dit-elle encor ce qu'elle me disait,
Quand, toujours allumé, son cœur me conduisait?
Ineffable lueur qui marche, veille et brûle,
Comme le feu sacré sur la tête d'Iule...

Septembre 1833.

---

[1] Pendant la maladie qui avait atteint les facultés mentales de la mère du poëte. (L. R.)

L'ESPRIT PARISIEN. [1]

Esprit parisien! démon du Bas-Empire!
Vieux sophiste épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Les gloires du matin, la meilleure et la pire;

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire,
Le plâtre d'un grand homme ou bien d'un assassin,
Leur mesurant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Poussant jusques au cœur ta lèvre de vampire;

Tu ris! — Ce mois joyeux t'a jeté trois par trois
Les fronts guillotinés sur la place publique.
— Ce soir, fais le chrétien, dis, bien haut, que tu crois.

A genoux! roi du mal, comme les autres rois!
Pour que la Charité, de son doigt angélique,
Sur ton front de damné fasse un signe de croix.

Mars 1836.

---

[1] Pour le bal de la mi-carême au bénéfice des pauvres, peu après l'exécution de Fieschi et de ses complices.

DANIEL.

Comme les deux vieillards qui poursuivaient Suzanne,
Pierre le chasseur d'ours et George le marchand
Te font la cour, ô France! et leur esprit méchant
N'ayant pu te séduire, à grands cris te profane.

Ils veulent qu'à la mort le juge te condamne
Pour te fouler aux pieds du levant au couchant,
Pour effacer ton nom et partager ton champ,
Et se passer entre eux l'impure courtisane.

Mais que vienne un esprit parlant au nom du ciel,
Et, troublant les conseils de la voix qui t'accuse,
Il dira, pour changer l'absinthe amère en miel :

« Son esprit est troublé, mais il est pur de fiel
Et plus grand, devant Dieu, que votre esprit de ruse;
Moi, je la sauverai, car je suis Daniel. »

14 mai 1837.

LA TRINITÉ HUMAINE.

Il existe dans l'homme une trinité sainte :
La volonté, l'amour et l'esprit sont en nous,
Comme dans le triangle, éblouissante enceinte,
Père, Fils, Esprit-Saint forment le Dieu jaloux.

Mais de ces trois pouvoirs dont nous sentons l'étreinte,
Le plus beau pour la terre était son jeune époux
Qui, descendu des cieux, lui laissa son empreinte,
C'était l'amour, le Fils, si puissant et si doux.

Or, nous l'avons tué par notre expérience,
Comme un docteur éteint une ardente substance
Dans un air refroidi qu'il croit être épuré.

A présent, il ne reste en notre conscience
Que deux flambeaux noircis par l'humaine science :
— La volonté méchante et l'esprit égaré.

9 mai 1838.

UN BILLET DE BYRON.[1]

Nous n'irons plus courir ensemble dans la nuit,
Quoique dans notre cœur l'amour soit jeune encore
Et que le beau croissant dont le soir se décore
Reluise autant qu'hier sur la cité sans bruit ;

Car le fourreau du glaive est usé par sa lame.
Comme nos faibles yeux l'amour veut son sommeil,
De peur que notre corps si frais et si vermeil
Ne pâlisse trop tôt, dévoré par son âme.

Ainsi, quoique les soirs soient créés pour l'amour,
Ami, nous n'irons plus la nuit courir ensemble,
Parlant, au clair de lune, à miss Annah, qui tremble
Que le brouillard du parc soit blanchi par le jour.

Écrit à Londres, 1838.

---

[1] On croyait Byron malheureux et sombre, et voilà ce qu'il écrivait à un ami : ces vers sont traduits d'après un billet de lui. (*Note d'Alfred de Vigny.*)

AUX SOURDS-MUETS.

Enfants, ne maudissez ni Dieu ni votre mère
Vous êtes plus heureux que Milton et qu'Homère.
Vous voyez la nature et pouvez y rêver,
Sans craindre que jamais la parole vulgaire
Ose par votre oreille à votre âme arriver.
Le silence éternel est votre tabernacle,
Et votre esprit n'en sort que selon son désir;
Il ouvre quand il veut et ferme le spectacle;
Dans le livre ou la vie, il choisit son oracle,
Et de toute beauté ne prend que l'élixir.

Août 1839.

LA POÉSIE DES NOMBRES.

A HENRI MONDEUX, MATHÉMATICIEN A QUATORZE ANS.

Les *nombres*, jeune enfant, dans le ciel t'apparaissent
Comme un mobile chœur d'esprits harmonieux
Qui s'unissent dans l'air, se confondent, se pressent
En constellations faites pour tes grands yeux.
Nos chiffres sont pour toi de lents degrés informes
Qui gênent les pieds forts de tes *nombres* énormes,
Ralentissent leurs pas, embarrassent leurs jeux;
Quand ta main les écrit, quand, pour nous, tu les nommes,
C'est pour te conformer au langage des hommes;
Mais on te voit souffrir de peindre lentement
Ces esprits lumineux en simulacres sombres,
Et, par de lourds anneaux, d'enchaîner ces beaux *nombres*
Qu'un seul de tes regards contemple en un moment.
Va, c'est la poésie encor qui, dans ton âme,
Peint l'algèbre infaillible en paroles de flamme
Et t'emplit tout entier du divin élément :

Car le poëte voit sans règle
Le mot secret de tous les sphinx;
Pour le ciel, il a l'œil de l'aigle,
Et pour la terre l'œil du lynx.

1841.

PALEUR

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN.

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu ;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur ;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur ;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur !

15 avril 1848

A ÉVARISTE BOULAY-PATY.

Il est une contrée où la France est bacchante,
Où la liqueur de feu mûrit au grand soleil,
Où des volcans éteints frémit la cendre ardente,
Où l'esprit des vins purs aux laves est pareil.

Là, près d'un chêne, assis sous la vigne pendante,
Des livres préférés j'assemble le conseil ;
Là, l'*octave* du Tasse et le *tercet* de Dante
Me chantent l'*Angelus* à l'heure du réveil.

De ces deux chants naquit le sonnet séculaire.
J'y pensais, comparant nos Français au Toscan.
Vos sonnets sont venus parler au solitaire.

Je les aime et les roule, ainsi qu'un talisman
Qu'on tourne dans ses doigts, comme le doux rosaire,
Le chapelet sans fin du santon musulman.

15 avril 1852.

UN VERS DE DANTE.

A MADAME RISTORI

Après la représentation de *Myrrha*.

Myrrha nous a pris tous dans sa large ceinture,
Sanglante et dénouée. — Elle apparut ici
Comme la Passion brûlant dans la Sculpture.

— Le livre de la Bible eût dit de vous ainsi

La France s'est levée, elle vous a louée
Comme la femme forte, heureuse et dévouée.
Fille du beau pays où résonne le si !

2 septembre 1855.

STANCES.

Tu demandes pour qui, sous leurs plumes nouvelles,
Ces vers, oiseaux naissants, volaient, chantaient en chœur?
Ce n'est que sur ton sein qu'ils ont ployé leurs ailes,
Jamais ils n'ont souffert un œil profanateur.
Ingrate, pour toi seule ils veulent apparaître.
Ils sont nés d'un soupir, de tes baisers peut-être,
Et, comme ton image, ils dormaient dans mon cœur!

Si tu le veux, pour toi solitaire et dans l'ombre
Ils chanteront tout bas, et ton sein agité
Couvrira comme un nid leur essaim doux et sombre.
Mais n'aimes-tu pas mieux, orgueilleuse beauté,
Leur donner l'essor libre et le ciel, leur empire,
Suivre de tes grands yeux leur passage, et te dire :
« Mon nom avec l'amour sous leur aile est caché? [1] »

Décembre 1830.

[1] J'ai voulu finir sur ces vers d'une suavité si pénétrante, d'une touche de Corrége. Ils ont bien le son de l'âme d'où ils sont sortis, âme fière et tendre, « douce et sombre, » vrai cœur de poëte, amoureux à la fois de mystère et de gloire. (L. R.)

FIN

APPENDICE

CODICILLE LITTÉRAIRE

DU TESTAMENT D'ALFRED DE VIGNY.

L'enveloppe du codicille portait cette suscription :

Codicille de mon testament.

Propriété littéraire de toutes mes œuvres léguée par moi à un ami sûr, éprouvé et nommé ici.

ALFRED DE VIGNY.

Voici le texte de ce codicille, transcrit sur la minute déposée chez Me Lamy, notaire à Paris, et l'un des exécuteurs testamentaires d'Alfred de Vigny :

CODICILLE DE MON TESTAMENT.

« Après avoir étudié et éprouvé l'excellence d'esprit et de cœur de mon ami *Louis Ratisbonne*, je l'institue et nomme propriétaire absolu et légataire de mes œuvres littéraires, sous toute forme, qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Livres et théâtre n'auront, en l'absence éternelle de l'auteur, d'autre autorité que la sienne et il y tiendra ma placeen tout :

» 1° A cette seule condition qu'il ne sera jamais cédé par lui une édition nouvelle que par un traité stipulant que, cette édition écoulée, il rentrera, à l'expiration du traité, dans la *plénitude* de sa propriété ;

» C'est-à-dire qu'il pourra, sans conteste, en céder une nouvelle édition dans quelque format que ce soit, même celui dans lequel viendra d'être imprimée la plus récente édition ;

» 2° Et sous cette condition encore, que jamais M. *Louis Ratisbonne* ne cèdera à aucun éditeur la propriété entière de mes œuvres et la possession perpétuelle.

» Il sait que l'expérience a démontré que, pour exciter et renouveler la curiosité publique, les éditeurs souillent par des *préfaces* et des annotations douteuses, quand elles ne sont pas hostiles et perfides, les *éditions* posthumes des œuvres célèbres.

» C'est pour mettre à tout jamais mon nom à l'abri de ces insinuations littéraires flétrissantes et dangereuses

que mon ami, M. *Louis Ratisbonne*, veut bien accepter ce modeste legs

» Sa charmante famille ne se compose, jusqu'à présent, que de plusieurs jeunes filles en bas âge

» Mais, s'il devient père d'un garçon, il lui transmettra mes instructions.

» Sinon, un gendre y suffira, ou bien un auteur de ses amis, soit poëte, soit écrivain éminent, qu'il choisira comme je le fais ici pour lui-même.

» Fait à Paris, le samedi 6 juin 1863.

» ALFRED DE VIGNY. »



OUVRAGES DE LOUIS RATISBONNE

LA DIVINE COMÉDIE DE DANTE, traduite en vers, tercet p
tercet, avec le texte en regard. Ouvrage couronné deux f
par l'Académie française. (Prix Montyon et grand prix Bordi
L'Enfer (3e édition), 2 vol. grand in-18.

Le Purgatoire (nouv. édition revue et corrigée), 1 vol. gr. in-

Le Paradis (nouvelle édition revue et corrigée), 1 vol. gr. in-

HÉRO ET LÉANDRE, drame antique en vers, représenté au Théât
Français (2e édition), 1 vol. grand in-18.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES, 1 vol. grand in-18.

MORTS ET VIVANTS (Nouvelles Impressions littéraires), 1 vo
grand in-18.

LA COMÉDIE ENFANTINE, illustrée par Gobert et Froment. Ou
vrage couronné par l'Académie française (5e édition), 2 beau
volumes grand in-8.

Le même ouvrage, les deux volumes en un seul, format gran
in-18 (7e édition).

AU PRINTEMPS DE LA VIE, 1 vol. in-32 (épuisé).

LES FIGURES JEUNES, 1 beau volume in-8.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN